This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600007986-

600007986-

ROMAN

DE

LA VIOLETTE.

ROMAN

DE

LA VIOLETTE.

Cette édition a été tirée à deux cents exemplaires numérotés, dont :

1 sur vélin,
9 sur papier de Chine,
15 sur papier de Hollande,
175 sur papier vélin.

N° 72

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE A. PINARD,
QUAI VOLTAIRE, N° 15.

BODLEIAN LIBRARY

Ly commence de girart conte de
Neuers Et de la grant court que tinst
Le roy loys le gros

Pour le temps que lon con
toit lan de lincarnacion de
nre s. ihucrist mil. cent z
six. Regna en france le tresuertueux
roy nome loys le gros qui en son temps
eust moult daffaires alencontre de plu
seurs princes et autres rebelles de son
royaume Lesquelz par pluseurs ba
tailles les vainquist et submist en son

ROMAN

DE

LA VIOLETTE,

OU DE

Gérard de Nevers,

EN VERS, DU XIIIe SIÈCLE,

PAR GIBERT DE MONTREUIL;

PUBLIÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS,

D'APRÈS DEUX MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE,

PAR

FRANCISQUE MICHEL.

A PARIS,

CHEZ SILVESTRE, LIBRAIRE,

RUE DES BONS-ENFANTS, N° 30.

—

1834.

Cette édition a été tirée à deux cents exemplaires numérotés, dont :

1 sur vélin,
9 sur papier de Chine,
15 sur papier de Hollande,
175 sur papier vélin.

N° 72

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE A. PINARD,
QUAI VOLTAIRE, N° 15.

BODLEIAN LIBRARY

tournois, de repas, de costumes, d'armes, et, en général, des peintures de mœurs vraiment à la manière d'Homère; mœurs d'autant plus curieuses à étudier qu'elles s'éloignent davantage des nôtres. En outre, cet ouvrage, indépendamment du plaisir que peut procurer sa lecture, nous fournit presque tous les moyens d'étudier complétement la tournure de l'esprit françois et l'état de la langue romane d'oil dans le premier quart environ du XIIIe siècle.

L'auteur de ce roman est Gibert ou Gyrbert de Montreuil, ainsi qu'il résulte des derniers vers du poème. Il l'a dédié à Marie, comtesse de Ponthieu, fille unique de Guillaume III [1], mariée depuis, l'an 1208, à Simon de Danmartin, comte d'Aumale, puis en secondes noces, l'an 1243, à Matthieu de Montmorency, sire d'Attichi, fils puîné de Matthieu II de Montmorency, connétable de France, et morte à Abbeville en 1251 [2].

---

[1] Ce seigneur, beau-frère de Philippe-Auguste, dont il avoit épousé la sœur Alix par un traité passé à Mantes, le 20 août de l'année 1195, mourut au plus tard le 14 octobre 1221, comme le prouve une charte de Robert, comte de Dreux, et d'Éléonore sa femme, ainsi que le Nécrologe de l'église d'Amiens.

[2] *Histoire généalogique et chronologique de la maison*

Si l'on en croit une conjecture que j'ai consignée dans la note 2 de la page 286, et les vers qui le terminent, ce poème doit avoir été composé après l'année 1225; mais il ne peut être guère moins ancien. Les éloges que le trouverre adresse en trois endroits de son poème à la comtesse Marie donnent à penser qu'il étoit au service de cette dame, probablement en qualité de ménétrier, ou que tout au moins il en avoit reçu des bienfaits. Dans tous les cas, il est à croire qu'il étoit son sujet, par conséquent natif de Montreuil-sur-Mer. On ne connoît de lui que ce seul roman; cependant il existe dans deux manuscrits, l'un de la Bibliothèque Royale et l'autre de celle de l'Arsenal, un *serventois* du XIIIe siècle, dont l'auteur, nommé *Girbers* ou *Gerbers*, pourroit bien être le même que notre poète. Quoi qu'il en soit, nous publions cette pièce pour la première fois à la fin de ce volume.

Le sujet de ce roman n'est point historique. Il n'a jamais existé de comte de Nevers du nom de Gérard, ni de tout autre nom, à qui on puisse

---

royale de France, etc., troisième édition, tome III, p. 302 et 559; *Art de vérifier les dates*, troisième édition, tome II, p. 755.

rapporter les aventures racontées par Gibert [1]. Il n'est point non plus probable, quoi qu'en dise M. Paris [2], que le *Roman de la Violette* nous transporte au règne de Louis-le-Débonnaire. Il sembleroit résulter, au contraire, d'un pas-

---

[1] De même jamais le Forez n'eut de comte du nom de *Lisiart*, qui fut porté, dans le XIIe siècle, par un des seigneurs de Sablé et par un évêque qui occupa le siége de Soissons depuis 1110 jusqu'au 18 octobre 1126. Voyez le *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, tome XII; l'*Histoire de Sablé* par Ménage, à Paris, chez Pierre le Petit, M.DC.LXXXIII, in-fol., page 154; l'*Histoire généalogique de la maison royale de France*, tome VIII, p. 574; et la *Gallia christiana*, tome IX, p. 355.

Quant au nom d'*Euriaut* ou *Oriaut*, outre qu'il se trouve dans une chanson dont Gibert fait chanter un couplet à Marote (voyez ci-après, page 114, v. 2037), il figure encore dans une romance françoise du XIIe siècle dont les héros sont *Gérairt* et *Oriour*, et qui se lit dans le manuscrit de la Bibliothèque Royale, fonds de Saint-Germain, n° 1989, fol. c.xliij, r°.

Pour ce qui est du nom de *Gondrée*, il se retrouve dans un conte dévot de Gautier de Coinsi, contenu dans un manuscrit de la Bibliothèque Royale, fonds de La Vallière, n° 85, *olim* 2710, fol. 229, r°, col. 2. Il y est intitulé : *de Gondrée comment Nostre Dame li rendi son nez : Capitulum XV^um*.

[2] Page xxxij de la *Lettre à M. Monmerqué, sur les Romans des douze pairs de France*, en tête de *Li Romans de Berte aus grans piés*.

sage [1], que le roi Louis qui y figure doit être pris pour Louis VIII, dont notre trouverre étoit contemporain; d'ailleurs Gibert place le lieu d'une cour plénière tenue par un roi de France nommé Louis, au Pont-de-l'Arche, qui n'appartenoit pas à la couronne avant l'an 1204, époque à laquelle Philippe-Auguste conquit la Normandie sur Jean-sans-Terre. Le trouverre ne devoit pas ignorer cet événement; car, outre qu'on peut aisément supposer qu'il vivoit lorsqu'il eut lieu, il est à croire qu'il connoissoit bien la Normandie, par la raison que Simon, l'époux de sa suzeraine, étoit comte d'Aumale et frère de Renaud, comte de Boulogne, qui étoit propriétaire en Normandie, au moment de la conquête de ce pays, de plusieurs terres importantes, entre autres, de Lillebonne et d'Alisey. Ce dernier domaine est sur la rive droite de la Seine, vis-à-vis le Pont-de-l'Arche.

Il se présente maintenant une question plus grave à résoudre. Gibert est-il réellement l'inventeur du drame qu'il déroule dans son roman? Nous ne pouvons offrir à cet égard que des faits

---

[1] Page 286, note 2.

dont le lecteur tirera telle conjecture qu'il lui plaira.

Dans un manuscrit de la Bibliothèque Royale, fonds de Sorbonne, n° 454, fol. 169, r°, il existe un roman en prose *dou roi Flore et de la bielle Jehane*, dont le sujet est pour le fond le même que celui du *Roman de la Violette*, et dont le style paroît être au plus tard des premières années du XIIIe siècle. Les héros sont Robert et Raoul. Robert étoit écuyer d'un chevalier de Flandre, qui lui donna sa fille avec quatre cents livrées de terre. A peine marié, il voulut aller en pélerinage à Saint-Jacques de Galice. Un de ses amis le railla de ce projet, et fit la gageure de le faire *coux* pendant son absence. Le prix de celui qui gagneroit fut la seigneurie du perdant. Robert partit. Raoul fit en vain une cour assidue à Jehanne; mais la servante de cette dame l'ayant un jour introduit dans la salle où elle se baignoit, il la prit dans ses bras toute nue, la porta sur le lit, où elle se débattit assez pour le forcer à lâcher prise. En s'éloignant, il remarqua une tache noire à côté du ventre de Jehanne: cette particularité lui fit gagner son pari. Après de nombreuses aventures qui n'ont aucune analogie avec celles de Gérard et d'Euriaut, la

fourberie est découverte, un combat a lieu entre Robert et Raoul, qui finit par être blessé à mort, et par confesser son crime. Robert meurt ensuite à son tour, et sa veuve, Jehanne, épouse le roi Flores d'Ausay (d'Alsace), dont elle eut Florens et Florie. Le premier de ces deux enfans fut empereur de Constantinople, et Florie épousa le fils du roi de Hongrie.

Il existe encore un autre roman du XIIIe siècle aussi, intitulé *del conte de Poitiers* [1], dont la première partie a pour sujet le même que le *Roman de la Violette*. En voici l'analyse du *Journal des Savans*, quelque peu abrégée.

Pépin tenoit sa cour à Paris, et avoit à sa table les ducs, chevaliers et comtes, parmi lesquels

..... Li plus envoisiés
Çou fu li biaus quens de Poitiers.
Li bers avoit à non Gérars, (P. 3, v. 35.)

---

[1] J'ai publié en 1831, pour la première fois, ce joli roman, d'après le manuscrit de l'Arsenal, *Belles-Lettres françoises*, in-folio, n° 325, en un volume in-8°, tiré à cent vingt-cinq exemplaires numérotés à la presse, qui se trouve chez le libraire Silvestre. M. Raynouard a rendu compte de cette édition dans le *Journal des Savans*, n° de juillet 1831, p. 385.

qui assuroit que sa femme étoit la plus belle et la plus fidèle des dames. Piqué de ces jactances, le duc de Normandie offre de gager son duché contre le Poitou, qu'il obtiendra les bonnes graces de la dame. Le défi est accepté. Le duc se rend à Poitiers, se présente à la comtesse, demande l'hospitalité, qu'elle lui accorde. Pendant le dîner, le duc se permet des privautés qui annoncent ses prétentions ;

Le pié li marche maintes fois. (P. 8, v. 151.)

Après le dîner, il fait sa déclaration, que la dame repousse, et elle se retire laissant le duc aussi honteux qu'irrité.

Plorant s'apoie à la fenestre,
Moult en a sa chière esperdue :
Il crient sa terre avoir perdue. (P. 11, v. 222.)

La comtesse raconte à sa nourrice les propositions insolentes du duc. Celle-ci vient le trouver, et, trahissant sa maîtresse, offre de le servir de manière qu'il puisse gagner son pari. Le duc promet une grande récompense. Alors cette femme félonne vole à sa maîtresse l'anneau du doigt, sans que celle-ci s'en aperçoive ; en démêlant ses cheveux avec un peigne, elle en dérobe quelques uns ; enfin elle coupe un peu

Del bon samit qu'ele ot vestu. (P. 14, v. 300.)

La perfide remet au duc ces trois différens objets dont il pourra faire usage contre la comtesse. En effet, il se présente devant le roi Pépin, et dit au comte :

> Fraus quens, c'est péchiés de mescroire,
> Ensagnes ai qui font acroire ;
> Vés chi .x. de ses cevex sors,
> Qui plus reluisent que fins ors;
> Vés chi l'anel que li donastes
> A icel jor que l'espousastes;
> Et ceste ensagne de cendal
> Fu pris au bon samit roial
> Que vostre feme avoit vestu :
> J'ai gaagnié et vous perdu. (P. 16, v. 341.)

Pépin ordonne que la comtesse vienne à Paris. Le comte donne à son neveu Geoffroi le soin d'aller vers elle et de l'amener : elle arrive, elle nie d'avoir cédé ; mais Pépin prononce en faveur du duc. Le comte de Poitiers s'éloigne avec sa femme; au troisième jour ils entrent dans une épaisse forêt, et descendent de cheval. Le mari adresse de vifs reproches à l'infortunée, qui tente en vain de le désabuser. Au moment où le comte irrité, tirant son glaive, la saisit par les cheveux, un lion se montre, fond tout à coup sur eux; le comte se défend,

> Mais li lions se resvertue,
> Contre le conte s'est dreciés. (P. 26, v. 580.)

Enfin le comte le perce et l'abat. Vainqueur du lion, il s'éloigne, abandonnant sa femme, qui, de douleur et de chagrin, tombe en pamoison

> Sor .I. perron de marbre bis,
> Que sanglent en a tot le vis. (P. 28, v. 619.)

Harpin [1], neveu du comte, passant par la forêt, trouve le lion mort; il voit la dame désespérée, et la force à le suivre. De son côté, le comte de Poitiers a diverses aventures; il est attaqué par un grand serpent et il le tue : épisode peu intéressant et mal choisi, qui n'est que la répétition de sa victoire contre le lion. Dans sa route, le comte rencontre un vilain avec lequel il veut troquer son habit d'écarlate contre des haillons; mais le vilain refuse. Un pélerin est plus accommodant; il cède son habillement, sous lequel le comte cache son épée; et le pélerin lui barbouille le visage, afin qu'il ne soit plus reconnu ;

> Plus noirs est d'airement bouli. (P. 35, v. 795.)

Le comte arrive à Poitiers déguisé en pélerin : il entre chez le duc, qui étoit à table; il n'est pas

---

[1] Il a existé un comte de Bourges nommé Harpin. Voyez l'*Histoire des Croisades* de M. Michaud, 4e édition, tome I, p. 490, et le *Roman de Godefroi de Bouillon*. Dans

mal accueilli, et n'ose alors se venger. Cédant à un sentiment de générosité, qu'il croit devoir aux égards hospitaliers de son ennemi, il se dit tout bas :

> Dans dus, s'ui mais vous ochioie
> Trop male traison feroie. (P. 35, v. 807.)

Il s'assied au grand feu de charbon ; là, il est témoin de la conversation du duc avec la nourrice qui avoit trahi la comtesse, et il reste convaincu que celle-ci étoit innocente. Il prend donc la résolution d'aller à sa recherche, et se propose de faire reconnoître la fausseté de l'accusation, et d'obtenir la punition du duc. Il retourne auprès du pélerin, auquel il rend son habit; et, reprenant le sien, il va chez son neveu Harpin. Bientôt on l'informe que celui-ci veut épouser une femme qu'il traîne de force à l'autel. Le prêtre arrive ; la dame, à qui il demande :

> Dame, volé le à signor prendre? (P. 42, v. 983.)

répond hardiment :

---

celui de *Guitechin de Saissoigne,* figure un *Saisne* nommé Harpin de Rougemont. Voyez le Ms. de l'Arsenal, Belles-Lettres françoises, in-folio, n° 175, fol. 242, r°, col. 2, v. 34.

Chertes, ains me lairoie pendre...
Jà voir n'aurai mari ne dru,
Quant j'ai mon bon signor perdu. (P. 42, v. 984.)

Témoin de ce refus, le comte veut délivrer la victime, s'élance sur Harpin, reconnoît sa femme, qu'il avoit abandonnée, explique aux assistans son aventure, assemble aussitôt ses parens et amis, et tous se rendent à la cour de Pépin. Là, le comte dénonce la trahison de la nourrice et le crime du duc; il le défie : un combat a lieu; et la victoire se déclare contre le traître, qui, au moment de la mort, avoue

Que la contesse est loiaus dame.
Là fu pendus et trainés,
Et la vielle ot trencié le nés
Et les orelles ambedeus;
Se li fist-on crever les ex.
Por amender sa laide vie,
Fu mise en une ostelerie. (P. 51, v. 1219.)

La Normandie est adjugée au comte.

Or est la contesse joians;
Car ele est dame des Normans,
Pépins l'en a douné le don,
Voiant maint prince et maint baron. (P. 51, v. 1226.)

Telle est l'analyse de la première partie du *Roman du comte de Poitiers*.

Le *Roman de la Violette* (ajoute M. Raynouard), qui est très probablement antérieur à celui du comte de Poitiers, a plus d'unité, plus de développemens et d'épisodes; mais le fond en est tellement identique, qu'il semble impossible que le hasard seul ait produit cette ressemblance. Il n'est donc guère permis de douter que l'un des romans françois ne soit une imitation de l'autre; des rapprochemens frappans m'en ont convaincu [1]. Il est difficile de ne pas admettre que l'un des auteurs a copié l'autre; mais quel est le plagiaire? On pourroit croire que le roman le plus

---

[1] Entre autres :

Même perfidie de la part des deux femmes de confiance qui trahissent leurs maîtresses.

Même apparition d'un animal terrible dans la forêt, au moment où le glaive est tiré pour frapper l'une et l'autre victime.

Même arrivée de deux puissans personnages qui trouvent chaque infortunée, l'enmènent et veulent l'épouser;

Même déguisement des deux comtes, l'un en jongleur, l'autre en pèlerin.

Même manière d'obtenir la conviction de l'innocence de leurs dames, par le hasard qui leur fait entendre une conversation.

Même nom des deux héros Gérard, même nom des deux neveux Geoffroi, etc., etc.

heureux dans ses inventions, celui dont la marche est mieux suivie, les détails plus habilement coordonnés, a été composé le dernier, qu'il a emprunté et embelli le sujet; en ce cas, le *Roman du comte de Poitiers* devroit passer pour l'original, si toutefois le sujet n'a pas été emprunté à quelque ouvrage antérieur [1].

Mais, continue M. Raynouard, cette considération d'un travail plus achevé ne semble pas ici d'un grand poids, quand je réfléchis qu'à une époque où l'imprimerie n'existoit pas, les ouvrages n'étant connus le plus souvent que par les récitations qu'en faisoient les jongleurs devant des assemblées nombreuses, on ne pouvoit guère en retenir les détails; c'étoit même quelquefois d'après l'indication d'un auditeur, que le trouverre traitoit un sujet qu'il savoit avoir intéressé, et alors il ne pouvoit pas profiter de l'art que le premier auteur avoit mis à combiner son plan ou à l'exécuter.

Maintenant, si nous passons aux imitateurs, nous trouverons d'abord Boccace, qui a suivi, à quelques différences près, l'un des trois romans

---

[1] Comme, par exemple, au Roman *dou roi Flore et de la bielle Jehane*.

dont nous venons de parler, dans la neuvième nouvelle de la seconde journée de son *Decamerone*. En voici l'analyse :

Un soir, des marchands logés à Paris dans une hôtellerie ayant soupé joyeusement tous ensemble, se mirent à deviser de plusieurs choses, entre autres de leurs femmes, et dirent qu'elles devoient bien s'amuser en l'absence de leurs époux, qu'au reste ils en feroient tout autant. Il n'y eut qu'un des convives, nommé Bernabo Lomellin, de Gênes, qui vanta la vertu et la beauté de la sienne, ajoutant que jamais elle ne le déshonoreroit. Un jeune marchand de Plaisance, nommé Ambrogiuolo, le railla, et gagea mille ducats d'or contre cinq mille de Lomellin qu'il séduiroit cette femme si vertueuse et si belle, à la condition cependant qu'elle ne seroit pas prévenue. Le mari consent, et Ambrogiuolo va à Gênes, où la réputation de Zinevra lui fit craindre d'échouer. Il gagne une vieille femme qui étoit fort aimée de la dame et avoit accès dans sa maison, puis il se met dans un coffre et se fait porter par la vieille dans la chambre de Zinevra, qui promit de veiller sur ce dépôt. Dans la nuit, il sort de sa retraite, examine l'appartement, s'approche de la dame, qui dormoit d'un profond sommeil, la

découvre, observe avec une extrême attention toutes les parties de son corps, et remarque, au dessous du sein gauche, un signe entouré de quelques poils blonds comme de l'or; puis il prend dans un coffre une bourse, une méchante robe, un anneau, une ceinture, et rentre dans sa cachette, d'où la vieille le tira le troisième jour. Ambrogiuolo revient alors auprès de Bernabo, et lui donne les preuves de la prétendue trahison de Zinevra. Celui-ci, affligé, paye la gageure, et ordonne à son valet d'aller vers sa femme, sous prétexte de venir la chercher, et de la tuer. Le valet s'apprête à remplir cet ordre; mais, attendri par les prières de l'infortunée, il la laisse aller et lui donne un de ses habits, puis il revient auprès de son maître, auquel il dit qu'il a rempli sa commission, et que le cadavre de Zinevra a été mangé par les loups. Cependant celle-ci s'enfuit sur le bord de la mer, où elle trouva par hasard un gentilhomme catalan nommé Encararch. Elle entre à son service sous le nom de Sicurano de Final, et le suit à Alexandrie, où le sultan, charmé des manières du serviteur, se le fait céder par son maître. Il y avoit alors une foire à Acre. Sicurano y est chargé de la haute police, et, dans une de ses tournées, reconnoissant une bourse et une

ceinture qui lui avoient appartenu, il les marchande. Ambrogiuolo, qui les exposoit en vente, dit qu'il les lui donnera, et rit en ajoutant qu'il pense à la manière dont il les a gagnées; alors il se vante d'avoir joui de la femme qui les a possédées, à la suite d'une gageure qu'il avoit faite à Paris avec son mari, et qu'il raconte. Sicurano a l'air charmé de cette histoire, et donne des fonds à Ambrogiuolo, afin que celui-ci puisse s'établir à Alexandrie, puis il fait tant qu'il amène Bernabo dans cette ville par des occasions de commerce qu'il lui fournit. Ambrogiuolo avoit déjà conté au sultan son aventure telle qu'il l'avoit dite à Zinevra; mais sommé de dire la vérité en présence de Bernabo, sous la menace d'y être contraint par la force, il l'avoue, croyant en être quitte pour la perte des cinq mille ducats d'or. Alors Zinevra se découvre, son mari se jette à ses pieds, et Ambrogiuolo, oint de miel, est empalé.

Le drame qui sert de canevas au *Roman de la Violette* se trouve encore dans le *Cymbeline* de Shakspeare, qui, selon les éditeurs de ce grand poëte, en a puisé l'idée dans Boccace et dans la chronique de Holinshed. L'action de *Cymbeline* est double : nous n'analyserons que ce qui se rapporte à notre sujet.

Léonatus Posthumus, chevalier, est banni de la Bretagne pour avoir épousé en secret Imogène, fille du roi Cymbeline; il se retire à Rome chez un des amis de son père, nommé Philario. C'est là qu'il gage avec Iachimo, ami de son hôte, dix mille ducats contre un diamant dont Imogène lui a fait présent, que celle-ci ne se laissera point séduire par lui. Iachimo part avec des lettres de recommandation, et dès sa première entrevue il cherche, en calomniant Posthumus, à profiter, pour arriver à son but, de l'indignation qu'il excite dans le cœur d'Imogène, mais il est vivement repoussé. Alors Iachimo lui avoue son imposture et lui demande la permission de faire porter chez elle un coffre qui contient de riches bijoux, pour la sûreté desquels, dit-il, il tremble. Imogène y consent, et place le coffre dans sa chambre à coucher. Dans la nuit, pendant que la princesse est endormie, Iachimo sort du coffre, examine l'appartement à loisir et en détail, prend un bracelet donné à Imogène par Posthumus, et découvre sur le sein de la princesse « une étoile à cinq rayons, pareille aux gouttes de pourpre qui brillent dans le calice d'une primevère. » Iachimo retourne à Rome et se présente devant Posthumus, qu'il persuade de l'infidélité

d'Imogène, et qui, stupéfait, déclare avoir perdu la gageure. Posthumus écrit à sa femme une lettre dans laquelle il dissimule, et une autre à son valet Pisanio, auquel il donne l'ordre de tuer la princesse. Pisanio recule devant un pareil crime; cependant il envoie à son maître le mouchoir d'Igomène ensanglanté, en signe d'obéissance. Posthumus le reçoit en maudissant la fidélité de son valet, et revient en Bretagne, où, après plusieurs aventures, il retrouve sa femme saine et sauve. Il rentre avec elle en grâce auprès de Cymbeline, puis il pardonne dédaigneusement à l'infame Iachimo.

Nous trouvons encore une seconde imitation du canevas du *Roman de la Violette* dans un miracle de la fin du XIVe siècle environ [1], dont voici l'analyse :

L'empereur de Rome, Lotaire, conseille à son neveu Ostes, ou Othon, de se remarier. Il lui pro-

---

[1] Ce miracle, qui se trouve dans le manuscrit de la Bibliothèque Royale, n° 7208-5, fol. 69, r°, est ainsi intitulé : *Cy commence .j. miracle de Nostre Dame, coment Ostes, roy d'Espaingne, perdi sa terre pour gagier contre Berengier, qui le tray et li fist faux entendre de sa femme, en la bonté de laquelle Ostes se fioit; et depuis le destruit Ostes en champ de bataille.*

pose la fille d'un roi d'Espagne nommé *Alphons*, auquel il faut faire la guerre pour qu'il consente à ce mariage. Je la ferai, dit l'empereur, et

> Se le royaume pren et gaigne
> La fille à femme vous doneray,
> Et d'Espaigne roy vous feray
> Et lui royne.

Lotaire envoie à Alphons un messager pour le défier. Ce roi répond fièrement, et assemble les bourgeois de la ville [1]. Il leur en recommande la défense et met sa fille sous leur protection, puis il va auprès de son frère le roi de Grenade, qui lui donne aide et secours; en effet celui-ci envoie un exprès aux rois de Tarse, d'Aumarie [2], de Turquie et de Maroc pour les prier de venir avec leurs forces chasser ses ennemis de l'Espagne. Cependant Lotaire, ayant appris la réponse d'Alphons, entre sur les terres de ce roi, et assiége Burs,

---

[1] Cette ville est désignée plus bas sous le nom de *Burs*, qui paroît signifier *Burgos*.

[2] Ce nom, qui se trouve à tout moment dans les romans françois du moyen âge, et qu'on peut voir dans un passage de l'*Estoire d'Alixandre* cité note 2, p. 62 de ce volume, paroît désigner *Almeria*, ville épiscopale et maritime de l'Espagne, au royaume de Grenade.

Qui est une bonne cité;
Mais n'est pas moult, en vérité,
De gent peuplée.

Il la prend. On lui amène la fille d'Alphons, qui s'y trouve. Ostes l'épouse, puis il retourne avec l'empereur en *Romenie*, laissant sa femme en Espagne; mais avant de partir il lui dit :

Je vous pri, dame, çà venez;
Gardez-me cest os-ci tenez,
Se en rens avez chier m'amistié;
Car c'est d'un des doiz de mon pié;
Et gardez qu'il ne soit véu
Ne de nul homme appercéu
Pour chose nulle qui aviengne.
Ce sera la sacrée enseigne
Que nous .ij. l'un à l'autre arons.
Mais huit aler nous en pourrons,
Etc.

La reine n'a rien de plus pressé que de dire ce secret à Esglantine sa confidente. Cependant un chevalier nommé Berengier va au devant de l'empereur, s'excuse de ne pas l'avoir suivi à la guerre, et entendant Ostes qui demande congé à son oncle pour retourner en Espagne voir sa femme, dit que

Tel cuide avoir feme touz seulx
Qu'à li partissent plus de deux.

Et il continue en ajoutant qu'il lui suffiroit de voir la reine deux fois pour en avoir à la troisième *tout* son *délit*. Ostes nie la possibilité du fait, et gage la couronne d'Espagne contre la terre de Berengier que celui-ci échouera dans son entreprise. Au reste, il dit qu'il s'en rapportera à l'indication d'un signe qu'a la reine, de la place où il se trouve, et à la présentation d'un objet qu'il a donné en garde à son épouse. Berengier vient en Espagne et rencontre la reine qui alloit à l'église avec Esglantine. Il salue cette princesse, et, interrogé par elle d'où il vient, il répond :

Madame, je le vous diray:
De fait me sui cy adressié,
De Rome vien, où j'ay laissié
Vostre seigneur, qui ne vous prise
Pas la queue d'une serise;
D'une garce s'est acointié
Qu'il a en si grant amistié
Qu'il ne scet de elle départir.
Ce m'a fait de Rome partir
Pour le vous annuncier et dire;
Car grant deuil en ay et grant ire.

A la suite de ces mensonges, il lui fait une déclaration d'amour; la reine la repousse avec indignation et le chasse de sa présence. Berengier alors change de tactique : il gagne Esglantine,

et lui promet trente marcs d'or si elle veut lui procurer

> Le jouel que plus ayme et garde
> La royne, et... prendre garde
> Où siet son sing et quel il est.

Celle-ci consent à cette demande et promet le tout pour le lendemain. Elle fait boire à sa maîtresse un vin assoupissant, prend l'os, découvre le signe, qui étoit *en l'oreille*, et livre ces secrets au comte, qui lui donne la récompense promise. Berengier alors revient à Rome, trouve Ostes assis à côté de l'empereur, et lui présente les preuves de la prétendue trahison de la reine. Ostes irrité se rend en Espagne pour tuer sa femme ; mais un bourgeois de Burs le prévient, va vers la reine et lui raconte l'imposture de Berengier. La reine récompense le bourgeois par le don d'une de ses robes, et va au *moustier*, où elle prie la sainte Vierge de lui être favorable en son affliction. Dieu alors prie sa mère de descendre vers la reine. Elle y consent, et ordonne à Gabriel, à Michel, et à saint Jean de l'escorter : ce que ceux-ci font en chantant un *rondel*. La sainte Vierge arrive, et ordonne à la reine de se revêtir en secret d'habits d'écuyer et d'aller à Grenade chez son oncle, où est son père, et de les bien servir sans se faire

connoître à personne. Elle lui annonce qu'elle aura beaucoup de peines à souffrir, mais qu'à la fin elle sera vengée de celui qui en est l'auteur. La sainte Vierge s'en retourne ensuite avec son escorte, qui chante de nouveau les six derniers vers du même *rondel*. Ostes arrive et ne trouve pas sa femme. Elle étoit allée à Grenade, et s'étoit présentée sous le nom de Denis au roi son oncle, qui l'avoit pris à son service, d'abord en qualité d'écuyer tranchant, et qui ensuite le nomma son gonfanonier. Cependant ce même roi, aidé des rois de Tarse, d'Aumarie, de Maroc et de Turquie, s'apprête à reconquérir l'Espagne sur l'empereur de Rome, et Ostes, qui s'étoit fait sarrazin, se repent de son apostasie. Alors Dieu et la sainte Vierge, escortés de Gabriel, de Michel et de saint Jean, qui chantent un *rondel*, descendent auprès de lui. Dieu pardonne à Ostes, lui ordonne d'aller à Rome confesser son péché et de demander pardon à sa femme, qu'on a calomniée, puis il remonte aux cieux au chant d'une partie du *rondel* précédent. Près de combattre, Denis demande au roi de Grenade la permission d'aller auprès de l'empereur pour tenter d'accorder les combattans, et dit à Alphons qu'il pourra voir sa fille. Cette demande est accordée,

et Denis part avec deux chevaliers d'escorte. En route il rencontre Ostes et le fait prisonnier. Arrivé devant l'empereur, Denis appelle de trahison Berengier pour avoir faussement prétendu qu'il avoit joui de la reine, que Denis dit être sa sœur. Ostes veut soutenir lui-même le combat contre Berengier, qui persiste dans son mensonge. Il obtient de le combattre et le fait *récréant*. Berengier vaincu lui rend son épée et confesse sa trahison. Denis alors fait son message et se découvre. L'impératrice, pour indemniser Alphons, lui donne le royaume de Mirabel et *la conté des Vaux plaissiez*, en échange de l'Espagne, qu'il laisse à son gendre et à sa fille. Le roi de Grenade promet en outre à son frère de le mettre avant un mois en possession d'une terre dont il aura par an trois mille livres de rentes franches. Quant à la punition du traître et de sa complice, il n'en est nullement question.

Revenons maintenant au *Roman de la Violette*. Dans le XVe siècle, il fut traduit en prose par un anonyme. Il dédia sa version à Charles Ier, comte de Nevers, de Rhetel, baron de Donzi, qui, âgé d'un an, succéda en 1415 aux états de Philippe II son père, sous la tutèle de Bonne d'Artois sa mère, remariée ensuite, en 1424, à Phi-

lippe-le-Bon, duc de Bourgogne [1]. C'est aux ordres de ce dernier prince que nous devons l'exécution du superbe et unique manuscrit qui nous en reste [2].

---

[1] *Art de vérifier les dates*. Troisième édition, tome II, p. 574, col. 1.

[2] Il se trouve maintenant à la Bibliothèque Royale, fonds de La Vallière, n° 92. Il a été décrit par M. Van Praet dans le catalogue de la bibliothèque de ce duc, première partie, tome II, p. 638, n° 4107. Ce manuscrit, qui, d'après les extraits d'Achille Godefroy et les notices rédigées en 1748 et 1796, ensuite des deux réceptions à Paris, faisoit partie d'une des librairies de Bourgogne, ne se trouve pas néanmoins mentionné dans les inventaires originaux. Voyez la *Bibliothèque Protypographique* de M. Barrois, Paris, Treuttel et Würtz, 1830, in-4°, p. 314, et n° 2305, page 324. On trouve aussi dans le même ouvrage, p. 311, n° 2200; p. 186, n° 1267, et p. 226, n° 1609, l'indication de plusieurs autres manuscrits du *Roman de Gérard de Nevers*, vraisemblablement en prose. Quant au manuscrit classé sous le n° 131, p. 60, il contenoit sans aucun doute, non pas, comme le veut M. Barrois, le *Roman de la Violette* rimé en gascon, mais le *Roman de Girard de Roussillon*, dont on trouve deux manuscrits en cette langue dans le même catalogue, p. 209, n°s 1450 et 1451. M. Barrois a jugé que le manuscrit 131 devoit contenir le *Roman de la Violette*, parce qu'il a cru, sur l'autorité de la dédicace du manuscrit n° 92 du fonds de La Vallière, que ce roman avoit été écrit originairement en provençal. Il est aussi permis de

« Nous ignorons, dit M. Van Praet, par quel « motif l'anonyme qui a refait le langage du *Ro-* « *man de Gerard de Nevers*, avance, dans sa « dédicace, qu'il s'est servi, pour faire sa version, « d'un livre *en lengaige provençal et moult dif-* « *ficile à entendre*, tandis qu'il est constant qu'il « n'en a eu d'autre sous les yeux que le *Roman* « *de la Violette* rimé dans le XIIIe siècle par « *Gibers de Monstreuil*. Nous en trouvons la « preuve dans la marche de ce poëte, qu'il a suivie « constamment, et dans le langage, et des phra- « ses entières qu'il en a souvent conservées. « Toute la différence qu'on y remarque, c'est « que *Gibers de Monstreuil* n'ayant point indiqué « le règne sous lequel *Gerard de Nevers* vivoit,

---

penser que l'auteur anonyme de la traduction ayant entendu parler d'un roman de Girard en rimes provençales, crut de même que l'ouvrage de Gibert qu'il suivoit, n'en étoit que la translation, et que c'est seulement pour se donner plus de mérite qu'il avança avoir fait son travail sur un livre *en lengaige provençal et moult difficile à entendre*.

Enfin, pour épuiser toutes les conjectures, nous ajouterons, dans le but de justifier la bonne foi du traducteur, qu'il a peut-être entendu le mot de *provençal* dans le sens de *provincial*, épithète qui convient très bien au langage du *Roman de la Violette*, qui est le dialecte artésien.

« l'anonyme a suppléé à cette omission, en le « faisant exister sous celui de *Louis-le-Gros* [1] ». Nous ajouterons que dans les imprimés dont la description suit, le titre et la souscription attribuent à Gérard la qualité de comte de Nevers et de Rhetel, ce que n'a pu dire Gibert de Montreuil, attendu que le comté de Rhetel ne fut uni à celui de Nevers qu'en 1290. Il y a aussi dans les imprimés une dédicace différente de celle qui se trouve dans le manuscrit précité. Celle-là est adressée à Charles II de Clèves, comte de Nevers et d'Eu, pair de France, fils d'Engilbert et de Charlotte de Bourbon, qui épousa, le 25 janvier 1504, Marie d'Albret, dame d'Orval, fille aînée et héritière de Jean d'Albret, seigneur d'Orval, et de Charlotte de Bourgogne, comtesse d'Eu; et qui mourut en prison au Château du Louvre, le 27 août 1521 [2].

La première édition de la traduction en prose

---

[1] Comme ce prince épousa, l'an 1115, Alix ou Adélaïde, fille de Humbert II, comte de Maurienne ou de Savoie, et de Gisèle de Bourgogne, le traducteur a voulu, en donnant à Euriaut la qualité de fille du duc de Savoie, lui assigner une origine dont n'a point parlé Gibert, et une étroite parenté avec un roi de France.

[2] *Histoire Généalogique de la maison royale de France,*

du *Roman de la Violette* est in-4°, en ancienne bâtarde, sans chiffres ni réclames, avec titre-courant, signatures, initiales et gravures en bois; elle a en tout 112 feuillets; elle est à longues lignes au nombre de 28 à la page, y compris le titre-courant. Sur le recto du premier feuillet on lit le titre suivant, dont les trois premières lignes et les deux premiers mots de la quatrième sont en gros caractères de bois :

Lhiſtoire de treſ-
noble & cheualereux
prīce Gerad cōte
de neuers | & de rethel & de la
Vertueuſe et treſ
chaſte priceſſe euriant de ſauoye ſampe.

Au-dessous est la marque de Hemon le Fevre, avec ces mots, qui terminent la page :

Cum Gratia et Priuilegio.

---

troisième édition, tome III, p. 450, D. *Art de vérifier les dates*, troisième édition, tome II, p. 577, col. 1.

Le verso est occupé par la requète du libraire au prévôt de Paris, et par le permis d'impression accordé par ce magistrat. Le dernier feuillet finit au recto par la souscription suivante :

¶ Cy fine lhistoire de tresnoble ⁊ cheualereux pri ce Gerard conte de Neuers ⁊ de Rethel Et de la Vertueuse ⁊ treschaste princesse Euriant fille Du duc de Sauoye samye. Noullement iprime a Pa ris Le . xxiij^e De may. M. ccccc. xx. pour He= mon le Feure demourãt audit lieu en la rue Saict iacques A lenseigne du Croissant ou au Palais au troisiesme pillier.

La seconde édition [1], moins belle en tout que la première, sur laquelle elle a été faite, est in-4°, en ancienne bâtarde, sans chiffres ni réclames, avec titre-courant, signatures, initiales et figures en bois; elle a en tout 94 feuillets, et elle est à longues lignes au nombre de 30 y compris le titre-courant. Le premier feuillet contient au recto le titre suivant, dont la première ligne est en gros

[1] Cette édition est la seule que cite M. Barrois dans son index alphabétique, p. 18. Il l'attribue par erreur à Michel le Noir, père de Philippe.

caractères de bois, et les autres en lettres de forme :

L'Histoire de tres noble et cheualeureux prince Gerard Côte de Neuers Et de Rethel & de la tresvertueuse & treschaste princesse Euriant de Sauoye sampe.

Au-dessous est une grande figure en bois représentant un écu entre deux colonnes torses. Au milieu de cet écu sont trois grosses fleurs de lis, et autour règne une bande à espaces égaux, blancs et noirs. Le verso est occupé par une grande gravure en bois représentant un clerc, probablement l'auteur de la traduction, offrant à genoux son livre à un prince qui est assis sous un dais, la couronne sur la tête et le sceptre à la main. Au-dessous de cette gravure se trouve le titre de la dédicace dont nous avons parlé plus haut, lequel est en lettres de forme.

Le volume se termine au verso du dernier feuillet, par la souscription suivante :

¶ Cy fine l'histoire de tresnoble & cheualereux prince Gerard conte de Neuers & de Rethel & de la Vertueuse

& treschaste princesse Euriant fille du duc de Sauoye sampye. Nouuellement imprimee a Paris Le.i.iour de Septembre.M.cccc.xxvi. Pour Philippe le noir demouront audit lieu ey la rue Sainct iacques. A lensei gne de la rose blance.

Les auteurs de la *Bibliothèque historique de la France*[1] indiquent encore une édition de Lyon, 1586, in-4°. Nous l'avons vainement cherchée; elle ne se trouve mentionnée ni dans le *Manuel du libraire* de M. Brunet, ni dans aucune des bibliographies ou des catalogues que nous connoissons.

L'édition de Hemon le Fèvre a été publiée de nouveau en 1727[2] par Thomas-Simon Gueulette, à Paris, chez Sébastien Ravenel, deux parties en un

---

[1] Jacques le Long, Fevret de Fontette, et Barbeau de la Bruère. Voyez tome III, p. 415, col. 1, n° 35565.

[2] Cette date nous est fournie par le privilége accordé à François Flahaut, libraire à Paris, qui se trouve à la fin du volume, et qui est du 30 janvier de cette année. Il manque à beaucoup d'exemplaires : c'est ce qui fait que le marquis de Paulmy a assigné à cette édition la date de 1722; le rédacteur du catalogue de Guyon de Sardière, p. 95, n° 895, le comte de Tressan et Ant. Fr. Delandine (*Catalogue des livres de la bibliothèque de Lyon*, belles-lettres, imprimés, tome II, p. 31, n° 5037), celle de 1725.

volume in-8°, sans date. Cet éditeur, qui n'a pas connu le nom de l'auteur primitif de ce roman et la rédaction métrique de l'original, a accompagné le texte de notes qui, quoi qu'en disent de Paulmy, de Tressan et Delandine, ne sont rien moins que curieuses et très instructives.

Le roman en prose de Gérard de Nevers a été traduit en allemand par madame Helmina de Chézy, épouse de l'orientaliste de ce nom, et imprimé à Leipsick, chez Junius, en 1804, dans le second volume d'un recueil intitulé : Sammlung romantischer Dichtungen des Mittelalters, herausgegeben von Friedrich Schlegel, deux tomes in-8°. Cette traduction y porte pour titre : Geschichte der tugendsamen Euryanthe von Savoyen.

En 1780, le comte de Tressan, dont le nom étoit *adoré* des lecteurs de la *Bibliothèque universelle des romans* (si l'on en croit une note de cet ouvrage dans laquelle il est comparé à Raphaël), donna sous l'anonyme, dans le second volume de juillet 1780, p. 3 du même recueil, un *extrait de l'Histoire du très noble et valeureux Prince Gérard, Comte de Nevers et de Rhetel; et de la très-vertueuse, sage et belle Princesse*

Euriant de Dammartin sa Mie [1], qui a été souvent réimprimé, soit dans le siècle dernier, soit dans celui-ci. Nous ne dirons rien de cet extrait, sinon que, bien accueilli dans le temps où il parut, il ne peut nous sembler maintenant que ridicule. Il suffit d'en lire la dernière phrase pour être de notre avis [2].

Dans la même année 1780, il parut un autre extrait du même roman dans les *Mélanges tirés*

---

[1] « Je dois dire qu'à Euriant de Savoie, qu'on trouve « dans les éditions [de 1520] de 1526 et de 1727, M. le « comte de Tressan a substitué Euriant de Dammartin. « Il s'indigne de ce que l'auteur donne pour maîtresse à « son héros une princesse de la maison de Savoie, et de ce « qu'il a osé porter la *démence* jusque là ; M. de Tressan « ne conçoit pas même qu'on n'ait pas biffé le titre de ce « roman, lorsqu'on en permit la réimpression. Si l'on « me demandoit d'expliquer l'énigme de cette colère de « M. de Tressan, je croirois en trouver le mot dans la cir- « constance qu'il vouloit alors faire sa cour aux deux prin- « cesses de Savoie qui avoient épousé les deux fils de « France, frères de Louis XVI. » (M. Raynouard, *Journal des Savans*, n° de juillet 1831, p. 386, note I.)

[2] « C'est de Gerard et d'Euriant sa mie, qu'Astrée et « Céladon sont descendus; et le sang des Châteaumorant, « qui coule encore dans les veines de l'auteur de cet extrait, « en donna toujours les mœurs à toute sa race. »

d'une grande Bibliothèque, volume E [1]. Il est beaucoup plus rapide et meilleur, en ce qu'il conserve assez souvent les phrases de l'original. L'auteur de cet extrait, comme M. de Tressan, n'a connu ni Gibert ni son ouvrage.

Enfin le roman en vers *de la Violette* a été analysé par le savant M. Raynouard dans le *Journal des Savans*, n° de juillet 1831, p. 390-392.

Passant maintenant aux ouvrages tirés de ce roman, nous trouverons tout d'abord *Gérard de Nevers et la belle Euriant, scènes Pantomimes, Equestres et Chevaleresques, en trois parties*, par MM. Cuvelier et Franconi jeune, représentées, pour la première fois, au Cirque Olympique, le 11 février 1810, et dont le livret, imprimé cette année, le fut une seconde fois en 1814, une troisième en 1820. Ces scènes, où la disposition primitive du roman n'est pas respectée, méritaient sans doute d'être vues; mais on ne peut soutenir la lecture du livret qui les retrace.

Plus tard, madame Helmina de Chézy écrivit en vers allemands un grand opéra en trois actes intitulé Euriantſe, dont la musique fut faite par

---

[1] *De la lecture des livres françois*. Seconde partie, à Paris, chez Moutard, M.DCC.LXXX, in-8°, p. 156.

Weber. Cette pièce fut représentée pour la première fois à Vienne le 25 octobre 1823; à Prague, le 11 mars 1824; à Dresde, le 31 mars même année, à Paris, le 14 juin 1831, par la troupe allemande qui jouait au théâtre italien; et à Londres, le 29 juin 1833, par la troupe allemande de Covent-Garden, dans laquelle on remarquoit Haitzinger et madame Schrœder-Devrient, qui dans cette occasion furent aussi vivement applaudis qu'ils l'avoient été à Paris où ils avoient joué les mêmes rôles. Cet ouvrage remarquable par le style et par la versification, et non par la disposition du drame, qui n'a presque d'autre rapport avec le roman que par les noms d'Euriant et de Lysiart, celui de Gérard ayant été changé en *Adolar;* cet ouvrage, dis-je, est encore bien plus remarquable par la musique, qui est fort belle, pleine d'originalité, de charme, de vigueur surtout, et qui a une couleur de moyen-âge très prononcée [1].

Cet opéra, traduit ou plutôt refait par M. Castil-Blaze, a été représenté pour la première fois sur le théâtre de l'Académie royale de Musique

---

[1] Voyez un feuilleton signé xxx (Castil-Blaze), dans le *Journal des Débats* du 16 juin 1831.

le 6 avril 1831. « En conservant à peu près dans « les deux premiers actes, dit l'auteur, la posi- « tion des personnages et de la musique, j'ai « donné d'autres motifs à l'action en reprodui- « sant l'aventure de la Violette, que la pièce alle- « mande ne rappelle en aucune manière. Le fa- « bliau de *Gérard de Nevers*, le *Cymbeline* de « Shakspeare, m'ont fourni les principales situa- « tions de l'*Euriante* française [1]. »

Trois ans avant cette traduction, en 1828, on avoit joué pour la première fois, le 7 octobre, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique à Paris, une pièce en trois actes, en prose et en vers, intitulée *la Violette,* dont les paroles étoient de M. E. de Planard, et la musique de M. le chevalier Carafa. Cet opéra-comique, qui parut la même année chez J.-N. Barba, en une brochure in-8°, est imité de l'imitation du comte de Tressan, et plus ridicule que celle-ci, s'il est possible.

Enfin S. P. de Mérard Saint-Just est l'auteur d'une romance *de Gerard de Nevers et d'Euriant*

---

[1] EURIANTE, opéra en trois actes. Paris, imprimerie de Ch. Dezauche, 1831, in-8°, p. 46.

sa mie, qu'il a fait imprimer à très petit nombre avec quelques autres chansons [1].

Parlons maintenant des manuscrits qui contiennent le *Roman de la Violette*. Les deux qui nous ont servi à faire notre édition sont conservés à la Bibliothèque Royale, et leur description suit cette Notice; mais nous connoissons l'existence de deux autres sur le sort desquels nous n'avons pu rien apprendre. L'un d'eux, catalogué, dans la *Bibliothèque Protypographique*, parmi les livres de Jehan duc de Berry, sous le n° 566, est d'autant plus à regretter qu'il étoit, suivant le Laboureur, qui l'avoit vu dans la bibliothèque du président de Mesmes, un *livre sans prix pour la beauté des figures de miniatures*. Ce volume avoit coûté au frère de Charles V la somme de 120 écus d'or comptant. Il devoit, à en juger par les autres pièces qu'il contenoit, être du XIV° siècle.

L'autre, qui se trouvoit avant la révolution de 1789 dans la bibliothèque de Saint-Germain-

---

[1] *Le petit Jehan de Saintré et la dame des belles Cousines*, romance; suivie de celle de Gérard de Nevers et d'Euriant sa mie, et autres chansons. A Paris, chez l'auteur..... an VI (1797), in-18.

des-Prés, à laquelle il avoit été légué par Henri de Coislin évêque de Metz, paroît avoir péri dans l'incendie de cette abbaye. C'est le même qui avoit appartenu auparavant à M. Séguier, et dont il est parlé dans une note placée en tête du manuscrit 7498[3].

Il nous reste encore un mot à dire sur les *fac-simile* et les vignettes qui ornent notre volume. Ces *fac-simile*, comme ceux de nos publications précédentes, ont été reproduits par M. Hippolyte Jouy, l'un de nos plus habiles lithographes. C'est aussi M. Jouy qui a exécuté les vignettes; elles sont au nombre de six, et choisies parmi les cinquante-cinq miniatures qui décorent le manuscrit du roman en prose de *Gérard de Nevers*, dont nous avons déjà parlé page xxvj de cette Notice. Ces vignettes ont été dessinées avec une telle exactitude, que les épreuves coloriées sur VÉLIN sont des imitations parfaites des miniatures de ce beau manuscrit; nous avons cru devoir fixer notre choix sur celles qui ont trait aux événemens principaux du roman.

Nous avions également l'intention de donner un *fac-simile* de ce manuscrit, lorsque nous avons appris que M. le comte Auguste de Bastard,

qui, comme on le sait déjà, s'occupe avec un zèle si éclairé d'une admirable publication dont le but est la reproduction des *fac-simile* de nos plus beaux manuscrits, avait fait exécuter par l'un de nos artistes distingués, M. Théophile Fragonard, le *fac-simile* de la première page de ce roman : nous allions donc abandonner notre projet, ne voulant pas entrer en concurrence avec cette publication, que les vrais amis des arts s'empresseront sans doute d'encourager de leur appui, lorsque M. de Bastard connut notre légitime scrupule, et s'empressa, avec une grâce que nous ne pouvons trop reconnoître, de nous autoriser à faire sur sa pierre un tirage pour notre édition. Cette planche est celle qui est en regard du titre de ce volume.

En terminant cette Notice, nous ne devons pas manquer de remercier MM. Raynouard et Monmerqué, membres de l'Institut, qui tous les deux nous ont fourni des renseignemens et ont éclairé nos doutes dans le choix des versions.

ens de poure home ē pou p̄siez
Ja ne sera autorisiez
Huns ~~sa~~ homs iamais sil na auoir

n ō porquant ie pris meuz sauoir
c auoir auoirs est touz faillis
a ssez tout est .i. hom saillis
d e grant auoir en la pouerte
i a puis ne liert porte ouerte
v oloutiers quāt il uient acort
a ssez tost a rere racort
p or ce con ne li laisse entrer
p or ce uous vueil dire ⁊ mostrer
q ue qui riens na uils est tenuz
e t oles riches maluenus
m es qui sans acest auantaiges
o n dist assez tost cil est saiges
m ainz hom a petit de sauoir
a gaaignie maint grant auoir
p or ce me uueil ie entremetre
d un plaisant conte en rime metre
p uis que science ai et tant uail
J a ne lairai por mon trauail
q ue ie uel die alcun vel mot
e t se ascuns me disanz mot
e t il en a duel ⁊ enuie
s e ie me desouis en maiue
s il en dit mal li maus soit siens
e t porce que li sans est miens
n e li doit nuire ne peser

H. Jouy scripsit ... Pinacoteca
Biblio: Regia ... 1798

Sens de poure hõme
est poi prisies.
Apaumes ert autoli
sies. Jamais nus hõ
sil na auoir.
Nanporquant ie peis
miex sauoir. cauoir.
Auoirs est tost faillis.
Asses tost est vns hom
Salis de grant auoir en la pouerte
Ja puis ne li ert porte ouuerte
Volentiers quant il uient acourt
Erraument arriere racourt
Por coi on ne li laisse entrer
Por chou vous voel dire et monstrer
Qui poures est viels est tenus
Et des riches mal venus
Mais qui sens a cest auantages
On dist asses tost cis est sages
Pour chou me voel iou entremetre
Dun plaisant conte en rime metre
Puis ke sciencheai et tant vail
Ja ne lairai pour mon trauail
Que ie ne die auchun biel mot
Et se auchuns mesdisans mot
Et il en a duel et enuie
Se ie me deduis en ma vie
Sil en dist mal li mals soit siens

H. Jouy scrip.t e Manuscripto
Biblio.ca Regiae N.o 7595.

DESCRIPTION
DES MANUSCRITS
OÙ SE RETROUVE
LE ROMAN DE LA VIOLETTE.

Le premier manuscrit dont nous avons fait usage, sans contredit le meilleur, paroît avoir été exécuté en Artois. Il appartient à l'ancien fonds du Roi, de la Bibliothèque Royale, et porte le n° 7595. Il forme un gros volume in-folio, écrit sur vélin en lettres de forme, vers la fin du XIIIe siècle, sur deux colonnes de 50 lignes chacune. Il est orné au verso de son premier feuillet d'une grande miniature à moitié effacée, représentant la Vierge avec son enfant; et chacun des ouvrages qu'il contient commence par une lettre tourneure en or et en couleurs qui sert de cadre à une petite miniature dont le sujet est pris dans l'ouvrage lui-même. Ce manuscrit,

dont la fin manque, est paginé en chiffres romains rouges et bleus de I à DXXV. Il est relié en marroquin rouge aux anciennes armes de France, et porte sur le dos ce titre : *Chants royaux aux puits de Rouen et de Dieppe*, titre fort inexact, car ce volume ne contient ni chants royaux ni palinodies. Voici la liste des pièces qu'il renferme :

	fol.	col.
Le Roman de Troies.....	1 — r° —	1

Ce poëme, qui est en vers de huit syllabes, a pour auteur Benoît de Sainte-More, trouverre anglo-normand, qui déclare s'être servi, pour le faire, de la version latine de Darès le Phrygien. Il étoit excessivement répandu dans le moyen âge, et c'est probablement lui que l'auteur du *Chevalier aus .ij. espées* a voulu désigner lorsque, parlant d'une jeune fille, il dit :

Et lisoit d'un *Roman de Troie*
K'ele avoit tantost commencie.

(Ms. suppl. franç., n° 180, fol. 25, r°, col. 1, v. 36.)

Voyez sur Benoît, l'*Archæologia*, tome XII, p. 314-323 (article de M. l'abbé de la Rue); *de l'État de la Poésie françoise dans les XIIe et XIIIe siècles*, par M. de Roquefort, édit. de 1821, p. 160; l'*Histoire littéraire de la France*, t. XIII, p. 423-429 (article de Ginguené), et t. XVII, p. 635 (art. supplémentaire de M. Amaury Duval); les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. II, p. 729 (*Discours sur quelques*

fol. col.

anciens poètes et sur quelques romanciers peu connus, par M. Galland); *Specimens of the early english poets*, collect. by G. Ellis. London, printed by W. Bulmer and co., etc. 1803, in-8°, vol. I, p. 53-56; etc., etc.

De Engerran vesque de Cambrai ki fu.. CLX—V°—2

Cette pièce, composée de douze stances renfermant chacune douze vers de huit syllabes à deux rimes croisées, contient l'éloge funèbre d'Enguerrand de Créqui, cinquante-troisième évêque de Cambrai, qui vivoit vers la fin du XIIIe siècle. Il passa ensuite à l'évêché de Thérouenne, où il mourut, mais on ignore à quelle époque [1]. L'auteur de ces vers, qui ne se nomme pas, dit dans la VIIIe stance, les envoyer à un cousin germain du défunt, archidiacre de Flandre.

Une complainte des Jacobins et des Cordelois..... CLXI—V°—1

Cette pièce, sans nom d'auteur, est composée de sept stances de la même facture que la pièce qui précède. C'est une satire contre les Jacobins et les Cordeliers, qui

N'ont cure fors d'argent sakier,

et qui ne vont point à la croisade ;

Mais il demeurent par dechà
As dames garder k'il i a
Et à la plenté de l'argent.
S'on éust pain et vin delà

[1] *Gallia christiana*, t. III, col. 39.

fol. col.

Aussi grant plenté com dechà,
Il se croissaissent vraiement.

Le poète se plaint aussi que les chevaliers s'en aillent outre mer sans payer leurs dettes, et cela par le conseil du clergé. Alors il s'écrie :

Mais che vous voel-jou demander
Comment li hom se puet sauver
Ki tout i va d'autrui arghent;
Miex li vauroit chi demorer
Que prendre la crois d'outre-mer
S'il ne se paie netement.

Table des chapitres de l'*Image du Monde*..... CLXII—r°—1

Chi commence l'*Ymage dou Monde*..... CLXII—v°—1

Cet ouvrage, dont l'écriture est plus *italique* et plus moderne d'un demi-siècle, paroît avoir été intercalé long-temps après dans le volume, qui n'auroit été paginé qu'après cette réunion. Il est en vers, et a pour auteur Gautier de Metz. M. de Roquefort s'est donc trompé en indiquant le traité contenu dans le présent manuscrit comme étant une traduction en prose de l'ouvrage original[1]. Il est ici de première édition, c'est-à-dire moins complet que dans certains Mss., où il porte la date de 1265 ou de 1267, et où l'on remarque des changemens et des additions notables. Celui-ci est sans date. Il est divisé en trois parties dont

[1] *De l'État de la Poésie*, etc., p. 255. Voyez aussi le *Catalogue des Livres de la Bibliothèque du duc de la Vallière*, dressé par G. de Bure, t. II, p. 198-201, n° 2721 et suiv.; p. 301, n° 2911, et t. I, p 62, n° 2911.

fol. col.

la première a quatorze chapitres, la seconde dix-neuf, et la troisième trente-deux; mais le dernier, qui, suivant la table, devroit contenir la récapitulation *des coses devant dites*, manque sans que pour cela le manuscrit soit mutilé.

L'*Image du Monde* a été imprimée à Genève par Jacques Vivian, en 1517, in-4°, gothique; mais le titre du livre (qui dans cette édition est *le Mirouer du Monde*), le commencement, la fin et les vers dans lesquels Gautier annonçoit la date de la composition de son ouvrage, y sont changés, et le langage a été remanié par un auteur que quelques manuscrits nomment *maître Gosoyn* ou *Gossouin* [1]. Voyez la *Bibliothèque françoise* de l'abbé Goujet, t. IX, p. 226-230. Le *Miroir du Monde* a été traduit en anglois et publié par William Caxton, en 1481, sous le titre de *Myrrour of the Worlde*, un vol. in-fol. goth [2].

Chi après orés-vous de Josaphat ki fu

---

[1] On trouve nommé dans le *Petit-Testament* de F. Villon, huitain XXVI, v. 202, un *Girard Gossoyn* qui est représenté comme *deprins de biens et de parens*, et n'ayant pas *vaillant l'anse d'un ceau*. Il est aussi question d'un *Gossuin de Fatrissart*, bailli de messire Jean de Melun, dans les registres criminels du parlement de Paris, conservés à la Sainte-Chapelle du Palais, vol. coté 26, novembre 1450. Ce nom étoit bien plus commun dans les XIIe et XIIIe siècles. Voyez le *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, tom. XVII et XVIII.

[2] Cette édition est largement décrite dans les *Typographical Antiquities* de Joseph Ames, William Herbert et Thom. Frogn. Dibdin. London, printed for William Miller and John Murray, 1810-16, trois vol. in-4°, tom. I, p. 101-113.

fol. col.

fiex, et de Balaham l'ermite ki le converti..... CLXLVII—r°—1

Cet ouvrage, attribué à saint Jean Damascène, et composé originairement en grec, a été publié dans cette langue par M. Boissonnade [1]. La traduction latine qu'on en a faite a été imprimée plusieurs fois, comme on peut le voir en détail dans la *Bibliotheca græca* de J. Alb. Fabricius, édit. de Gott. Christoph. Harles, t. IX, p. 737, et dans la *Biographie universelle*, art. DAMASCÈNE (saint Jean). Outre la traduction assez libre contenue dans ce manuscrit, laquelle est en vers de huit syllabes et sans nom d'auteur, il en existe une autre de Chardri, poète anglo-normand de la première moitié du XIIIe siècle. Elle se trouve dans le manuscrit du *British Museum*, Bibliothèque Cottonienne, Caligula, A. IX, fol. 192-226, v°, et dans le Ms. de la Bibliothèque du Jesus College, à Oxford, n° 29, fol. 296, r°, col. 1.

Fauchet et Massieu [2] ont attribué à Herbert, traducteur en rimes du *Dolopathos*, une *vie de Josaphat*, « poëme plein de maximes politiques « et d'instructions pour les rois. » Nous ne connoissons point cet ouvrage, à moins qu'il ne soit le même que celui dont nous parlons maintenant.

Ce roman a été traduit en espagnol, par Juan de Arce Solozerno, et imprimé à Madrid à l'Imprimerie Royale, en 1608, in-8°; il a aussi

---

[1] ΑΝΕΚΔΟΤΑ. Parisiis, excus. in Regio Typographeo, t. IV, 1832, in-8°, p. 1-365.

[2] *L'Histoire de la Poésie françoise*, p. 139.

fol. col.

été mis en italien, en arabe, en chinois et en langue tagala. Cette dernière version, due au missionnaire Antonio de Borja, de la Compagnie de Jésus, a été imprimée à Manille en 1712, par D. Gaspar Aquino de Belen, en un volume petit in-folio [1].

Voyez, pour de plus amples renseignemens sur l'ouvrage de saint Jean Damascène et sur les diverses traductions qu'on en a faites, *Ludovici de Sinner in Longi Pastoralia præfatio*, en tête de son édition du roman de Longus, publiée à Paris, chez Firmin Didot, en 1829, un volume in-8°, p. xxx, n° 4.

De Pieron de la Broche..... CCLIII—v°—1

Notice en prose et sans nom d'auteur sur l'infortuné Pierre de la Brosse qui fut pendu en 1276 sous Philippe III, dit le Hardi. L'auteur y mentionne que Pierre fut accroché au gibet de Montfaucon, qui, selon une multitude d'auteurs, n'auroit été élevé qu'en 1315 par Enguerrand de Marigny, et étrenné par ce ministre de Philippe-le-Bel [2].

De saint Brandaine le moine..... CLIIII—r°—1

C'est une légende en prose et sans nom d'auteur sur saint Brandan, abbé de Clonfert en

---

[1] *Catalogue des Livres imprimés et Manuscrits composant la bibliothèque de feu M. J.-P.-Abel Rémusat*, Paris, Merlin, 183 `, in-8°, p. 78, n° 740.

[2] Voyez mon *Examen critique du Roman de Berte aux grands pieds*, Paris, Silvestre, 1832, in-8°, p. 11.

fol. col.

Irlande, dans le VIe siècle [1], et sur les *Merveilles k'il trouva en le mer d'Irlande*. Elle existe dans l'*Image du Monde* [2]; mais le sujet n'en est qu'indiqué dans le même traité qui se trouve dans le présent manuscrit [3].

Il existe aussi un *Voyage de saint Brandan au Paradis terrestre*, en vers anglo-normands de huit syllabes, qui se trouve dans le Ms. de la Bibliothèque Cottonienne, coté *Vespasien* B. X. En voici les premiers vers :

Donna Aaliz la réine,
Par qui valdrat lei divine,
Par qui creistrat lei de terre
E remandrat tante guerre
Por les armes Henri lu rei
E par le cunseil qui ert en tei,
Saluet tei mil e mil feiz
Li apostoiles danz Benediz,
Que comandas ço ad enpris

---

[1] *Acta Sanctorum*, ad XVI diem maii, t. III, p. 599; Capgrave, *Nova Legenda Anglie*. impressa Londonias : in domo Winandi de Worde : anno Domini M. CCCCC. XVI. XXVIJ. die februarii, in-folio, fol. XLIII, v°, col. 2; *Britannia Sancta*, etc. London, printed for Thomas Meighan. MDCCXLV, in-4°, p. 304; et le *Monasticum Hibernicum*, etc., by Mervyn Archdall. London, Robinson, M. DCC. LXXXVI, in-4°, p. 273.

[2] Manuscrits de la Bibliothèque Royale, fonds de Notre-Dame, n° 277, fol. 32, v°, col 2; et fonds de Bigot, n° 329, reg. 7991-2, fol. 23, v°, col. 1—32, r°, col. 1. Il existe aussi une légende de saint Brandan, en vers, dans le manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal, B. L. F. in-fol., n° 283, fol. 101, r°, col. 3.

[3] Voyez le fol. CLXLIII, r°, col. 1, v. 38.

fol. col.

Secund sun sens entremis,
En letre mis et en romanz
E si cum fud li teons cumanz
De saint Brendan le bon abeth, etc.

(Fol. 1, r°, col. 2.)

Si l'on en croit *le Roman du Renart* [1], il existoit aussi un *Lai de saint Brandan.*

Chi commence li ensaignemens des sains lius d'outre mer..... CCXLV v°

Description en prose et sans nom d'auteur, de la Terre-Sainte.

De Marie et de Marthe..... CCLXVIII—v°—2

Récit en prose et sans nom d'auteur, de l'arrivée des saintes Marie-Magdelaine et Marthe au port de Marseille, de leur séjour, de leurs miracles et de leur mort en Provence. Cette légende se termine ainsi :

« Ces choses vous sousfissent des miracles et de le vie Marthe. Marcille et Sistes très chaste homme et apostle alèrent à Eschavonie et persévérèrent en bonnes oevres en preechant l'euvangile Jhésu-Crist. Marcille vesqui. x. ans après le mort sainte Marthe, et fist se vie en .j. petit volume ebryu. Apriès Sistes escrist le vie sainte Marthe en latin et i laissa molt de choses, » etc.

Voyez au reste sur la légende de ces deux saintes les *Acta Sanctorum*, 22 juillet, t. V, p. 187, et au 29 juillet, tome VII, p. 4.

---

[1] T. II, p. 96, v. 12152.

fol. col.

Chi commenche les Anfances Nostre-Dame et de Jhésu..... CCLXX—v°—1

Cet ouvrage, en prose et sans nom de traducteur, commence par la lettre des pseudo Chromatius et Héliodore à saint Jérôme, et par la réponse du pseudo Jérôme à ces évêques, pièces qui se trouvent en latin dans les œuvres de ce saint, édition de D. Martianay, t. V, p. 445; et dans le *Codex apocryphus Novi Testamenti* [1]. Dans les originaux précités, l'auteur y est nommé *Seleucus*, disciple de Manès; dans ce manuscrit il est appelé *Loontio*, disciple de saint Matthieu.

L'évangile qui suit ces pièces et qui contient la naissance et la vie de Marie, la naissance et l'enfance de Jésus, est la traduction complète de l'*Historia de Nativitate et de infantia Salvatoris*, dont la moitié se trouve dans le *Codex apocryphus* [2]; mais le prologue de Jacob, fils de Joseph, manque dans notre manuscrit.

Des Soinges et des Esperimens des soinges..... CCLXXXIII—v°—2

Traité en prose et sans nom d'auteur,

---

[1] Edit. de J. Alb. Fabricius, tome I, p. 7; édit. de Jo. Car. Thilo, t. I, p. CII et suiv.

[2] Édit. de M. Thilo, t. I, p. 340. Le texte latin se trouve en entier dans le Ms. de la Bibliothèque, royale n° 5559. A, *olim* 2276 et 4433, et dans le Ms. n° 1652, Colb. 4044, *tum Reg.* 4313.

fol. col.

dont il suffira de citer quelques lignes pour le faire connoître :

« Songier oysiaus, il senefie compatre contre lui ou iraconde. Oisiaus prendre senefie waing. Aigniel ou bouc avoir senefie consolation, » etc.

De Adam et de Eve feme..... CCLXXXIIII—v°—2

Nous donnerons ici en totalité le texte qui suit cette rubrique :

« En apriès chou que Moyses trespassa, Mechodius, ki martyres fu[1], connut par la révélation dou Saint-Espir dou commenchement et de la fin dou monde, et laissa son escrit ouquel il dist que Adans et Eve estoient virge quant il furent hors mis de paradys, et ou .xvme. an après chou que Adans fu formés, Chaym et Calmana sa suer furent né, et en l'an que Adans ot. c. et .xxx. ans, Chaym ocist Abel son frère, et .c. ans apriès, Joseth fu nés. Tout chou tiesmoignent li maistre ki la Bible translatèrent de latin en roumanch. »

De quantes coses Adam fu fais.... CCLXXXIIII—v°—3
Comment li nons Adam fu trouvés. CCLXXXV—r°—1
Comment Eve fu faite..... CCLXXXV—r°—1
Comment Adam oï le vois Diu.... CCLXXXV—r°—1

---

[1] Saint Methodius, surnommé *Eubulius*, florissoit au commencement du IVe siècle. Entre autres ouvrages, il a composé un commentaire sur la Genèse, qu'on croit perdu. Voyez la *Sylloge historica* du P. Henschenius, dans le recueil des Bollandistes, t. VI de juin, p. 5.

	fol.	col.
Si comme Dex les maldi.....	CCLXXXV—r°	2
De sainte Anne qui eut .iij. barons.	CCLXXXV—v°	1

Ces six pièces sont en prose et sans nom d'auteur ni de traducteur.

Roman de Gérart de Nevers.....	CCLXXXVI—r°	1
Chi comment li Romans de Witasse-le-moigne.....	CCCXXIII—v°	1

Ce roman, en vers de huit syllabes et sans nom d'auteur, contient le récit des tours plaisants que joua à Renaud, comte de Boulogne, Eustache le moine, le même qui fut tué en 1217, dans une descente qu'il fit en Angleterre avec le fils de Philippe-Auguste, le prince Louis, depuis roi de France sous le nom de Louis VIII. M. Barrois s'est donc gravement trompé lorsqu'il a dit : « Witasse-le-moyne... peut-être Robert Wace, qui mit en rimes françoises le Brut d'Angleterre [1], » etc. Ce roman est sous presse chez MM. Firmin Didot, et paroîtra sous peu chez le libraire Silvestre.

Des .vij. Sages.....	CCCXXXVI—v°	2

Recueil de contes en vers de huit syllabes et sans nom d'auteur ; il a été traduit en vers anglois, et publié par H. Weber parmi ses *Metrical Romances*, t. III, p. 3-153 ; enfin il a été analysé par G. Ellis dans ses *Specimens of early english metrical roman-*

---

[1] *Bibliothèque Protypographique*, index alphabétique, p. 44, col. 1.

fol. col.

ces, etc. London, printed for Longman, etc., 1811. Trois vol. in-8°, t. III, p. 23-101. On peut, sur cet ouvrage, consulter le traité de M. de Roquefort déjà cité, p. 176, et le *Gentleman's Magazine and historical chronicle*. From july to december, 1832, vol. CII, part. II. Printed by J. B. Nichols and son, etc. in-8°, p. 136.

De Mahommet..... CCCLXV—V°—1

Ce roman, en vers de huit syllabes, composé à Laon, en 1258, par Alexandre du Pont, a été imprimé d'après ce manuscrit, avec le *Livre de la Loi au Sarrazin*, par Raymond Lulle, en 1831 [1].

De Vaspasien..... CCCLXXVII—1°—1

Ce roman en vers de douze syllabes, disposés en couplets monorimes au nombre de cent onze, est sans nom d'auteur.

La Vie Saint Alesin et comment il morut..... CCCLXLI—V°—1

Poème en vers de dix syllabes et en couplets monorimes.

De sainte Agnès..... CCCLXLVIII—V°—3

Poème en stances contenant chacune quatre vers de dix syllabes monorimes, sur la vie et le martyre de sainte Agnès. L'ou-

---

[1] A Paris, chez Silvestre, un volume grand in-8°, tiré à deux cents exemplaires numérotés à la presse, et ornés de deux *fac-simile* coloriés et rehaussés d'or.

	fol.	col.
vrage entier en renferme deux cent quarante-six.		
Si comme Pylates fu engenrés en le fille .j. mannier.....	CCCCIIII—r°	2
Si comme Césaires Tyberis envoia en Jérusalem por garison avoir de sen mal.....	CCCCV—v°	1
Si comme Néro uns emperères fist décoler saint Piere et saint Pol, et fist ovrir se mère.....	CCCCVI—v°	1
D'un Philosophe ki fu apielés Secont.....	CCCCVII—r°	1
Si comme Adriens li emperères vint d'Atainnes.....	CCCCVII—r°	2
Si comme li sergans ramainne Secont.	CCCCVII—v°	2
Chi li demande Adryens demandes.	CCCCVII—v°	2
Chi respont.....	CCCCVII—v°	2

Le texte qui vient après chacune de ces huit rubriques est en prose et sans nom d'auteur.

De l'Orde de Chevalerie..... .	CCCCVIII—v°	1

Ce poème, attribué à Hugues de Tabarie ou de Tibériade, mais à tort, comme le remarque M. Raynouard [1], a été publié avec une traduction en prose françoise par Marin, à la suite de son *Histoire de Saladin* [2];

---

[1] *Histoire du droit municipal en France*. Paris, Sautelet, 1829, in-8°, t. II, p. 280, note 1.

[2] Paris, chez Tilliard, M. DCC. LVIII, in-12, t. II, p. 455-483.

fol. col.

puis en 1759, en un volume in-8°, par Barbasan, et en dernier lieu par Méon, dans la seconde édition des Fabliaux, t. I, p. 59. Il a été analysé par Le Grand d'Aussy dans ses *Fabliaux ou Contes*, édit. de M.DCC.LXXXI, p. 140.

Il existe en prose un récit presque entièrement semblable, dont l'auteur est inconnu; il a été imprimé également à la suite de l'*Histoire de Saladin*, p. 447-455; en second lieu, dans la dernière édition des Fabliaux, donnée en 1808, t. I, p. 79; et en dernier dans *le Livre mignard ou la Fleur des Fabliaux* (publié par M. Charles Malo) [1]. Enfin on a publié dans le XVIe siècle un volume en prose portant pour titre *l'Ordre de Chevalerie* [2].

Dou cevalier au barisiel..... CCCCXI—r°—2

Ce conte dévot est imprimé dans le recueil de Fabliaux donné en 1808, t. I, p. 208. L'éditeur n'a point fait usage de la version contenue dans ce manuscrit.

Dou regret de le crois..... CCCCXVII—r°—1

Pièce sans nom d'auteur, contenant trente-une stances, chacune de douze vers, à deux rimes uniques et croisées.

---

[1] Paris, Louis Janet, sans date, in-12, p. 5.

[2] *Imprimé à Lyon sur le Rosne et achevé le .xj^e. jour de juillet, l'an de grâce* 1510, *pour Vincent de Portunaris, de Trine* (sic), etc., in-4°, goth. de 19 feuillets, fig. en bois.

fol. col.

De saint Jehan Paulu..... CCCCXIX—r°—1

Poème pieux, sans nom d'auteur et en vers de huit syllabes.

De l'Unicorne..... CCCCXXX—v°—2

Parabole en vers de huit syllabes et sans nom d'auteur.

Che sont proverbe dont Tules dist. CCCCXXXII—v°—2

En prose et sans nom d'auteur ou de traducteur.

Lettre du Prêtre-Jean à l'empereur Frédéric..... CCCCXXXIII—r°—1

Cette singulière lettre, écrite en plus petits caractères que le reste, est en prose; elle n'est point ici complète, car, à partir du folio CCCCXXIII, les pages du manuscrit ont été arrachées jusqu'au folio CCCCXXXVIII.

Li Romans des aventures Frégus. CCCCXXXVIII—r°—1

Ce poème, en vers de huit syllabes, a pour auteur Guillaume le clerc; il est aussi appelé le *Roman du Chevalier au bel écu*, et doit être rangé parmi ceux de la Table-Ronde.

Chi commenche li Lais de l'Espine. CCCCLXXXI—v°—1

Ce petit poème, qui ne se trouve que dans ce manuscrit, a été imprimé parmi les *Poésies de Marie de France* [1], et traduit par Le Grand d'Aussy [2].

---

[1] Tome I, p. 542.

[2] Voyez la première édition de ses *Fabliaux ou Contes*, t. I. p. 120.

fol. col.

Li Flous d'amours..... CCCCLXXXIIII—r°—1

En vers.

Li Lays d'Ygnaure..... CCCCLXXXVI—r°—1

Cet ouvrage, dont l'auteur se nomme Renaut, a été publié avec les Lais de Mélion et du Trot [1], et analysé par Le Grand d'Aussy dans son ouvrage déjà cité, t. IV, p. 126.

De dant Constant de Hamiel..... CCCCLXXXIX—v°—2

Ce fabliau se trouve dans le recueil donné par Méon en 1808, t. III, p. 296. Il a été analysé par Le Grand d'Aussy, t. IV, p. 226.

Li Lais de l'Ombre et de l'Aniel. CCCCLXLIIII—v°—1

En vers.

Li Lais de Courtois..... CCCCLXLIX—r°—2

En vers. Il a été publié par Méon dans le t. I des *Fabliaux*, édition de 1808, p. 356, et analysé par Le Grand d'Aussy, t. II, p. 115.

Li Lais de dame Aubrée..... DII—v°—1

En vers. Il a été analysé par Le Grand d'Aussy, t. IV, p. 112.

Li Epystles des femes..... DV—r°—1

Cette pièce, sans nom d'auteur, est en

---

[1] A Paris, chez Silvestre, 1832, un volume grand in-8°, tiré à cent cinquante exemplaires numérotés à la presse et ornés de deux *fac-simile* en or et en couleurs.

fol. col.

vers de huit syllabes, disposés en stances de douze vers chacune; la pièce entière en a huit.

Dou Capiel à .vij. flours..... DV—v°—1

En vers. Voyez, sur cet opuscule, l'ouvrage de Le Grand déjà cité, t. I, p. 228.

Dou Vilain au buffet..... DVI—r°—1

Ce fabliau se trouve dans le recueil publié par Méon, en 1808, t. III, p. 264. Il a été analysé par Le Grand, t. II, p. 303.

Dou Mannier de Aleus..... DVII—r°—2

Ce fabliau, publié en 1833 [1], a été analysé par Le Grand, t. III, p. 292.

Dou Priestre c'om porte..... DIX—v°—1

Ce fabliau se trouve dans le recueil publié en 1808 par Méon, t. IV, p. 20; il a été analysé par Le Grand, t. IV, p. 264.

Chi ensaingne quantes manières i sont de vilains..... DXV—r°—2

Chi ensaingne de coi il servent..... DXV—r°—2

Chi prions-nous pour iaus..... DXV—r°—2

Ce petit traité sur les vilains, dont les deux premières parties sont en prose et la dernière en vers, a été publié en 1833 [2].

---

[1] A Paris, chez Silvestre, brochure in-8° tirée à cent exemplaires, et imprimée aux frais de M. de Larenaudière, secrétaire général de la société de géographie.

[2] A Paris, chez Silvestre, brochure in-8° tirée à cent exemplaires.

	fol	col.
Dou vrai chiment d'amours.....	DXVI—r°	1

En vers.

Chi commenche li Riote del monde.	DXIX—r°	1

Cet opuscule, qui est en prose, sera publié en 1834 [1]; il se retrouve en vers, mais moins complet, dans le Ms. de la Bibliothèque Harléienne, n° 2253, fol. 107, v°, col. 1 [2]. Cette dernière version a été publiée à Londres, en 1818, par M. Francis Palgrave, en un petit volume in-4°, gothique, sans titre, préface ni notes, lequel a été tiré par William Bulmer et compagnie (*Shakspeare press*) à vingt exemplaires au plus. Nous devons communication de ceci à notre savant et respectable ami M. Francis Douce, qui a bien voulu nous prêter son exemplaire, et nous allons publier de nouveau ce petit poëme à la suite de la *Riote du monde*.

Li Ewangilles des femes.....	DXX—v°	2

En vers.

---

[1] A Paris, chez Silvestre, brochure in-8° qui sera tirée à cent exemplaires.

[2] Dans le Ms. du Musée Britannique, Bibliothèque Arundelienne, n° 292, on lit à la table, fol. 115, r° : *de Rege et Joculatore ;* mais la pièce a été probablement arrachée du volume, car elle ne s'y trouve pas. Elle a été traduite en vers anglois modernes par M. J.-C. Lockart, et publiée sous le titre de *The King and the Minstrel of Ely* dans le *The Keepsake for MDCCCXXIX,* edited by Frederic Mansel Reynolds. London, in-8°, p. 354-359. M. Lockart y dit par erreur que la pièce en question a été imprimée par le *Roxburghe Club*.

	fol.	col.
Chi commenche li Ave Maria de Nostre-Dame.....	DXXI—r°	2
En vers.		
Dou Dieu d'amours.....	DXXI—v°	2
En vers.		
De la Vie dou monde.....	DXXIIII—v°	1
Satire en vers de dix syllabes par stances de quatre vers chacune, à l'exception de la première, qui en a neuf[1]; y compris celle-ci et l'avant-dernière, qui a six vers, la pièce entière a quarante-trois stances.		
Les XV Joies Nostre-Dame.....	DXXV—v°	1
Opuscule en prose et imparfait par suite de la dégradation du manuscrit.		

Le second manuscrit dont nous avons fait usage appartient aussi à la Bibliothèque Royale, où il porte le n° 7498[3] dans le fonds du Roi, après avoir été coté 3031 dans la Bibliothèque de Colbert, dont il faisoit partie. C'est un petit in-folio sur vélin du milieu du

[1] Dans le Ms. de la Bibliothèque Royale fonds de Notre-Dame, n° 198, dans lequel cette pièce se retrouve au fol. c. II, v°, col. 2, cette première stance est divisée en deux, et le dernier vers y manque; quant à l'avant-dernière, dont nous allons parler, elle ne s'y trouve point non plus.

XIIIe siècle, contenant 183 feuillets écrits en lettres de forme, sur deux colonnes de trente-huit lignes chacune. Ce manuscrit, exécuté par un copiste ignorant et inattentif, contient :

	fol.	col
Le Roman de Parise la Duchece.....	1 — r° —	1

Cet ouvrage, d'environ trois mille vers de douze syllabes, disposés en couplets monorimes, est de la classe des romans du cycle carlovingien. Il ne se trouve dans aucun autre manuscrit connu.

Le Roman de Cligès.....	21 — v° —	1

Cet ouvrage, auquel la fin manque ici, est de Chrestien de Troyes, trouverre de la fin du XIIe siècle, qui se désigne dans les premiers vers :

Cil qui fit d'Erec et d'Euide
E les comandemanz d'Ovide
E l'art d'amors en romanz mist
E les mort de l'espaule fist,
Dou roi Marc et d'Iseut la blonde,
De l'aupe et de l'aronde,
E dou roissinol la muance
U[n] novel conte recomance,
Etc.

La fin du poème manque dans ce manuscrit; ce qu'il y a forme la somme d'environ 6600 vers. Voyez sur Chrestien de Troyes l'*Histoire littéraire de la France*, t. XV, p. 193-264, et surtout les p. 209-221, qui contiennent une analyse de ce roman. Il a été traduit en vers an-

fol. col.

glois et publié par Henry Weber [1] d'après un Ms. imparfait de la fin, laquelle a été donnée ensuite par Conybeare [2].

Le Roman de Placidas..... 65—r°—1

Ce poème, qui n'est autre chose que la vie de saint Eustache rimée par un anonyme en vers de dix syllabes disposés en couplets monorimes, est sans nom d'auteur. Il se compose d'environ 1550 vers.

Le Roman de Vespasien, *alias* de la Prise de Jérusalem..... 75—r°—2

C'est le même que celui dont il est question ci-devant, p. liij; mais les deux manuscrits présentent entre eux de grandes différences. Ainsi, pour n'en donner qu'un exemple, le premier couplet du poème manque dans le manuscrit que nous décrivons.

Le Roman de Girard de Vienne..... 91—r°—1

Ce poème est en vers de dix syllabes disposés en couplets monorimes. Il est de la classe des romans du cycle carlovingien, et a pour auteur *un gentil cler* nommé *Bertranz* [3] qui le composa à

---

[1] *Metrical Romances*, etc. Edinburgh, printed for George Ramsay and company, etc. 1810, trois volumes in-8°, t. I, p. 331-353.

[2] *The British Bibliographer*, by sir Egerton Brydges and Joseph Haslewood. London, printed for R. Triphook, 1810-1814, vol. IV, p. 17-19.

[3] On trouve dans un catalogue de curés de l'église Saint-

fol. col.

Bar-sur-Aube. Il y a, dans ce manuscrit, environ 6380 vers. On connoît encore deux autres manuscrits qui le contiennent, savoir : l'un qui se trouve à la Bibliothèque Royale, où il est coté 7535, et l'autre qui est conservé au *British Museum* sous le n° 20.D.XI.2, fonds du Roi. Une partie de ce roman a été publiée par Inman. Bekker, en tête de son édition du roman provençal de Fierabras.

Le Roman de la Violette..... 133—r°—1

Le Roman de Philippe de Macédoine, *alias* de Florimont..... 173—r°—1

Ce poème, en vers de huit syllabes, est imparfait, et n'a ici que 1720 vers environ. Il a pour auteur *Aymès de Varennes, de Varines* ou *de Varentine*, trouverre de la fin du XIIe siècle, qui dit l'avoir composé à *Chastillon en Lionois*, l'an 1180, en l'honneur de *Juliainne*. Nous ne savons s'il est ici question du Léonnois, pays qui entoure Saint-Pol-de-Léon, et de Châtillon-en-Vendelais, ou de Châtillon-sur-Seiche, villages de la Bretagne, dans l'ancien diocèse et parlement de Rennes; du Laonnois et de Châtillon-du-Temple, village de l'ancien diocèse de Laon; ou enfin du Lyonnois et de Châtillon-d'Azergues qui se trouve dans cette province où étoit situé un château de Varennes,

---

Jacques-la-Boucherie à Paris, dressé par D. Martin Marrier, un *magister* BERTRANDUS CLERC qui vivoit en 1308. Voyez *Monasterii regalis S. Martini de Campis..... Historia*, etc. Parisiis, apud Sebastianum Cramoisy, M.DC.XXXVII, in-4°, p. 447.

fol. col.

fief d'une ancienne famille. Quoi qu'il en soit, nous ferons remarquer que dans l'*Histoire de Bretagne* de D. Lobineau, t. II, p. 132, il est question d'une enquête de Dol faite en 1181, par ordre de Henry II roi d'Angleterre, dans laquelle il est parlé des droits des fils du vicomte *Haimon*, chef des maisons de Dol et de Dinant; qu'à la p. 100 du même volume il est fait mention d'un *Aymon*, gouverneur du duc Alain III; que, en 1268, florissoit dans le Lyonnois un *Aymon de Varennes*, le seul de cette famille qu'on connoisse du nom d'*Aymon* dans les XIIe et XIIIe siècles; enfin que dans une chapelle de l'abbaye de Saint-Martin-des-Champs il y avoit du temps de D. Marrier une tombe avec cette épitaphe :

ICY GIST DANS HAYMÉS DE VARRY, PRIEZ POUR L'AME DE LUY [1].

Voyez, sur le *Roman de Philippe de Macédoine*, le *Catalogue des Livres de la Bibliothèque du duc de La Vallière*, dressé par G. de Bure, t. II, p. 164, n° 2706.

---

[1] *Monasterii regalis S. Martini de Campis.... Historia*, p. 571.

FIN DE LA DESCRIPTION DES MANUSCRITS.

ROMAN

DE

LA VIOLETTE.

SENS de povre homme est poi prisiés;
SA painnes est autolisiés [1]
Jamais nus hom s'il n'a avoir;
Namporquant je pris miex savoir
C'avoir. Avoirs est tost faillis.
Assés tost est uns hom salis [2]
De grant avoir en la poverte.
Jà puis ne li ert porte ouverte
Volentiers. Quant il vient à court,
Erraument arrière r'acourt
Por ce c'on ne l'i laisse entrer.
Por chou vous voel dire et moustrer
Que qui riens n'a, vils est tenuz

---

[1] Ms. 7498[3]. VAR.

Jà ne sera autorisiez
Nuns homs jamais s'il, etc.

[2] Sauté, du latin *salire*.

(v. 13.)

Et o les riches mal venus [1];
Mais qui sens a, c'est avantages [2];
On dist assés tost : « Cis est sages. »
Mainz hom à petit de savoir
A gaaignié maint grant avoir [3].
Pour chou me voel-jou entremetre
D'un plaisant conte en rime metre.
Puiske scienche ai, et tant vail [4],
Jà ne lairai pour mon travail
Que je ne die auchun biel mot;
Et se auchuns mesdisans m'ot,
Et il en a duel et envie
Se je me déduis en ma vie,
S'il en dist mal, li mals soit siens;
Et por ce que li sens est miens,
Ne li doit nuire ne peser
Se je me déduis au penser;

---

[1] Povres hom est vils et honis,
Jà ne sera à cort oiis.

(*Roman d'Athis et Prophilias*, alias *li Siéges d'Ataines*, par Alexandre de Bernay. Ms. de la Bibliothèque Royale, n° 6987, fol. 123, v°, col 3, vers 15.)

[2] N'est mie povre ki sens a.

(Wace, *le Roman de Rou et des Ducs de Normandie*, publié par M. F. Pluquet. Rouen, Ed. Frère, M.DCCC.XXVII, in-8°, tome II, p. 11, v. 8588.)

[3] Ce vers et le précédent ne sont pas dans le Ms. 7595.

[4] Première personne, singulier indicatif du verbe *valoir*.

(v. 30.)

Si fait-il griève as envieus,
Male goute [1] lor criet lor ieus !

---

[1] Ms. 7498[3]. Var.

Male gote aient-il ès eus !

On donnoit plusieurs noms à la goutte dans le moyen âge, ou plutôt on appeloit *goutte* plusieurs maladies auxquelles on donnoit un second nom pour les distinguer entre elles. Henri d'Andeli cite une sorte de goutte qu'il appelle les *goutes crampes*. Suivant ce trouverre, le vin *mestre Rogoel d'Estampes* la cause. Voyez *la Bataille des vins*, parmi les *Fabliaux et Contes*, édition de 1808, tome I, p. 154. Rutebeuf parle aussi de *goute fautre*. Voyez *li Diz de l'Erberie*, dans le *Nouveau Recueil de Fabliaux et Contes inédits*, publié in-8o, en 1823, par Méon, tome I, p. 187, v. 67. Dans le Ms. de la Bibliothèque Royale n° 7595, il y a, comme nous l'avons déjà dit, une pièce contre les vilains, où on lit ce qui suit au fol. DXV, v°, col. 2 :

Chi prions-nous pour iaus.

Que Diex lor envoit grant meschief
Et mal au cuer et mal au chief,
Mal ès bouche et pis ès dens
Et mal dehors et mal dedens,
Goute rose, fi et pourfi !
Si en dirai li clergiés fi.
Le leu et la *goute* vol-ge,
Les escroeles et la rage.
Toutes vilainnes et vilain
Aient tout le mal saint Gillain
Et *goute feske* et *goute arthique*,
Et le mal ke on dist étique !

Enfin on lit dans le manuscrit de la Bibliothèque Royale n° 7218, fol. 243, r°, col. 2, une pièce de vers où l'on

(v. 111.)

Quant celle ot sa chançon finée,
Une puciele molt senée,
Qui suer fu le conte de Blois,
Vairs[1] ot les yex et les crins blois,
Déduisans fu et envoisie,
Ceste chanson a comencie;
Que le cuer ot joli et gai :

Jà ne me marierai,
Mès par amors amerai[2].

La suer au conte de Saint-Pol,

---

[1] Les passages suivans serviront peut-être à déterminer le sens qu'on attachoit à *vair* :

Les yex ot vairs comme cristal.

(*De Gombert et des deux clers*. — *Fabliaux et Contes*, édition de 1808, tome III, p. 239. v. 11.)

Com faucons vairs iex et rians.

(*Fabliaux et Contes*, tome III, p. 424, v. 481.)

Les yex ot plus vairs c'uns faucons.

(*Le Roman de la Rose*, édition de Méon, tome I, p. 23, v. 535.)

Voyez, au reste, M. de Roquefort, *Glossaire de la langue romane*, tome II, p. 680, col. 2; Levesque de la Ravallière, *Poësies du Roy de Navarre*, tome I, p. 231; et Le Grand d'Aussy, *Fabliaux et Contes*, etc., édition d'Eugène Onfroy, in-8°, tome III, p. 346.

[2] Ms. 7595. Var.

Mais loiaument l'amerai.

Le Ms. de la Bibliothèque Royale qui contient ce motet

(v. 121.)

Qui tant ot biel vis et biel col,
Envoisie fu et mignote,
Commenche haut, à clere note,
Ceste chanchon en karolant :

Se j'aïnc par amors, joie en ai grant.
Mal gré en aient mesdisant [1].

La damoisiele de Couchi,
Que Dex fache vraie merchi [2],
Qui molt fu avenans et biele,
A dit ceste canchon nouviele ;
Car ele amoit bien par amor :

Seulete vois à mon ami ;
S'ai grant paor.

La chastelaine de Niort,
C'on apeloit Elienort,
Molt estoit cointe, .j. poi brunete,
Dist en haut ceste chançonete,
Qu'ele n'estoit mie esperdue :

Aprenez à valoir, maris,
Ou vous m'avez perdue.

---

avec musique (Ms. n° 7222, fol. 209, v°, col. 2, ligne 7), le donne plus complet ; après ces deux vers, on y lit :

Ne vous mariez mie, tenez vous ensi
Amoris.

[1] Ces deux vers et les cinq qui les précèdent ne se trouvent que dans le Ms. 7595.

[2] Ms. 7498[3]. Var.

Cui Dex honeurt par sa merci.

(v. 141.)

Une dame de Normendie
Qui d'amors s'estoit enhardie,
Commenchie ot nouvielement.
Si amoit si très durement
Qu'ele ne savoit de li roi.
On disoit que c'estoit le Roi.
Si s'en feisoit assez plus cointe
De ce que ele estoit sa cointe.
Lors chante et met son chant en moi :

Jà ne lairai por mon mari, n'el die,
Que mes amis n'ait un penser de moi.

Quant il orent assés déduit,
Par la sale s'acoinsent [1] tuit [2];
Li uns prent l'autre par le doi [3],
Si s'arangièrent doi et doi;
Et li Rois se dreche en estant,
Par la sale s'en va notant [4],

---

[1] S'assemblent par couples.

[2] Ms. 7498[3]. Var.

Par la sale se taisent tuit.

[3] Ms. 7595, après ce vers :

Li uns prent l'autre par le doi,
Ensi alérent troi et troi.
Li Rois apiele .j. damoisiel,
Etc.

[4] *Notant*, regardant, faisant des remarques.

Si que tot cil de la maison
I *notent* plus chierté qu'amors.

(*Roman de l'Escouffle*. Ms. de l'Arsenal, in-4°. B. L. F. n° 178, fol. 17, v° col. 1.)

(v. 158.)

Puis apela .j. damoisel
Qui sor son puing tint .j. oisel;
Mués estoit de tierche mue.
Touz li sans frémist et remue
La dame, quant ele le voit:
Tant de biauté en lui avoit
En chief, en cors, en bras, en mains;
Mais encor estoit chou au mains;
Quar, ainsi comme il m'est avis,
Il ot miex coulouré le vis
Que n'est la rose el tens de mai;
Mais d'une chose molt m'esmai,
Que il n'anuit de l'escouter;
Car ne poroie hui aconter
Sa biauté ne son hardement.
Et si vous di outréement
Que chou estoit li miels cantans
Qui onques mais fust à son tans;
Grant terre avoit et biele amie;
Mais ele n'ert à la court mie.
Li vasaus ot Gérars à non
Qui molt estoit de grant renon;
Et pour chou qu'il cantoit si bien,
Li ot proié sour toute rien
La chastelaine de Dijon
K'il die .j. vier [1] d'une chançon;

---

[1] Un *verset*, un couplet.

« Ensi (Blondiaus) demoura laiens tout l'ivier, onkes ne « pot savoir ki li prisons estoit, et tant qu'il aloit .j. jour

(v. 184.)

Et il dit : « Dame, volentiers.
Jà de ce ne serai estiers [1]
Que je ne die vo plaisir,
Et de chou ne me voel taisir [2]. »
Lors chante cler à vois serie :

Quant bele dame et fine amors me prie,
Encor ferai chançon cointe et jolie,
Ne jà ne quier qu'envieus mot en die;
Car onques n'es amai,
Ne jà les amerai;
Et qui les aim, bien sai
Qu'il fait cruel folie;
Qu'envieus sont molt plain de félonnie [3].

Tout ensi son chanter define;
Mais Amours, ki onques ne fine,

« ès fiestes de paskes par le gardin ki estoit lès la tour, et re-
« garda entour savoir se par aventure poroit veoir le pri-
« son. Ensi com il estoit en celle pensée, li rois (Ricars)
« regarde et vit Blondiel, et pensa comment il se feroit à lui
« connoistre; et li souvint d'une canchon que il avoient fait
« entre aus deus, que nus ne savoit fors que il doi; si com-
« mencha haut et clerement à canter le premier *vier;* car il
« cantoit très bien. » (Ms. de la Bibliothèque Royale, fonds de Sorbonne, n° 454, fol. 4, v°, de la Chronique, qui est sans titre et seule paginée, col. 2, ligne 17.)

[1] Sur la réserve, disposé à refuser. *Estiers* se trouve dans le *Glossaire* de M. de Roquefort, comme adverbe.

[2] Ms. 7498[3]. Var.

Et si ne m'en vueil pas tenir.

[3] Ce couplet est le premier d'une chanson qui se trouve

(v. 199.)
Le semont que il chant encore
Ceste cançonnete à karole [1] :

J'ai amors fait à mon gré,
Miels en vaudra ma vie [2].

« Miels en doit valoir sans mentir;
Car je m'os très bien aatir
Que j'ai amie la plus biele
Qui soit, dame ne damoisiele,
La plus sage et la plus cortoise
Qui soit entre Miès [3] et Pontoise;
Et si oseroie prouver
C'on ne poroit mie trouver
Femme ki miex de li amast.

---

entière dans le Ms. de la Bibliothèque Royale n° 7222, fol. 30, r°, col. 1, et qui y est attribuée à *messire Gasse* (Brullez). C'est d'après ce Ms. que nous avons donné l'avant-dernier vers de ce couplet, qui manque dans le manuscrit 7498[3], et qui est remplacé dans le Ms. 7595 par le suivant :

K'il fait que fols.

[1] Chansonnette à danser.

[2] On lit dans le fabliau de *La Chastelaine de Saint-Gille*, Ms. de la Bibliothèque Royale n° 7218, et *Fabliaux et Contes*, édit. de 1808, les deux vers suivans, qui étoient chantés et qui ressemblent quelque peu à ceux-ci :

J'ai amoretes à mon gré,
S'en sui plus joliete assez.

(Tome III, p. 379, v. 270.)

[3] Metz, en Loraine.

(v. 212.)

Je ne suis mie en mer sans mast.
Chil est sans mast ki est amis,
Quant en tel liu son cuer a mis
Ki ne set se on l'aimme point.
Je di que cil est en tel point
Con l'estrumans[1] ki est en mer,

---

[1] Pilote. Voyez sur ce mot la note première de la p. 56 du *Lai de Melion*. (*Lai d'Ignaurès, en vers du XIIe siècle, par Renaut, suivi des Lais de Melion et du Trot, en vers du XIIIe siècle*. Paris, Silvestre, 1832, in-8°.) Aux exemples qui s'y trouvent rapportés, nous joindrons les suivans:

Pain e vin e char e bon peisson
Lur mist el nef à grant fuson;
E tresk' es la nef flota,
Li *esterman* bien se dresça.

(Geoffroi Gaimar, l'*Estorie des Englès*, manuscrit du *British Museum*, marqué 13. A. XXI, fol. 115, r°, col. 1, vers 1.)

Il joint les piés, si sailli ens.
Dist l'*estrumiaus* : « Dans menestreus,
Vous istrés fors, si m'aït Dieus. »

(*Roman de Witasse le Moine*. Ms. n° 7595, fol. CCCXXXVI, r°, col. 1, v. 27 et suiv.)

« Comment avés à non sans gas? »
« Sire, j'ai à non Mauferas.
Englisseman de Canestuet.
Ya, ya, codidouet. »
Dist l'*estrumiaus* : « Tu iès Englés,
Franchois cuidoie que fuissiés. »

(*Id., ibid.*, col. 2, v. 2 et suiv.) Voyez aussi *le Roman de Rou*, tome I, p. 263, vers 2154; p. 392, vers 7913, et la note 5 de la même page, qui est inexacte; tome II, p. 151, v. 11695; et p. 134, v. 11307.

(v. 218.)
Qui ne set cuidier ne esmer
En quel liu puist venir à port,
Quant il n'a mast ki son tref port,
Ne governal qui li ajut [1];
Ausi sont li amant deçut
Qui aiment, s'il ne sont amé.
Cil ont en gravele semé
Où semance ne puet rependre;
Mais or vous puis pour voir aprandre [2],
Ne sui pas cil, j'os dire bien;
Que plus m'aimme que nule rien
Cele de cui me sui vantés,
Qui tant a sens et loiautés.
Et pour chou qu'il me souvient ore
De li, chanterai-jou encore
Ceste chançon, pas ne lairai :

Dont n'ai-jou droit ki m'envoise,
Quant la plus biele amie ai? •

Quant li chevaliers ot canté
Et li baron l'ont escouté,
Tex l'oï qui en ot envie [3]
De son solas et de sa vie;
Et pour chou que il se déduit,

---

[1] Qui lui aide.

[2] Ce vers et les cinq qui le précèdent ne sont pas dans le Ms. 7595.

[3] Ms. 7595. Var.

Tels i ot ki en ont envie.

(v. 241.)

En avoit à la court plus d'uit
Cui il anoie tant et grève
K'a poi que li cuers ne leur crève;
Mais sour tous poise Lisiart,
Qui molt fu fel et de mal art.
Plus ot en lui homme félon
K'il n'ot onkes en Guenelon[1].
Lons fu et durs et sés et maigres,
Et moult estoit ardis et aigres;
Quens fu et sires de Forois[2].
As chevaliers a dit : « Or ois
De cel vassal qui si s'envoise :
Molt a hui demené grant noise,
Et molt par va loant s'amie[3];
Mais elle tant ne l'aimme mie

---

[1] Ganelon de Mayence, si connu par ses perfidies, dont la dernière causa la défaite de l'arrière-garde de Charlemagne à Roncevaux, et la mort de Roland. On voit encore sur la montagne de Torvéon, à cinq kilomètres environ de Beaujeu, les ruines d'une ancienne forteresse, appelée vulgairement le *château de Ganelon*. Il y a aussi dans le Beauvoisis, près de Compiègne, entre les rivières d'Oise et d'Aronde, et à leur jonction, une montagne appelée le *Mont-Ganelon*. On y voit les ruines d'un ancien château que les gens du pays disent avoir subsisté du temps de Charlemagne. Ils ajoutent qu'il a servi de retraite à Ganelon.

[2] Comte et sire de Forez.

[3] Le Ms. 7498[3] remplace ce vers par le suivant, qui se trouve déjà un peu plus haut :

Et mout estoit ardis et aigres.

(v. 256.)

Com il a dit, jou oi desroi;
Mais s'il n'en doit peser le roi,
Jou meterai toute ma terre
Contre la soie, se requerre
Me laist s'amie, c'ains .viij. jors,
Por tant que miens soit li séjors,
Et par si c'on ne li voist dire,
Que tous mes bons, sans contredire,
Ferai de li, de chou me vant.»
A cest mot est saillis avant
Li vassaus, ki très bien afie
Que tant en s'amie se fie
Que toute sa terre i velt metre.
« Ne vous caut de chou entremetre,
Che dist li rois, laissiés ester;
Tost porroit à chascun couster.»
Mais Lisiars s'afiche bien
K'il ne laira por nule rien
K'il ne fache la gagéure.
Li rois s'afiche bien et jure
Que, s'il ne vient de chou à cief,
Tost li puet torner à meschief.
Dist li rois : « Lisiars amis,
En fole oevre vous estes mis
Ki vous vantés d'autrui hounir.
Li maus doit sor vous avenir :
S'iert à bon droit s'il i revient [1].

---

[1] Ms. 7595. Var.
C'est à boin droit souvent avient.

(v. 283)

Nous véons que souvent avient
Que cil ki velt hounir autrui
Que li maus revertist sour lui [1].
Certes, se vous m'en créissiés,
Jà ne vous entremesisiés. »
« Avoi [2]! Sire, che dist Gérars;
Puisque mesires Lisiars
Velt gagier, por moi ne remaigne.
Ains aroit conquis Alemaigne,
Mien escient, par son escu,
Que de cest plait m'éust vaincu.
Mais or laissons le ramprosner.
Pleges couvient chascun donner. »
Lors fu faite la gagéure.
Chascuns requiert de plégéure
Le roi; et il les a plégiés.
Atant fu donnés li congiés
A Lisiart, ki s'en tourna;
A l'ostel vint, si s'atourna.
Or oiés dou mal trahitour :

---

[1] Cette pensée est à peu près exprimée de la même manière dans la moralité de la fable LIX de Marie de France :

Tel purcache le mal d'autrui
A qui ce meisme vient seur lui.

(*Poésies de Marie de France*, etc., publiées par B. de Roquefort. A Paris, chez Chasseriau, 1820, in-8°, tome II, p. 254.)

[2] Exclamation qui s'est conservée dans les mots italien *via*, et anglois *away*.

(v. 303.)
Com pélerins quist son atour
Aussi com alast à Saint-Gille;
Meslés s'est de malvaise gille.
Avoec lui .x. chevaliers mainne[1].
Anchois que passast la semainne
Vint à Nevers li desloiaus;
Et ma damoisiele Oriaus
Fu en haut à la tour montée,
A la feniestre est akeutée;
Si a entendu des oysiaus
Les cans dous et plaisans et biaus.
Lors li souvint de son ami,
Lors souspire et plaint et gémi.
Apriès, quant elle a souspiré,
L'a .j. poi Amours aspiré
A chanter, si com j'el devin,
Un ver d'un bon son poitevin
Dont Amours l'a fait esbaudir[2]:

---

[1] Ms. 7498[3]. Var.

Aivec lui .vj. chevaliers, etc.

[2] Ms. 7595. Var.

Dont il li estoit pris talens :
« Il n'est anuis ne faillemens,
Ne vilonnie, che m'est vis,
Fors d'omme ki se fait devins
D'autrui amour, ne connissans.
Envieus! que vous en avanche
De moi faire anui ne pesanche?
Chascuns se velt de son mestier garir :
Moi confondés, et vous n'en voi joir. »

(v. 321.)

En iqual tans que never d'ausir
Bois et pras, vergiers et flors espanausir,
Et voi bien que j'ois enance sans faillir
Plus que cors n'en puet pensar, ne bouce dir,
Et sui jausie d'un riceau
Qui plus me place à ma partie.

Quant canté ot la damoisiele,
Sa main a mise à sa maisiele.
Lisiars a la vois oüe,
Son chief drece, si l'a véue
A la feniestre où elle sist.
Maintenant .j. escuier prist,
Puis li a dit : « Tu t'en iras
A cel chastiel, et si diras
Au chastelain signor Herbert
Que il anuit mais nous herbert [1]. »
Li varlès l'ot, plus ne se targe,
Qui ne portoit escu ne targe;
Tant erra qu'à la porte vint ;
Et de chou molt bien li avint,
K'il a trouvé le chastelain,
C'on ne tenoit mie à vilain.
Cortoisement le salua,
De par son signor li rouva
L'ostel. Quant li chastelains l'ot,
Pour .ij. c. livres, à son lot,
Ne fust-il pas si liés, je quit :
« Vassal, fait-il, à molt requit

[1] Nous héberge.

(v. 349.)
Me tient vos sire, qui chou mande;
Mais tout quanque lui plaist commande;
Quar mesire et ma damoisiele,
Ki tant par est courtoise et biele,
Sage et bien faite et avenans,
N'est lie fors de sourvegnans.»
Coi k'il parollent, vint li quens,
Ki molt mainne petit des suens.
Devant le sale descendirent;
Cil de laiens grant joie firent.
Oriaus, ki tant estoit biele,
A entendue la nouviele;
De la tour maintenant avale,
Apriès est entrée en la sale;
Ensemble o li fu sa maistresse[1],
Qui molt fu fausse et trecheresse.
Oriaus le conte bienvigne.
«Et vous bonne aventure avigne,»
Ce dist li quens; lors sont assis;
Mais Lisiars fu molt pensis.
.J. poi près d'Oriaut se trait,
Cuide la prendre par atrait,
Si li a dit: «Dame, merchi.
Tant ai de vous aillours que chi
Oï parler de vo samblanche,

[1] *Maistresse*, ou, comme on lit plus loin, *maistre*. On désignoit par ces noms des femmes âgées, des duègnes, qui étoient chargées de surveiller les jeunes damoiselles.

(v. 374)

De vo biauté, de vo vaillanche,
Que prisant aloit tous li mons,
Tant m'a mes cuers dit et semons
C'à forche m'a fait chi venir.
Comment qu'il me doie avenir,
Ne lairai que tout ne vous die
Et ne vous cont ma maladie
C'Amours me fait sousfrir et traire;
Mais je ne poroie retraire
Les maus que trai pour vous et tir,
Que la fache me fait matir
Et le cuer el ventre m'estraint:
Si m'a li mals d'amer ataint
Puis que j'oï de vous parler.
Ne poc-jou cele part aler
Que vous ne me fuissiés devant,
Et sachiez que trop decevant
Tien vo non et vostre biauté;
Quar si m'a enpaint et bouté
Amors de son dart enz el cuer.
Or vous proi merchi et requier,
Si n'el tenés mie à faintie. »
« Ha ! Sire, merchi pour pitie!
Se jou or vostre dit endure
Et je ne vous responc laidure,
Sachiez c'est par me cortoisie;
Que anchois averiés saisie
La lune, k'est el chiel lassus,
Que vous venissiés au desus

(v. 403.)

De chou dont vous requis m'avés[1].
Se vous autre besoigne avés
A faire, querés que soit faite :
Je n'iere mie si sourfaite
Que pour chose que dit m'aiés
Que vous mout bonemant n'aiés
L'ostel et bel semblant anuit ;
Ne mais de chose ki m'anuit
Ne me proiés, que che seroit
Anuis, puis k'il ne me serroit[2]. »
« Ha ! gentil Dame, et vous pour quoi ?
Se il vous plaist, vés me tout coi,
Que vous jà plus ne m'orez dire ;
Mais mors serai de duel et d'ire
S'encore dire n'el vous os ;
S'on me devoit froissier les os,

---

[1] On retrouve la même idée dans la IIIe chanson de Regnault, châtelain de Coucy :

Bien cuidai vivre sans amour
Dés ore en pais tout mon aé ;
Mais retrait m'a en la folour
Mes cuers, dont l'avoie escapé.
Enpris ai grenour folie
Que li faus enfes ki crie
Pour la bele estoile avoir
Qu'il voit haut et cler séoir.

(*Chansons du Châtelain de Coucy, revues sur tous les manuscrits*, par Francisque Michel. Paris, Techener, M.DCCC.XXX, grand in-8°, p. 25, couplet I.)

[2] Puisque cela ne me siéroit pas.

(v. 419.)

Ne m'en poroie-jou retraire.
Che n'est mie cols à retraire :
Si m'estuet que je die tout.
Ne me tenés mie à estout
Se je di chou qui me besoigne.
Maus fus et male flame l'oigne
Qui onques de vous m'acointa
La biauté, et ki m'aconta
Vo non, vo vaillanche et vo pris ! »
« Ha ! Sire, molt avés mespris
Quant vous maintenés si fait plait,
Et sachiés bien qu'il me desplait ;
Et s'or avés entendement,
Oïr porrés apertement
Comment je vous escondirai
En .j. vier que je vous dirai
C'à par main porrés escouter :

Amors me fait anvoisier et chanter
Et me semont que plus jolie soie,
Et me donne talent de miels amer,
Qu'onkes ne fis, pour cest fol ki m'en prie ;
Quar j'ai ami, à nul fuer ne volroie [1]
De son gent cors partir ne desevrer ;
Ains l'amerai, que j'en sui bien amée.

---

[1] Ms. 7498[3]. Var.

Quar jà ami, ne jamais à nul fuer,
etc.

(v. 443.)

Laissiez ester, ne m'en priez jamais :
Sachiés de voir, c'est parole gastée [1]. »

Quant Lisiarz ot la chançon,
Lors pense et fu en sospeçon
Comment la dame puist deçoivre ;
Sor .j. coffre bendé de coivre
S'est apoiés lez Oriaut,
En bas li dist, ne mie en haut :
« Certes, Dame, se je péusse,
Et la poesté en éusse,
De mon cuer faire justichier
Ki ne me fine d'entechier
De vous amer ; mais, che m'est vis,
Miauz voudroie estre mors que vis,

---

[1] Ms. 7498[3]. Var.

Si m'aïst Dex, etc.

Le couplet entier est le premier d'une chanson qui se trouve en totalité, mais avec des différences, dans le Ms. de la Bibliothèque Royale n° 7222, fol. 118, v° col. 2 : elle y est attribuée à *Moniot*. Les derniers vers rappellent la jolie chanson de Marion, dans *li Gieus de Robin et de Marion* (vers 83 et suivans, p. 38 et 39 de l'édition qu'en a donnée M. Monmerqué, en 1822, dans le 2e volume des *Mélanges de la Société des Bibliophiles français*.) :

Vous perdés vo paine, sire Aubert ;
Je n'amerai autrui que Robert...
Bergeronnete sui ;
Mais j'ai ami
Bel et cointe et gai.

(v. 457)

Se de moi pitiés ne vous prent;
Et sachiés que molt entreprent
Ki occist homme de son gré.
Trop sui chéuz de haut degré,
Se de vous m'en vois escondiz. »
« Ha! Sire, ne valt riens cis dis.
Cuidiés pour chou que vous escoute,
Et je ne vous bouc de mon coute,
Si cuidiés avoir tout conquis.
Mes cuers n'est mie si aquis
Que je, pour la vostre complainte,
Qui mout est anieuse et fainte,
Fesisse la vostre requeste.
Ne sui pas à chou faire preste,
Que miels volroie estre desroute.
Entrés estes en male route,
Qui si fait plait me requerés.
Aillors autre amie querés
Où puissiés mener vo dosnoi.
Dès or mais tenroie à anoi
Se plus maintenés tel parole;
Ester laissiés ceste riole[1],
Que che seroit hui mais anuis.
Alons souper, jà sera nuis,
Li vespres vient. » Lors se leva,
Tantost à sa maisnie va,

---

[1] *Riole* pour *riote*, qui est dans le Ms. 7595, et qui signifie bavardage. Ce mot est ici altéré pour la rime.

(v. 483.)
Si commande la table à metre.
Cil ki s'en durent entremetre
Metent tables, napes estendent,
Li keu as viandes entendent
Dont il i ot à grant fuison.
Oisiaus en rost et venison
Orent assés et poisson frès.
Bien fu servis de pleniers mès
Li quens; mais molt petit l'emprise.
A l'uevre k'il avoit emprise
Pense que, s'il ne l'achievoit,
Que sa terre perdue avoit.
Tant fu pensis, ne set que faire,
De penser ne se puet retraire.
La vielle qui maistresse fu
Oriaut, sist dalés le fu;
Laide et oscure avoit la chière,
Molt estoit desloiaus sorchière,
Gondrée avoit la vielle à non,
Fille ert Gontacle le larron;
Cil l'ot d'une fausse béguine [1]
Qui maint meschief fist de s'eskine;
Por chou di-jou, tels est m'entente:
« De pute rachine pute ente [2].»
De pute cisme estoit atraite

---

[1] Ce dernier mot manque dans le Ms. 7595.

[2] De put oef put oisel.

(*De Proverbes et du Vilain,* manuscrit de la Bibliothèque

(v. 508.)

La vielle desléaus retraite[1];
.Ij. enfans ot qu'ele ot mordris,
Qu'engenrés avoit dans Baudris,
Uns moignes de la Carité
Qu'ele avoit de l'ordre geté.
Plus savoit la vielle d'engien
Qu'entre Tessale[3], ne Brangien[2].

Royale, fonds de Saint-Germain-des-Prés, n° 1830, fol. 76, v°, col 1, vers 14.)

De malvais arbre malvais fruit.

(*Le Castoiement d'un père à son fils.—Fabliaux et Contes*, édition de 1808, tome II, p. 72, vers 237.)

A enviz iert jà de grant pris
Polainz de malvais estalon.

(*La Bible Guiot de Provins.*—Ibid., p. 312, vers 141.)

[1] Ce vers et le précédent ne sont pas dans le Ms. 7595.

[2] Confidente d'Yseult-la-Blonde, maîtresse de Tristan le Léonnois.

[3] Ce mot signifie probablement *Thessalienne*. On sait que chez les Anciens, les femmes de ce pays étoient renommées pour leur science dans la magie et dans l'art de composer des philtres amoureux. Voyez Lucien, *Dial. meretric., dial.* 4., *Melis. et Bacch.*; Platon dans son *Gorgias;* Stace, *Thebaid.* lib. III; Sénèque, *Med.*, act. IV, scen. II, vers. 789. seqq.; le même, *Hippol.*, act. II, scen. I, vers. 419. seqq.; le même, *Hercul. OEt.*, act. II, scen. I, vers. 525. seqq.; Martial, *Epigr.* lib. IX, *epigr.* 30; Prudence, *contra Symmach.* lib. II, vers. 89. seqq.; le même, *Peristephan.* hymn. 10, vers. 868. seqq.; l'ancien *Scholiaste* du poète précédent, loc. cit.; Lucain, *Pharsal.*

(v. 515.)

Ne sourent onques, ce m'est vis.
Le conte a regardé el vis,
Morne le voit et trespensé;
En son corage a pourpensé
Que c'estoit pour sa damoisiele,
Lors dist miels velt estre mesiele
Que li quens n'en ait son plaisir;
« Car nule rien tant ne desir,
Dist la vielle, com mal à faire:
Dès or m'en porrai bien refaire. »
Atant si le laissa ester.
Si ont fait les napes oster,
L'aige donnent, lor mains lavèrent;
Le vin donnent, puis se levèrent;
Si sont monté en halt as estres,
Si s'apoièrent as feniestres.
Et la vielle s'en vait au conte,
Ki de chief en chief li aconte
L'amour qu'il avoit à sa dame;
Et dit li quens: « Je jur sur m'ame,

---

lib. VI; Horace, *Carm.*, lib. I, od. 27, vers. 21. seq.; le même, *Epod.*, od. V, vers. 45. seq.; Pline, *Hist. Nat.* lib. XXX, cap. I; Julius Pollux, *Onomast.*, lib. X, sect. 115; Etienne de Byzance, *de Gent.* art. Θεσσαλία; Aristophane, *Nub.* vers. 747; et enfin, Apulée, *Metamorphos. sive, de Asino Aureo.* (*Note extraite d'un ouvrage inédit de M. le comte Giacomo Leopardi, intitulé :* Saggio sopra gli errori popolari degli Antichi, *lequel, nous l'espérons vivement, sera bientôt publié par M. Louis de Sinner, qui a bien voulu nous communiquer le manuscrit de l'auteur.*)

(v. 535.)

Se vous mi voliés aidier,
Que jà ne sariés soushaidier
Que je ne vous fesisse avoir,
Robes et chevals et avoir;
Que pour lui sui-jou chà venus.
Grans maus me seroit avenus
Se jou de li mes voloirs n'ai :
Toute ma terre mise j'ai
Que j'en ferai ma volenté.
Or vous requier par amisté
Que tant faites qu'en soie en aise. »
« Sire, dist la vielle pugnaise,
Puisque vo terre mise avés,
Se vraies ensaignes savés
Dire de li, poroit valoir? »
« Dont aroie tout mon voloir,
Dist li quens; s'ensaignes aport,
Arivés serai à boin port. »
Et dist la vielle : « Oïl, molt bien
A dire vous sarai tel rien.
Sachiés ains miedi demain
Que tout arés en vostre main,
Et à court serés bien créus,
Et vostre pris ert acréus;
Mais or alés un pou dormir,
Ne vous couvient de rien cremir. »
Atant lor vinrent doi sergant,
Chascuns tenoit .j. cerge[1] ardant;

[1] « Cierge est l'expression consacrée pour désigner des

(v. 563.)

Le conte menèrent couchier
En .j. lit dont li drap sont chier;
Et si chevalier ensus jurent,
Qui molt bien aficent et jurent
K'il volroient que la puciele
Séust bien de fi la queriele
Por coi leur sire estoit illués :
De sa terre seroit seuvés.
Et la vielle vient à sa dame,
Ki li porcache molt grant blasme[1].
Ens en sa chambre l'a menée;
Couvertement s'est demenée:
De son lit faire s'afaita;
Et quant elle son lit fait a
Sa dame apiele, si le couche
Nue en chemise en la couche;
C'onques en trestoute sa vie
La biele, blonde, l'escavie,
Ne volt demostrer sa char nue.
La vielle en est au lit venue,
Puis li a dit : « Dame, j'esgart
Une chose, se Dex me gart,

« bougies. Ce dernier mot se trouve employé pour la pre-
« mière fois dans une ordonnance de Philippe-le-Bel, en
« 1312, concernant les épiciers; il leur défend de mêler du
« suif dans la cire des bougies. Voyez *Ordonnances des*
« *Rois de France*, tome I, p. 511 et 513. » —(B. de Roque-
fort. *Poésies de Marie de France*, tome I, p. 63, note *e*.)

[1] Ce vers n'est pas dans le Ms. 7498[3].

(v. 585.)

Dont je sui molt esmervillie,
C'onques ne vous vi despoillie,
Et si vous ai .vij. ans gardée;
Molt vous ai souvent esgardée
Que vo chemise ne sachiés[1]. »
« Maistre, fait-elle, bien sachiés,
Passé a .vij. ans et demi
Que par le defois[2] mon ami
Le fai, que j'ai sour moi .j. saing
Que jou à nul homme n'ensaing[3],
Ne nus n'el set, fors mes amis,
Que teus couvens a vers moi mis
Qui dit, quant autres le sara,
Que ses bons de moi fais ara;
Dont seroie de lui partie:
Ensi m'a fait ceste partie. »
Dist la vielle : « Jà Diu ne plache
Que vous voisiés jà en mi plache
Où moustrée soiés au doi!
Jà n'el sara nus fors vous doi,

---

[1] L'étonnement de Gondrée étoit d'autant plus naturel qu'au moyen âge on se couchoit sans chemise. Voyez sur cet usage l'*Essai historique et descriptif sur la Peinture sur verre*, par M. E. H. Langlois du Pont-de-l'Arche. Rouen, Ed. Frère, 1832, in-8°, p. 40, note I.

[2] *Defois* est pris ici dans le sens de *défense*, en général.

[3] Ms. 7498[3]. Var.

Que nelui el monde n'ansaig.

Le vers suivant n'y est pas.

(v. 605.)

Se créus en est mes consaus,
N'el sara fors vos amis saus[1].
Tans est de couchier mais anuit,
Dormir alons, ne vous anuit. »
Atant la vielle s'en départ
Que por .j. poi de duel ne part
De chou que elle ne savoit
Quel saing sa damoisiele avoit[2].
Atant la vielle s'est couchie
Qui de mal faire est encochie;
Mais au matin se lieve tempre,
.J. baing fait caufer, puis le tempre[3];
Apriès a sa dame esvillie.
Tant s'est la vielle travillie,
Qu'en la cambre baingnier le mainne :
Anchois que passast la semainne,
Comperra-elle le baignier;
Molt le devoit bien resoignier.
Quant elle dut el baing entrer,
Ne se valt pas nue moustrer;
La vielle maintenant commande

---

[1] Ms. 7498[3]. Var.

Se créus en est mes consens,
N'el saura fors nous à nus tens.

[2] Après ce vers, le Ms. 7498[3] donne le suivant sans rime :

Mès, s'ele puet, bien le saura.

[3] Ms. 7498[3]. Var.

Un baing feit chaufer en la chambre.

(v. 626.)

Qu'elle isse fors; car ne demande
Que nule ame avoec li remaigne
En dementiers qu'ele se baigne.
  Atant la vielle s'en tourna,
De la cambre ist, si s'atorna
De sa damoisiele gaitier[1].
L'aisié[2], qu'ele a véu entier,
A luès perchié d'un perchoir :
Par là fera son miréoir
A sa damoisiele esgarder.
Hé ! las ! on ne se puet garder
De trahison, che savés bien.
La vielle ki tant set d'engien
Et de mal, si k'el livre truis[3],
A luès mis son oel au pertruis;
Sa damoisiele esgarde el baing,
Et tantost a coisi le saing,
Et voit sor sa destre mamiele
Une violete nouviele
Inde[4] paroir sor la car blanche.

---

[1] Ce vers occupe la place du suivant dans le Ms. 7498[3].

[2] *Aisié* est dérivé de *ais*, planche. Ce mot, qui signifie *porte*, est encore usité en ce sens dans la Picardie et dans l'Artois.

[3] Dans le Ms. 7498[3] ce vers est remplacé par celui-ci :

Molt li parvint à grant merveille.

[4] De couleur violete, en ancien provençal *indi*.

Quan vey pels vergiers desplegar
Los sendats gruceix, *indis* et blaus.

Comment la vielle fist vng ꝑtuis en l
paroit de la chambre affin que le cõt
de forest vist lenseigne que la belle e
ant auoit sur sa dextre mamelle .

(v. 846.)

La vielle vit cele samblanche,
Molt par li vint à grant merveille.
Lors vient au conte, si l'esvelle :
« Or tost, sire quens, levés sus ;
Bien porés venir au dessus
De chou que vous requis m'avés.
Se vous par ensaignes volés
Vostre queriele desraisnier,
Ne vous en couvient araisnier
Fors moi, sans faire vo délit ;
Mais or tost sus, levés dou lit. »
A icest mot li cuens se drèce,
La vielle le prent, si l'adrèce
Au pertuis qu'elle fait avoit.
Li quens i met son oel, et voit
Desor sa destre mamelete
Indoier[1] cele violete ;

(Quand je vois déployer dans les vergers les étendards jaunes, *violets* et bleus.) BERTRAND DE BORN.

Sendatz vermelles, *indis* et ros.

(Etendards vermeils, *violets* et rouges.) PIERRE DE VILAR. Il faut bien se garder de confondre cette couleur avec le *pers*, ainsi que le prouve le passage suivant :

Molt li fisent riche vaissel
D'un marbre pretios et bel,
Vert et vermel et *ynde* et *pers*.

(*Roman de Troies*. Ms. 7595, fol. CXXXVI, r°, col. 2, v. 34.)

[1] Verbe dérivé du mot *inde*, et qui nous semble intraduisible sans périphrase.

(v. 663.)

A la vielle dist : « Gari m'as.
Dès ore mais, par saint Thumas,
Sui vos hom; sachiés de vreté,
De grant péril m'avés jeté;
Que par cest saing desraisnerai,
Et del tout dame vous ferai. »
Atant arrière s'en retornent.
Li quens et sa gent se r'atornent
De repairier arrière à court;
Et la vielle maintenant court
A la chambre, et hoche l'aniel[1];
Et Oriaus la biele isniel
Est del baing maintenant issue;
En son lit entre, si s'essue,
Puis s'est vestue et acesmée;
Si a la chambre desfremée.
Caut ot éut, si fu sans gimple;
Molt estoit avenans et simple.
En la sale entra erraument,
Et salua molt douchement
Le conte et tous les chevaliers.
Li quens, ki molt fu biaus parliers,
Mais trahitres estoit et faus,
Li dist : « Dex vous gart de tous maus! »
Atant à li le congié prent,
Puis est montés, sa voie emprent;
Et Oriaus fu à l'ostel
Avoec s'anemie mortel

[1] Remue l'anneau, le marteau de la porte.

(v. 691.)
Qui grant mal li a porchacié.
Lors a tant li quens cevalchié
Le roi trouva à Meléun [1].
A la cort n'ot baron nèsun
Que ne desirast à savoir
Li queus gaaignié dut avoir.
Lors fu Gérars à court mandés.
Il vint, n'est pas contremandés,
Ensamble od lui .c. damoisiaus,
Fius de haus hommes, jens et biaus,
Qui tout furent de son linage;
Molt fu Gérars de grant parage.
Bien sont vestu li jouenenchiel:
Chascuns ot en son chief chapiel
De roses et de flors diverses [2].
Par mi les rues ot grans presses
Des gens qui resgarder les vint.
E! Dex! con il biel lor avint

---

[1] Melun.

[2] Voyez sur cet usage le Grand d'Aussy, *Histoire de la Vie Privée des François*, édition de M. de Roquefort, Paris, Laurent-Beaupré, 1815, in-8°, tome II, p. 245-248, tome III, p. 286; et ses *Fabliaux ou Contes*, édit. in-8°, d'Eug. Onfroy, tome I, p. 208; tome II, p. 26, 37 et 378; tome III, p. 76. Voyez aussi Moisant de Brieux, *les Origines de quelques Coutumes anciennes et façons de parler triviales*, etc. Caen, 1672, in-12, p. 53-70; et B. de Roquefort, *de l'Etat de la Poésie Françoise dans les XIIe et XIIIe siècles*, édition de 1821, p. 94.

(v. 709.)

A venir .ij. et .ij. ensamble!
Gérars chanta, si con moi semble,
Ceste chançon par devant tous,
Dont clers et haus estoit li tons;
Et chascuns d'iaus respondu a :

Ensi va ki bien aimme,
Ensi va [1].

Tout ensi sont à court venu.
N'i a ne joene ne quenu [2]
Qui ne les esgart à merveille.
Desour une coute vermeille
Fu li rois Loéys tous seus.
Environ lui fu ses conseus.
Quant li rois vit Gérart venir
Et si bielement maintenir,
Bien li fist, et miels li pléust
Se Gérars gagnié éust.
Atant s'asient li baron
Par la sale tout environ,
Et li quens Lisiars se drèche
Tout droit, devant le roi s'adrèche,
Puis a dit tout sans amparlier [3]:
« Or oiés, signour chevalier.

---

[1] Ces deux vers sont remplacés, dans le Ms. 7498[3], par le suivant :

Bon jor à la bele qui mon cuer a.

[2] Vieux, lat. *canus*.

[3] Sans avocat.

(v. 732.)
Vous savés bien de fi, sans faille,
Que l'autr'ier fesimes fremaille
Entre moi et l'enfant Gérart.
Enfès est, molt set petit d'art,
Qui en femme tant se fioit
Que toute sa terre i metoit.
Or puet aperchevoir s'amour.
Fache mander sans nul demour
S'amie, et jou li prouverai
Que jou desraisnie averai;
Et si porrez de fi savoir
Se je di ou mençonge ou voir[1]. »
Li rois respont : « Il dist assés. »
Lors est Gérars avant passés,
Et dist au roi : « Sire, je veu
Que g'i ferai .j. mien neveu
Sour son cheval molt tost aler. »
Maintenant le fait apieler.
Cil monte et se met à la voie
Là où Gérars li biaus l'envoie.
Tant erra k'il vint à Nevers.
Tous estoit de suour couvers
Li chevaus, tant ot éu chaut;
Mais au messagier pas ne chaut,
Ains descent, son cheval commande
C'on li tenist, apriès demande
Sa dame; on li a ensaignie.

---

[1] Ce vers et le précédent ne sont pas dans le Ms. 7595.

(v. 769.)

Cele, qui bien fu ensaignie,
Saut sus quant oït le message,
Qui molt estoit cortoise et sage.
Li cuers li saut de joie el ventre;
La cambre ouvri, en la sale entre
Et salua le messagier;
Puis demande sans atargier
Comment Gérars li biaus le fait[1],
Qui joie et bonne aventure ait!
« Dame, il vous salue par moi,
Et vous mande, foi que vous doi,
Que à lui venés sans demoure. »

---

[1] Comment Gérard le beau se porte. Cette tournure très usitée dans le XIIIe siècle, s'est conservée dans la langue angloise : *How does?* En voici un autre exemple françois tiré d'un roman de la même époque :

Il li demandent de lur piére,
Coment le fesoit lur mière.

(*Lai d'Havelok le Danois*. Paris, Silvestre, MDCCCXXXIII, un volume grand in-8°, tiré à cent exemplaires, p. 18, vers 563.)

« Qui est-ce, dit la belle, qui m'a araisonée? »
« Damoisele, vo gaite cui vos maus désagrée.
« *Comment le faites-vous?* Estes-vous repassée. »

(*Roman de Gautier d'Aupais*. Ms. de la Bibliothèque Royale, n° 7218, fol. 346, r°, col. 1). Voyez aussi *l'Histoire du Châtelain de Coucy et de la Dame de Fayel*, etc. A Paris, de l'imprimerie de Crapelet, M DCCC XXIX, in-8°, vers 3488, p. 116, et vers 5709, p. 189; et le *Roman de Berthe aux grands pieds*, p. 119, vers 1 et 2.

(v. 771.)
« A foi, che soit à la bonne oure !
Que del aler sui molt haitie. »
Lors a sa mesnie coitie
Et maintenant haste son oirre,
Que à Bouni, qui siet sour Loirre[1]
Volra jésir encor anuit,
Cui que soit grief ne cui qu'anuit.
Li serghant oent son commant;
N'i a chelui qui ne demant
S'on a mis son frain et sa siele.
Oriaus monte la puciele
Desour .j. bauchant palefroi,
Lès li le messagier Joifroi,
Qui molt le haste de grant painne.
Oriaus .ij. pucieles mainne[2]
Et .iij. chevaliers viels d'éage.
La puciele, ki molt fu sage,
Ist de Nevers sans arester.
Ne vous voel pas chi aconter
Son appareil ne ses conrois;
Mais chi avant assés l'orois.
Tant ont erré au lonc dou jour,
Sans prendre repos ne séjour,

---

[1] *Bonny*, petite ville de la Puisaye ou du Gâtinois, à l'embouchure de la rivière de Bonny dans la Loire, environ à trois lieues au-dessus de Briare.

[2] Ce vers, ainsi que les trois qui le précèdent, ne sont pas dans le Ms. 7498[3].

(v. 794.)

C'à Bonni vinrent au sierain[1].
La nuit i jurent, mais al main
Vers Meléum se r'acheminent.
D'esrer et d'esploitier ne finent
Tant k'il sont venu en la vile.
Tout droit par devant la navile[2]
Ont pris cele nuit lor ostel.
El chastiel n'ot si bon ne tel
Con la puciele tint la nuit.
Or doinst Dex k'il ne li anuit !
Apriès souper s'en vont couchier.
N'ai ore cure de nonchier
Lor richoises ne lor délis;
Mais tant dormirent en lor lis
Que del jor virent le clarté,
Que del lever se sont hasté.
Les .ij. pucieles Oriaut
Ont pris maintenant .j. bliaut;
Lor damoisiele ont esvillie,
Si l'ont molt bien apparillie
D'un bliaut ynde crusilliée[3]

---

[1] Au soir. Ce mot s'est conservé dans certaines provinces de la France, entre autres dans le Lyonnois où l'on dit encore le *serein* pour le soir.

[2] *Navile* doit, je crois, être entendu par le port où les bateaux abordoient. Melun, actuellement partagée en deux par la Seine, étoit alors renfermée dans l'île où est aujourd'hui l'ancienne ville.

[3] Semé de croisettes.

(v. 815.)

A merveilles bien entaillié [1] ;
A son col ont mise une afice
(Ensi com li contes m'afice,
Les pieres valoient Plaisenche).
Che fu la roïne Flourenche [2]
Qui empereres fu de Romme.
Qui l'a au col, chou est la somme,
Jà par homme n'ert vergondée.
Lonc tans ot l'afiche gardée.
Une soie ante Margerie,
Qui roïne fu de Hongrie,
L'avoit envoiée. Euriaut
Très par deseure le bliaut
A çaint .j. centuriel de soie.

---

[1] Ce vers, ainsi que le précédent, ne sont pas dans le Ms. 7595.

[2] Ceci appartint à la reine Florence qui fut impératrice de Rome.

Il existe un *Dit de Flourence de Romme* dans le Ms. de la Bibliothèque Royale, fonds de l'Eglise de Paris, n° M $\frac{22}{3}$, N.D. 198, fol. ccxv, v°. Ce roman est en stances de huit vers de cinq syllabes, à rimes croisées. Il étoit célèbre dans le moyen âge. Witasse le Moine, déguisé en ménétrier, dit à un pilote :

« Je sai de Blanchandin la somme,
Si sai de *Flourenche de Romme*.
Il n'a el mont nule chançon
Dont n'aie oï ou note ou son. »

(*Roman de Witasse le Moine*. Ms. n° 7595, déjà cité, fol. cccxxxvi, r°, col. 2, vers 2 et suiv.)

(v. 829.)

En quel onques liu que je soie,
Oseroie dire pour voir
Que n'esligast de son avoir
Le tissu li quens de Toulouse:
En la chainture ot tel jagonse,
Tel rubin et tele esmeraude.
Rollans l'envoia la biele Aude [1],
Quant il ala en Roncevaus
Où il soffri les grans travaus.
El chief ot .j. chapiel à pieres
Qui précieuses sont et chières;
Un mantiel hermin ot au col
Plus vers que n'est fuelle de col [2],
A flouretes d'or eslevées,
Qui molt bien estoient ouvrées;
K'il ot en chascune flourete
Atachie une campenete [3]

---

[1] La belle Aude, l'amie de Roland, neveu de Charlemagne, étoit fille de Renier de Gênes, fils de Guérin de Monglave, frère d'Hernault de Beaulande, de Miles de Pouille, de Girard de Vienne, et père d'Olivier. Sa beauté étoit célèbre dans le moyen âge, témoins une foule de romans, entre autres celui de *Gautier d'Aupais*, Ms. déjà cité, fol. 345, r°, col. 1, et le Fabliau *de la vielle Truande*.—*Fabliaux et Contes*, édition de 1808, tome III, p. 155, v. 54.

[2] Chou.

[3] Sy i vienent li Henuier,
Compagne ont qui fait à prisier,
Car de dames que damoiselles

(v. 846.)

Dedens, si que riens n'i paroit,
Et si très douchement sonnoit
Quant el mantel feroit li vens,
Si vous di bien par tel couvens
Harpe, ne viele, ne rote,
Ne rendènt pas si douche note
Con les escaletes [1] d'argent.
Quant atornée fu si gent,
Molt prisoient son vestement;
Mais je vous di outréément
Que tant prisoient sa biauté
Que son atour ont mesconté :
Tant estoit plaisans et bien faite.
Si est drois que mes cuers s'afaite
A faire une descripcion
De son cors et de sa façon.
Gente fu de cors et adroite,
Par flans déliée et estroite,
Hance ot basse sous la chainture,
Et molt fu de biele estature;
Cief ot crespé, luisant et sor,
De coulour resembloit bien or;
Front ot blanc con voirre poli,

Amainnent cent qui moult sont belles,
Et sont, si comme dit, vestues
De clocettes, etc.

(*L'Histoire du Châtelain de Coucy et de la Dame de Fayel*, vers 685, p. 23.)

[1] Ecailles.

(v. 869.)

Et d'itant as gens abieli
Qu'ele avoit les sorcius brunès ;
Les iex avoit et clers et nès [1] ;
Le nès avoit droit et voutis.
Gaïte qui fu femme Atis [2],

---

[1] Ms. 7498[3]. Var.

Front ot blanc qu'ivoyre poli,
Et de tantes genz abeli,
Les iaulz ot vairs et clers et nez,
Et si ot le sorciz brunez.

[2] Athis épousa d'abord *Cardiones*,

D'Ataines, fille à .j. princier,
Qui molt estoit de hante gent
Née et norie noblement.

Mais s'étant aperçu que Prophilias, son compagnon et son meilleur ami, étoit éperdûment amoureux de Cardiones, il lui céda généreusement sa place et ses droits de mari, et puis l'unit enfin avec elle. Plus tard Athis épousa une pucelle,

La plus cortoise damoisele
Qui onques fust de Rome estraite.
Par molt grant estude l'ot faite
Nature, car en forme humaine
Ne mist onques, je quic, tel paine.
Ce fut Gaiete, fille Enas,
Qui suer estoit Prophilias,
Etc.

Suit une longue description de sa beauté. Voyez le *Roman d'Athis et Prophilias*, déjà cité. Ms. 6987, fol. 125, r°, col. 1, v. 36.

(v 874.)

Polisena[2], ne dame Helainne[1],

---

[1] Benoît de Sainte-More dit en parlant de Ménélas et d'Hélène :

Menelaus ert molt riches rois
Et prous et sages et cortois.
En vostre tans n'en vostre aé
N'ot ainc femme d'itel bialté
Con sa femme ert ne d'itel pris,
Ne jamais n'aura, chou m'est vis.

(*Roman de Troies*. Ms. 7595, fol. XXIV, v°, col. 2, v. 37.)
Il dit ailleurs

Qu'ele estoit la plus biele riens
C'onques véist homs terriiens.

(Fol. XXV, v°, col. 1, vers 15.)

[2] Polixène, fille de Priam et d'Hécube. Un jour, Achille la voit aux jeux donnés autour du tombeau d'Hector et s'éprend d'amour pour elle ;

Achylles mire la puciele ;
Chou li est vis que mult est biele,
Et si est-elle sans desdit.
Onques si gente d'uels ne vit,
Ne ne fera jamais nul jour.

(*Roman de Troies*. Ms. 7595, fol. LXXXXIX, r°, col. 1, v. 13.
Voyez aussi le fol. CXLII, r°, col. 2, v. 2 et suiv.)

Il la demande en mariage à ses parens, qui la lui accordent; mais Hécube médite une trahison. Par ses ordres,

S'est bien Pâris apparilliés,
Pris a .XX. chevaliers proisiés
Tels que bien en estoit certains
K'il n'i avoit plus segurains.
A l'anuitant se sont tot mis
Dedens le temple Apollinis.
Croutes et vautes et canciaus

(v. 875.)

Dydo la roïne[1], n'Ismaine,
Antigone[2], n'Iseus-la-blonde[3],

I ot assés riches et biaus.
Hector i estoit sepelis :
Por c'estoit li lius plus chieris.

(Id. ibid. fol. CXXI, r°, col. 1, vers 16.)

Achille va au temple avec son ami *Anthylocus*, fils de Nestor. Attaqués par Pâris et par ses satellites, ces deux *preus* se défendent; mais Achille, qui ressemble peu à celui d'Homère, a le bras tranché, et périt enfin avec son compagnon. Après la prise de Troie, Pyrrhus, fils d'Achille, parvint à s'emparer de Polyxène, et, pour obéir à l'ordre de Calchas, il la *detrencha* sous les yeux d'Hécube,

Sor la sépulture son pére.

(Id. ibid. fol. CLXII, v°, col. 1, vers 50.)

[1] La reine de Carthage, Didon. Lors de la chasse rendue à jamais célèbre par Virgile, Enée,

Qant vit la dame tyriane
Ce li fu vis ce fust Dyane.
Molt i ot bele veneresse.
Bien resambloit de tot deuesse.

(*Li Romans d'Eneas*. Ms. de la Bibliothèque Royale, fonds de Cangé, n° 27, fol. 87, v°, col. 3, vers 54.)

[2] Ismène et Antigone, filles d'Œdipe et de Jocaste. Voyez la description de leur beauté et de leur costume dans *li Siéges de Thèbes*. Ms. 6987, fol. 47, r°, col. 3, vers 51 et suiv.

[3] Ce vers, ainsi que le suivant, ne sont pas dans le manuscrit 7595.

(v. 877.)
Galienne [1], ne Claramonde [2]
N'orent pas le disme biauté.
La rose qui naist en esté,
Quant s'aeuvre la matinée,
N'est pas si bien enluminée
Com ele ot la bouche et la fache;
N'ai talent qu'entendre vous fache
Chose qui ne doit estre voire.
Plus blanc que argent ne yvoire
Ot la fache entre le vermel;
Mais d'une chose m'esmervel
Qu'ele ot plus blanc col et poitrine
Que flour de lis, ne flour d'espine.
Blanches mains ot et bien fais bras.
L'amie Carados Brié-bras [3]
Ne fu onques si bien séans.

---

[1] Galienne, dame du Lothian, nièce du sire du château de Didel, amie puis épouse de Fregus, qui devint par ce mariage roi de Roxburgh. Voyez le *Roman des aventures de Fregus*, Ms. 7595. La description de sa beauté se lit au f° CCCCXLVI, v°, col. 2, à partir du vers 13.

[2] Claramonde, fille de Falmar, sire du château de ce nom dans la *Silve Carbonnière*, amie, puis épouse de Karados. Voyez les *Faictz et Gestes du roy Perceforest.*

[3] Le Ms. 7498[3] porte *Brun-Braz*. Ce Karados, chevalier de la Table-Ronde et roi de Vannes, étoit neveu du comte de Pedracq en Ecosse, surnommé *le Tors*, et épousa Claramonde. On le désignoit par le sobriquet de *Brise-bras*, pour le distinguer d'un autre *Karados* (de la *Douloureuse*

(v 893.)

Si n'avoit pas plus de .xv. ans [1];
Mais ses valours ne ses bontés,
Ses hounours ne se simpletés
Ne vous aroie hui devisées;
Mameletes ot haut levées,
Ki nouvielement li poignoient.
Tout cil de la vile acouroient
Pour li véir et remirer;
Mais je vous puis pour voir jurer
Que tels le jour le regarda
Qui mauvaisement s'i garda,
Que maintenant espris en fu.
Ne puet ardoir de piour fu
Cil qui aimme et n'est pas amés [2].
Uns palefrois bien acesmés
Li fu amenés, puis monta.
La siele et li lorains costa

Tour), neveu de *Quadras Levior* et frère de *Terriquant de la Forest Desvoyable,* auquel Karados Arthur fit la guerre. Voyez les Romans de la Table-Ronde, surtout celui de *Lancelot du Lac.*

[1] Le Ms. 7498[3] porte *.xx. ans.*

[2] Ms. 7498[3]. VAR.

Tuit cil de la ville en poignoient
Por li véoir et esgarder;
Mès mielz les en venist garder;
Quar tex le jor la resgarda
Qui mavaisement se garda,
Quar maintenant espris en fu.
Mout par art cil de tranchant fu
Qui aime, quant il n'est amez.

(v. 910.)

.C. mars et plus, au mien cuidier.
Qui véist les hostex widier
Des gens ki le suient derrière.
Mains hom caï en la carrière [1],
Qui pour li véir se tourna,
Qui el palu mal s'atourna [2].
Ensi chevalça à grant feste
Euriaus, tant ne quant n'areste
Tant qu'ele est venue à la court.
Gérars encontre li acourt
Comme preus et bien ensaigniés :
« Amie, fait-il, bien vigniés. »
Lors l'a jus del palefroi mise.
La puciele s'est ademise
De metre ses dras en conroi.
Pour conduire devant le roi
Le prent Gérars par le main destre,
Et tous ses linages l'adestre.
Ensi s'en va par mi le sale;
N'i a nul qui outre ne sale
Pour li véoir sans arester,
Et Gérars commenche à canter
A clere vois haut et seri :

Ki ameroit tel dame à chi,
Il n'aroit mie mescoisi.

Li rois li dist : « Che n'aroit mon,

---

[1] Chemin où peut passer un *char*.

[2] Ms. 7498[3]. Var.
Et ou merdier si s'atorna.

(v. 934.)

Jou méisme le vous tiesmon,
C'ainc mais ne vi nule tant biele. »
Atant li rois le conte apiele
Qui tint Nevers et le conté[1],
Puis a, oiant tous, raconté
La gagéure qui fu faite.
Quant la parolle fu retraite,
Oiant la court, et racontée,
Quant Euriaus ot escoutée
La parolle, si dist : « Amis,
Li quens ki a envers vous mis,
A sa terre par droit perdue. »
Lisiars n'ot pas esperdue
La chière, ains est passés avant;
Au roi dist : « Sire, je me vant
Que j'oi de li ma volenté;
Et vés me chi entalenté
Que maintenant le prouverai
Par ensaignes que nommerai. »
Li rois a dit : « Noumés-les dont. »
Euriaus fu dou roi selonc[2],
Si l'esgarda en mi la chière.
« Par foi, sire, dist li trechière,
Desour sa destre mamelete
A une biele violete,

---

[1] Ms. 7498[3]. Var.
Qui tint Forois et la conté.

[2] Euriaus fut à côté du roi, *secundum regem*.

(v. 959.)
Et si me dist, quant à li gui [1],
Si que certains et fins en sui,
Que Gérars li biaus, ses amis,
Ot tes couvens envers li mis
Que se nus, fors il, le savoit
Que ses bons de li fais aroit.
Dite vous ai la vraie ensaigne. »
Quant Euriaus l'ot, si se saigne ;
Que toute devint esmarie :
« Ha ! fait-ele, sainte Marie !
Con chi a laide trahison !
Comment et par quel ochoison
Le sot-il, quant ainc ne le seut,
Se li vrais cors Diu me conseut,
Par moi fors que suel mes amis ? »
Gérars l'ot, à poi n'est remis [2]
De duel et de courouc et d'ire :
« Par foi, ne vous valt escondire [3] ;
Que les ensaignes bien connois :
Escondis n'i vaut pas .ij. nois ;
Que terre tolue m'avés ;
Mais tel loier con vous devés
Avoir, aurez prochainement.
Or tost, montés isnielement. »
Cele monte, plus n'i demeure

---

[1] Quand je couchai avec elle.
[2] Ce vers n'est pas dans le Ms. 7498[3].
[3] Ce vers n'est pas dans le Ms. 7498[3].

(v. 984.)

Ki volsist .j. coutiel ameure
Avoir el cuer el plus parfont.
Tous li barnages de duel font,
Pour la pitié em pleurent maint;
Et Lisiars joious remaint,
Ki conquis a par fauseté
Nevers et toute la conté;
Et li rois l'en a luès saisi;
Tenir le puet, or est ainsi;
Mais encor ert li drois séus
Et ert à court ramentéus
Si que le sara li barnages.
A Gérart vint tous ses linages,
Puis li ont dit : « Que volés faire ?
Faites la desloiaus desfaire. »
« Signor, che dist Gérars, laissiés;
Par amors, or vous en taisiés;
Que jou en ferai tel justiche
Qui estera à ma devise. »
Lors monte, n'est plus arestés,
A Euriaut a dit : « Montés. »
Cele monte, plus n'i areste,
Ki enbronchie tint la teste;
Et li linages Gérart monte,
Et sont venu devant le conte,
Si dient c'avoec lui iront
Et en tous lius le serviront.
« Signor, fait-il, nus n'i venra,
Ne l'aventure ne verra
Qui moi et li est à venir. »

(v. 1014.)
Adont ne se porent tenir [1]
De plourer li chevalier tuit.
Atant s'en tornent sans déduit
Gérars et Euriaus ensamble,
Puis ont tant erré, che me samble,
Qu'il vinrent en une foriest.
Gérars li biaus sans nul arest
Descent desous .j. feu [2] molt haut,
Puis a mise jus Euriaut,
Ki à tort estoit encoupée.
Gérars trait dou fuerre l'espée,
Euriaut prent, à soi le tire,
Puis dist : « Vés ci vostre martyre.
Honnis sui par vostre folie. »
Coi qu'il ensi le contralie,
Cele garde, et voit .j. serpent
A bien près de li .j. arpent ;
Et si vous di tout sans faillir
Fu et flambe faisoit saillir
Par la geule, et venoit vers eus ;
Gros et rouges avoit les eus,
Grant queue avoit recercelée,
Longhe et aguë, fourcelée.
Euriaus dist : « Sire, merchi !

---

[1] Ce vers n'est pas dans le Ms. 7498[3], et le suivant y est ainsi conçu :

De pleurer li chevalier taïr.

[2] Hêtre, lat. *fagus*.

(v. 1038)

Pour Diu, fuiés-vous-ent de chi,
Que je voi venir .j. dyable;
Vérités est, n'est mie fable.
Mors estes, se ne vos gardés. »
Atant Gérars s'est regardés,
Et voit le grant serpent venir :
Comment k'il li doie avenir,
Ne laira que encontre n'aille,
Et qu'à l'espée ne l'asaille.
Atant a Euriaut laissié,
Et la beste s'est eslaissié,
Seure li court; che m'est avis,
Lanchier le cuide en mi le vis;
Mais Gérars son mantel li ploie.
Li serpens son cop i emploie,
Tout le brulle et art et esprent;
Et Gérars son branc d'achier prent,
Au serpent le lanche en la goule,
Dusques à le crois ens li coule;
Le cuer li a en .ij. tranchié,
Devant lui l'a mort trébuchié [1],
Puis a à soi son branc retrait,
A l'ierbe vert l'essue et tert.
Dont s'apensa en son corage
A loi d'ensaignié et de sage :
« Hé ! Dex ! dist-il, que porai faire ?
Comment porai-jou riens mesfaire

---

[1] Ce vers et le précédent ne sont pas dans le Ms. 7595.

(v. 1065.)

Cheli qui de mort m'a gari ?
Ne sai, tout m'en truis esmari ;
Mais namporquant je prouverai,
Si que raison i trouverai,
Que vers moi doit estre tensée;
Que orains tenoie entesée
M'espée pour prendre sa teste,
Et quant vit venir cele beste
Lors me dist que je me gardaise;
Et à nul fuer je ne quidaise
K'il éut femme en tout le monde,
Tant com il dure à la réonde,
Qui devant lui sa mort véist
Et chelui méisme desist
Qui à morir l'éust vouée
Rien dont sa vie fust salvée.
Ceste a bien sa mort respitié,
Et s'ai de li molt grant pitié
Quant seule le lais en cest bois.
Fel soie se je plus li bois [1];
Mais tout adiès m'amour aura,
Ne jà nus, fors moi, n'el saura [2].
Chi le lairai sans plus mesfaire.
Diex, qui ensi le puet bien faire,
Le consaut! qu'ele ara or mais

---

[1] Si désormais je la baise. *Boisier* pour *baiser* se dit encore en Picardie. Le Ms. 7595 porte : *Se jou l'i lais*.

[2] Ce vers et le précédent ne sont pas dans le Ms. 7498[3].

(v. 1090.)

Assés et painnes et esmais ! »
Lors li a dit : « Biele Euriaut,
Diex li Pères, ki maint en haut,
Vous doinst de ses biens ! Je vous lais. »
Atant s'en tourne à grans eslais,
Et Euriaus remaint dolente,
Qui de plourer pas ne s'alente ;
Ses caviaus trait, ses mains detort :
« Lasse ! fait-elle, à con grant tort
S'est mes amis de moi partis !
Se mes cuers fust en .ij. partis
Molt fusse de bonne éure née.
Bien sai que ceste destinée
Me fu vouée de piecha. »
A ses mains son vis depiecha,
Et son bliaut ront et descire ;
Plus devint jaune que n'est cire ;
Se morte fust, che li fust biel.
Lors chiet pasmée sous l'aubiel [1] ;
Tant par se débat et estrive
Que miaux semble morte que vive [2] ;
Pâle li devint sa chars blanche.
Là où gisoit en tel samblanche
Vint cevauchant li dus de Miès,

---

[1] Le saule encore appelé *aubier*, dans le Berry et le Beaujolois.

[2] Ms. 7595. Var.

Miels amoit la mort qu'estre vive.

(v. 1114.)
Od lui .xx. chevaliers et més
Qui de Saint-Jaque repairoient,
Et virent les dras qui paroient
Que la puciele avoit vestus.
.J. poi s'est li dus arestus,
Voit la dame, voit le serpent
Qui avoit si grant le carpent[1],
Et d'autre part le palefroi;
Lors pensa et fu en esfroi
Que li serpens éust occise
Cheli qui là gist en tel guise;
Mais il ne set en quel manière
Occise estoit la beste fière[2].
Li dus ses chevaliers apiele :
« Signour, fait-il, ceste puciele
Est morte par cest anemi.
Liu avoit mis à son ami[3],
Si cuic bien qu'ele l'atendoit. »
Coi que li dus si entendoit
De pasmison cele revint,

---

[1] La charpente. Renard, dist Hermeline, j'ai grand'peur pour votre carcasse :

Renart, falt-el, biau très dox sire,
Grant péor ai de vos *charpent*.

(*Le Roman du Renart*, tome I, p. 285, vers 7632.)

[2] Ce vers, ainsi que le précédent, ne sont pas dans le manuscrit 7498[3].

[3] Elle avoit donné rendez-vous à son ami.

(v. 1134.)

A molt grant merveille li vint
Quant el a tele gent véue ;
Sa fache tert et sa véue,
Qui de ses larmes fu moillie,
De la gent fu esmervillie.
Quant li dus le voit sainne en vie
De nule riens n'a tel envie
Comme d'oïr et de savoir
De s'aventure tout le voir.
Lors descent, si l'araisona ;
La puciele mot ne sona,
Ains souspire, puis se repasme.
Au revenir sa vie blasme,
Que bien volsist qu'ele fust morte.
Li dus bielement le conforte,
Si li a dit : « Ma douche amie,
Or me dites, ne vous poist mie,
Pour coi vous menés tel dolour,
Ki si vous fait pâle colour. »
Cele respont, au cief dépose [1],
Qui de duel faire ne repose :
« Sire, pour Diu ! laissié-me ester :
Péchiés vous fait chi arester.
Je sui une fole esgarée,
Essillie et mal éurée.
Par moi n'en sarés plus ne mains ;
Mais ki m'ocirroit à ses mains,

[1] La tête baissée.

(v. 1161.)
Il aroit molt bien esploitié. »
Li dus l'oï, s'en ot pitié ;
Lors le regarde en mi le vis,
Se li sambla et fu avis
C'ainc mais ne vit si biele dame,
Et dist que le prendra à femme,
S'il n'en cuidoit estre blasmé
Et de sa gent mesaamez [1];
Que prendre le devroit uns rois ;
Car il pert bien à ses conrois
Qu'ele est née de haute gent.
Lors l'aimme, et prent à couvoitier,
Et dist k'il s'i velt acointier.
Si li a tout maintenant dit :
« Or tost montés sans contredit,
Si en venrés en ma contrée.
Liés sui quant vous ai encontrée,
C'à femme vous voel espouser.
De chou ne vous doit pas peser,
Que grans hounours vous en venra :
Sachiés au jour que cha venra
Serés duchoise de ma part. »
Euriaus l'ot, à poi ne part
De duel et de courouc et d'ire;
Au duc a commenchié à dire :
« Avoi ! Sire, che ne puet estre.

---

[1] Ce vers ainsi que le précédent ne sont pas dans le manuscrit 7595.

(v. 1187.)

Je vous plevis de ma main destre
Que se vous saviés mon afaire,
Anchois me feriiés desfaire,
Enfouir ou ardoir en fu;
C'ainc si desloiaus rien ne fu
Comme jou ai lonc tans esté.
Il ot .iij. ans[1] en cest esté
Que je devinc femme légière,
Et sui apielée Ligière,
Et sui fille à .j. caretier,
Encor servi d'autre mestier,
Car .j. larron fossier sivoie
Qui de vair[2], de gris et de soie

---

[1] Le Ms. 7498[3] porte *.ij. anz.*

[2] Fourrure qui, selon M. de Roquefort (*Glossaire de la langue romane*, tome II, p. 680, col. 2), étoit de couleur grise blanche mêlée. Elle étoit très prisée dans le moyen âge, et se tiroit de la Russie. En effet, Alexandre de Bernay, dit de Paris, s'exprime ainsi en parlant de Philippe, roi de Macédoine :

Cil iert privés de li (Olympias) si ne s'i celoit mie,
Qui par armes queroit pris de chevalerie.
Et li donnoit biax chevaus d'Arrabe et mules de Surie,
Et riches palefroiz et destriers de Hongrie,
Et siglatons d'Espaigne et soie d'Aumarie
Et cendaus de Tyres et le *vair de Roussie*,
Dyapres d'Anthyoche, samis de Romenie,
Les chainses d'Alemaigne qu'ele avoit en baillie.

(*L'Estoire d'Alixandre*. Ms. du fonds de Cangé, n° 11 *bis*, fol. 2, v, col. 1, vers 8.)

(v. 1200.)
Me vestoit k'il aloit enblant[1],
Et il m'amoit, au mien samblant,
Plus que nule autre créature;
Tant qu'il avint par aventure
Que ceste robe que j'ai chi
Embla l'autre soir à Couchi[2].
Porsivi fumes longhement
Tant que par .j. espiement[3]
Fu pris et je sui eschapée,
Ki bien déusse estre encoupée.
N'avés de tel femme mestier.
Recommenchier voel mon mestier.»
Li dus respont: « Par saint Sicaut!
De quanqu'avés fait ne me caut;
Mais dès or mais vous en tenés.»

---

[1] Voyez note 2, page 23, du *Roman du comte de Poitiers*. On retrouve encore le mot *fossier* dans le conte *de l'Empereri qui garda sa chastéé par moult temptacions*, par Gautier de Coinsi :

Frère, bien fustes fox naïs,
Quant vos céans la herbegastes,
Et qant mon bel nevou livrastes
A tel ribaude *fossière*.

(*Nouveau Recueil de Fabliaux et Contes inédits*, etc. A Paris, chez Chasseriau, M DCCC XXIII, in-8°, tome II, p. 53, vers 1644.)

[2] Coucy, ville de l'ancien Vermandois, actuellement chef-lieu de canton dans le département de l'Aisne, dans l'arrondissement et à cinq lieues de Laon.

[3] Action d'épier.

(v. 1215.)

Cele respont : « Vous maintenés
Parolle de molt grant huiseuse.
Trop me seroit chose greveuse
A laissier chou que j'ai apris.
Grant folie avés entrepris,
Qui cuidiés par vostre parolle
Faire que jou ne soie fole. »
Li dus l'oï, grant duel en ot ;
Quant plus escondire li ot,
Plus en atise et plus esprent.
Le puciele par le main prent,
Puis li a dit : « Dame, montés.
Ne valt riens quanque m'acontés. »
Cele tint enbronchié le vis ;
Mais volentiers, ou à envis,
Le fait monter li dus de Miès;
Vont s'ent, que ne demeurent mès.
Et Euriaus souspire et pleure,
Et mout maudit que vit l'éure
Qu'ele onques de mère fust née.
Mout a grant deleur demenée;
Et mout se maudit et dévuere [1].
Li chevalier en icele eure

---

[1] Ce vers et les trois qui le précèdent ne sont pas dans le Ms. 7595.

Quant fu la noise trespassée
Et la cours fu raséurée,
Li rois Prians fist duel estraigne

(v. 1238.)
Viennent au duc, et si li dient,
Et durement li contredient,
Que jà à femme n'el prendroit;
Qu'ele n'est pas de son endroit,
Ains est une esgarée fole.
Chascuns le blasme de parole,
Et dient qu'il est esbahis;
Que il en a par le païs
D'aussi bieles et de millors.
Laist aler cele fole aillors;
Que il li querroient amie,
Aussi biele, n'i faurra mie.
«Laissié m'ester,» che dist li dus.
Tant s'est dou parler desfendus[1]
Que il en laissent le parler.
Si entendirent al aler,
Et li dus Euriaut regarde;
Et com il plus s'en donne garde,
Plus l'aimme et li vient à talant,
Et l'a aimé tant en alant,
Que il est le jour petit d'eure

Si que tout le sens part et change
Et si angoussousement ploure,
Si se maudit et *se dévoure*.

(*Roman de Troies*. Ms. 7595, fol. CXXXVI, col. 1, r°, v. 12.)

Les Italiens se servent encore du verbe *distruggere* dans le sens de *dévorer, ronger, miner,* pris au figuré.

[1] Ce vers ainsi que le précédent ne sont pas dans le manuscrit 7498[3].

(v. 1353.)

Quant de chou se velt entremetre.
N'i a fors c'à la voie metre ;
Que Gérars s'est bien desconnus.
Atant s'en vait les saus menus
Vers Nevers, tout son atour lait.
Cel matin plut, si fist molt lait ;
Si fu Gérars molt bien emplus,
Et encor li fu de chou plus
K'il aloit à pié, sans cheval.
Tant a alé et plain et val
Qu'à la cité de Nevers vint.
Borgois l'esgardent plus de vint
Qui disoient tout en oiant :
« Cis jougleres vient por noiant ;
Quar toute jor poroit chanter
Anchois c'on l'alast escouter.
Toute est mais la gens esperdue
Pour Euriaut qui est perdue

---

entre les autres délictacions molt se délietoit à oyr lisre et recorder les hystoires des preux passés. Bon clerc estoit et bien entendent jeuz de herpe et d'autres instrumens. De chanter, de dancer, et de déduyt de boys et rivière en l'aaige de .xiiij. ans sçavoit tant que gentil homme doit sçavoir. » — Fol. 2, r°, ligne 11, et édit. de Paris, Ant. Couteau pour Fr. Regnault, 1525, in-fol., fol. 1, v°, col. 2, ligne 29. Nous avons vu plus haut, page 11, vers 175, que Gérard

.....Estoit li miels cantans
Qui onques mès fust à son tans.

Comment girart vint a neuers la
au col ou il chanta deuant lizia

(v. 1371.)
Et pour Gérart no damoisiel.
Son de note, ne cri d'oisiel
N'ièrent mais chaiens chier tenu.
Povrement serons sostenu
Par Lisiart cel trahitour. »
Atant Gérars va vers la tour [1],
Ki les bourgois bien entendi.
A la porte tant atendi
C'uns chevaliers ens l'apiela
Qui par la court traiant ala.
En la sale le mainne amont,
Et de vieler le semont;
Mais Gérars, qui estoit moilliés
Et d'aler à pié travilliés,
Dist : « Sire, bien soufferroie,
Et volentiers m'escauferoie,
Puis chanteroie apriès mangier. »
« Or sont malfé en vo dangier,
Dist Lisiars, et en vo feste. »
Quant Gérars l'ot, pas ne s'areste,
Ains saut sus, la viele atempre :
« Hé ! las ! fait-il, je vieng molt tempre,
Quant ma viele m'estuet traire !
Or puis-jou bien por voir retraire
Que jougleres mal mestier a ;
Que quant plus froit et mesaise a,
Tant le semont-on plus souvent

[1] Ce vers n'est pas dans le Ms. 7498[3].

(v. 1398.)

De chanter et séir au vent.
Faire m'estuet quant l'ai empris,
Chou dont je ne suis mie apris,
Chanter et vieler ensamble. »
Lors commencha, si com moi samble,
Con chil qui molt estoit senés,
.J. ver de Guillaume au court nés,
A clere vois et à douch son :

Grans fu la cours en la sale à Loon ;
Mult ot as tables oiseax et venoison.
Ki ke mangast le char ne le poisson,
Onques Guillaume n'en passa le menton,
Ains manga tourte et but aige à foison ;
Mult s'en merveillent cil chevalier baron [1].
Quant ont bu et mengié à foison,
Les napes ostent escuier et garçon.
Li quens Guillaume mist le roi à raison
« Qu'as empensé, dist-il, le fil Kallon?
Secorras moi vers la geste Mahon [2]?

---

[1] Ce vers n'est dans aucun des deux Mss. du *Roman de la Violette*, et ne se trouve que dans le Ms. 6985 dont nous parlerons plus loin.

[2] Le Ms. 7595 porte : *la gieste Noiron*, expression quelquefois employée par les trouverres des romans du cycle carlovingien pour désigner les infidèles :

Je croi qu'il set nouvieles de la *geste Noiron*.

(*Roman de Beuves de Commarchis*, Ms. de l'Arsenal, in-fol. B. L. F. n° 175, fol. 180, r°., col. 1, v. 10.)

Ce mot *Noiron* désignoit un des dieux des païens,

(v. 1417)

Jà déust estre li olz à Carrion [1]. »
Et dist li rois : « Nous en consilleron,
Et le matin savoir le vous feron
Ma volonté, se je irai ou non. »
Guillaume l'ot, si taint comme charbon,
De mautalent a fronci le grignon [2] :
« Comment dyable ! dist-il, si plaideron.
Chou est la fable dou Tor et dou Mouton [3].

---

comme le prouvent ces deux vers du *Roman d'Agolant*. Les infidèles parlent :

Perdu avon Jupiter et *Noiron*
Et toz les Diex en cui nos croïon.

(Imman. Bekker, *Der Roman von Fierabras Provenzalisch*. Berlin, bei G. Reimer, 1829, in-4°, p. 175, col. 2.)

[1] Ce vers n'est dans aucun des deux Mss. du *Roman de la Violette*.

[2] *Grignon :* moustache. Bas lat. *granus, greno*, roman d'oc *grinho*. Ce vers ne se trouve que dans le Ms. 6985. Les deux précédens ne sont pas dans le Ms. 7595, et l'un d'eux est ainsi conçu dans le Ms. 7498[3] :

Guillaume l'ot, si en ot grant marison.

[3] Nous ne connoissons pas cette fable, à moins qu'elle ne soit autre chose que la fable du Loup et de l'Agneau, qui a été mise en vers anglo-normands, au XIIe siècle, par Marie de France, et qui a fourni des allusions à plusieurs romanciers du moyen âge, entr'autres à Alexandre de Bernay, *dit* de Paris (*Roman d'Athis et Prophilias*. Ms. du fonds de Cangé, n° 73, fol. 146, r°, col. 1.), et à l'auteur anonyme du *Roman de Flore et Blanche-Fleur*. (Ms. du fonds de Saint-Germain, n° 1830, fol. 205, r°, col. 3.)

(v. 1425.)

Mult a à faire qui pleissier velt félon[1]. »
Il s'abaissa, si a pris .j. baston,
Puis dist au roi : « Vostre fié vous rendron,
N'en tendrai mais valissant .j. bouton,
Ne vos amis ne serai ne vos hom,
Et si venrés od nous, voelliés ou non[2]. »

Ensi lor dist vers[3] dusch'à quatre
Pour iaus solachier et esbatre;
Et li quens fist metre les tables,
Et les viandes delitables
Furent aportées au dois.
Ains Gérars n'i toucha les dois
A viande qui i venist;
Autressi bien li couvenist
Son chief hurter à la paroit.
Au servir à table paroit
Que la cours estoit molt herbaude[4];
Et la vielle, qui molt fu baude,
Gondrée manga od le conte;
Et si li reprueve et aconte

---

[1] Ce vers ne se trouve que dans le Ms. 6985.

[2] Ce couplet se trouve dans le *Roman de Guillaume le marchis au cort nés*, Ms. de la Bibliothèque Royale, n° 6985, fol. 201, r°, col. 3, v. 22; il a déjà été imprimé, mais avec quelques omissions, dans la préface du *Roman de Berthe aux grands pieds*, p. xxvij, où il est dit par erreur que Gérard le chanta devant le duc de Metz.

[3] Il faut évidemment entendre *quatre versets* ou *couplets*.

[4] Déserte, abandonnée.

(v. 1445.)

Que par li ot-il gaegnié
La terre dont a engignié
Sa damoisiele et son signour,
Et li avoit tolu s'onnour
Sans chou que mesfait ne l'avoit.
Lisiars, ki très bien savoit
Qu'ele li disoit vérité,
Li jure sour sa loiauté
Qu'ele puet bien de fi savoir
Que tout est sien, terre et avoir;
« Que par vous ai conquis Nevers;
Car autrement tornast li vers
Se vous ne m'éussiés aidié.
Perdu éusse, au mien quidié,
C'ainc de la puciele n'oi part:
Dont à poi li cuers ne me part
Quant je n'oi de li mon voloir;
Mais je l'ai mise en noncaloir
Quant la terre ai et la conté. »
Gérars, qui bien l'a escouté,
C'à autre chose n'entendoit,
Lisiars, qui ne se gardoit
Que Gérars i presist escout;
Mais je douc que il ne li cout
Ces paroles que il retrait.
Gérars vers sa viele trait [1],

---

[1] Ms. 7498[3]. Var.
Gérars vers la vielle se trait.

(v. 14710.)

Qui le conte a bien entendu;
A le court n'a plus atendu,
Ains a les degrés avalés;
Sans congié prendre en est alés
De le cité par mi la porte,
Et sa viele à son col porte.
Tant durement se resjoï
De chou que il avoit oï,
C'onques ne fina de troter
Sans séir et sans arester,
Si revint à la Marche arrière.
Molt fu rechus à lie chière;
Que li jouglere encontre saut,
Ki li dist: « Sire, Dex vous saut!
Comment vous estes contenus,
Qui si tost estes revenus? »
Dist Gérars: « N'el sarés pas ore;
Espoir vous le sarés encore. »
Atant s'asient au souper;
N'i orent compaignon ne per
Fors que aus trois tout seulement.
Apriès souper molt liement
S'en vont dormir et reposer.
Gérars ne fina de penser,
Toute la nuit torne et retorne.
Au main s'appareille et atorne,
Et li ostes sa sele met,
Qui de lui servir s'entremet.
Gérars monte, le congié prent,
De la vile ist, sa voie emprent;

(v. 1501.)
Mais de chou fu molt esbahis
Que il ne set en quel païs
S'amie querre ne cerkier.
Molt bien poroit de l'eskiekier [1]
Les poins de sa dolour doubler.
D'ire et de duel prist à trambler,
Lisiart manache souvent,
Et dist s'encore ne li vent
Sa trahison et son renart,
Fel soit li rois, se il ne l'art.
Se il puet s'amie trouver,
Cors à cors li volra prouver
K'il a ovré comme trahitres.
Atant s'en va pensis et tristres.
Gérars par mi Borgoigne quiert,
A chiaus qu'il encontre requiert
d'Euriaut s'amie nouvieles.
S'il queroit Parys à Nivieles,
Che seroit bien queste grevaine,
Aussi est chou parolle vainne.
Quant nouviele n'en puet oïr,
De rien ne se puet esjoïr.
Ensi toute jor cevalcha,
Tant qu'encontre .j. vespre veut a
.J. chastel sour une rivière.

---

[1] Il pourroit bien avec sa douleur doubler les cases de l'échiquier.

(v. 1526.)

Lors li sambla et fu avière[1]
Quant ot coisi la fremeté,
Et il le vit si garité,
Que li chastiaus de guerre fu ;
Que le païs vit ars en fu
Tout entour le chastiel .ij. liues,
Et voit .ij. hommes sor .ij. rues,
Tous armés, les hiaumes lachiés,
Et ont les brans forbis sachiés
Touz nuz sur le pont du chastel[2],
Et ont les escus en jantel[3]

---

[1] Il lui fut avis.

Signor, fait-il, dès ore mès
Me doit-il bien estre *aviaire*
Que vous n'avez de moi que faire.

(*Roman de Troies*. Ms. 7595, fol. CXLIII, r°, col. 1, v. 41.)

[2] Ce vers et le suivant ne se trouvent que dans le Ms. 7498[3].

[3] Et ils ont leurs écus au bras (littéralement, *sur le revers de la main*). Voyez le Supplément au glossaire de Du Cange, par D. Carpentier, au mot CHANTELLUS.

Li bers monta fiers et mautalentis,
L'escu au col, en *cantel* l'a assis.

(*Li Romans de Garin le Loherain*. Tome I, Paris, Techener, 1833, in-12, p. 168, v. 9.)

De là vient le verbe *enchanteller*.

Bauduins fu armez sor le vair de castele,
L'escu par les enarmes devant lui *enchantele*.

(*Roman de Guitechin de Saissoigne*. Ms. de l'Arsenal, in-fol. B. L. F. n° 175, fol. 243, r°, col. 1, v. 18.)

(v. 1537.)

Aussi com volsissent combatre.
Apriès les .ij. en vinrent quatre,
Qui furent sans cheval, à pié;
Li troi tenoient trois espié,
Li quars une hace enmolue.
Gérars vint vers iaus, s'es salue,
Puis lor requiert et prie hostel.
Cil respondent : « Vous l'arés tel
Com nous faire le vous porons ;
Mais jà de vous nul gré n'arons,
Que nous vivons à grant meschief :
Chascuns a grant paour dou chief,
Et nos chastiaus est si destrois
Qu'il a passé ans plus de trois
Que ne queillimes blé à champ ;
Et sachiés bien que nul escamp [1]
Ne querons de vous hebregier ;
Que ne samblés mie bregier. »
« Grans merchis, » Gérars li respont.
L'aige passèrent, et le pont
Ont levé li quatre sergant.
Li doi chevalier vont avant
Qui Gérart mainnent el dongon ;
N'avoit si biel dusch'à Dygon [2].
Li sergant prendent son cheval,
S'el mainnent en l'estable aval,

---

[1] Échappatoire.

[2] Dijon.

(v. 1563.)

Puis se li ont osté le frain,
Si li donent .j. pou de fain,
Qu'il n'i ot orge ne avainne.
N'est pas bons à sainnier de vainne
Gérars, quant vit l'ostel si povre[1].
Séir le font desor .j. cofre[2]
Li chevalier, puis ont ostées
Les armes k'il ont tant portées
Que prises sont et ruellies.
Quant il les orent despoullies
Robes quierent qui sont desroutes.
Atant vinrent laiens .ij. routes
De chevaliers maigres et pailes;
N'estoient pas viestu de pailes[3],

---

[1] Voyez une note curieuse sur l'usage de se faire saigner, pendant le moyen âge, dans les *Poésies de Marie de France*, Tome I, p. 127, note (1).

[2] On s'asséyoit aussi ordinairement, dans les XIIe et XIIIe siècles, sur des lits et des tapis. Voyez ci-devant, p. 38, v. 718; le *Lai d'Eliduc*, v. 298; le *Lai de Graelent*, v. 59; le *Lai de l'Espine*, v. 176; les *Fabliaux et Contes* de Le Grand d'Aussy, édition de Paris, Eugène Onfroy, in-8°, tome I, p. 94, tome II, p. 208; l'*Histoire de Saint Louis* par Jehan sire de Joinville, édition du Louvre, 1761, p. 14; le *Roman d'Athis et Prophilias*, Ms. 6987, fol. 160, v°, col. 2, v. 1; le *Roman des aventures de Fregus*, Ms. 7595, fol. CCCCLXVIII, r°, col. 1, v. 1; Les *Chroniques de France*, Ms. de l'Arsenal, B. L. F. in-fol. n° 283, fol. CCC.VIJ, v°, col. 2, ligne 19; etc., etc.

[3] Ce vers n'est pas dans le Ms. 7498[3].

(v. 1577.)
Ne de samis ne de cendaus;
Povre atour avoit chascuns d'iaus.
Avoec iaus vint une puciele
Qui molt fu avenans et biele;
Mais de juner fu si atainte
Que la fache ot et pale et tainte,
Et, se li estoires ne ment,
Vestu ot povre garnement,
.J. cainse blanc, viés, descousu;
Et si avoit çaint .j. tissu
Dont la bouclete et li morgant [1]
N'estoient mie fait d'argant,
Ainz estoit d'archal [2] ou d'yvoire:
Très bien péust-on aperchoivre [3]
Qu'ele n'est mie grant ricesse.
Gérars encontre li se dreche
Comme preus et comme ensaigniés :
« Madame, fait-il, bien vigniés. »
Et la puciele li respont :
« Sire, cil Dex qui fist le mont,
Il vous envoit hounor et bien !
Que chi n'en trouverés-vous rien :
Que de rien faire n'el savons;

---

[1] Ou *mordant*, qu'on lit dans le Ms. 7498[3], et qui signifie également *ardillon*.

[2] Laiton, grec Ὀρείχαλκος. On dit encore fil d'*archal*.

[3] Ms. 7498[3]. Var.

Ainz estoient d'orchal ou de cuire :
Très bien pooit-un apercuivre.

(v. 1600.)

Et pour chou plus grant duel avons
Quant uns preudom chà dedens vient,
Plus dolant estre nous couvient
Que ne l'ai de coi honnorer
Quant il velt chaiens demourer [1].
Namporquant .viij. jors a passés
Que ne fu mais si asasés
De viande nostre chastiaus;
Que j'ai .v. pains et .iij. gastiaus,
.Iij. pertris et quatre pleviers [2]
Que ne donroie pour Peviers [3],
Et plain .j. barisiel de vin.
N'a chaiens, je vous adevin [4],
Plus garison, se Dex me saut;
S'atendons à demain l'assaut
D'une gent molt laide et molt orde.
Vers aus ne puis trouver acorde,
Se jou lor signor ne voel prendre;
Mais anchois me lairoie pendre,
Que trop par est lais et crueus.
Ainc ne véistes de vos eus
Millour chevalier de sa main.
Mandé m'a l'assaut à demain,

---

[1] Ce vers ainsi que les cinq précédents ne se trouvent pas dans le Ms. 7498[3].

[2] Pluviers.

[3] Pithiviers, suivant M. Paris. Voyez *li Romans de Garin le Loherain*, tome 1, p. 50, note I, et p. 133, note I.

[4] Je vous avertis.

(v. 1623.)

Toute ma terre a essillie,
Et si m'a itant avillię.
Trois frères m'a mort et mon père :
Si est bien raisons k'il i père
A moi que je soie dolente.
Cuidiés-vous que il m'atalente
De prendre chelui à mari
Qui si m'a fait le cuer mari ?
Nenil, que jou aroie tort. »
Adonques pleure, ses mains tort,
Et souspire par mainte fois :
« Lasse ! com petit de defois,
Fait-elle, arai vers l'anemi ;
Que je n'ai mais si bon ami
Qui envers lui s'osast combatre !
Hé ! Dex ! verrai-jou jà abatre
Son orguel ne sa félonnie !
Mais ne tenés à vilonnie,
Pour Diu ! biau sire, se je plour,
Que j'ai assés painne et dolour ;
Mais je lairai le duel ester,
Pour vous me volrai conforter,
Puiske hebregiés estes chi. »
« Damoisiele, vostre merchi,
Dist Gérars, et Dex li vrais pères
Vous soit aidière et confortère !
Mais pour la pité Diu, amie,
Or me dites, ne vous poist mie,
Se li chevaliers corageus,
Qui tant est fiers et outrageus,

(v. 1653.)

Volroit vers vous bataille emprendre;
Sachiés de fi que pour desfendre
I meteroie le mien cors,
Et par si soit fais li recors
S'il me puet occirre et conquerre,
Que vous et toute vostre terre
Serés à son commandement;
Et se le conquier ensement,
Les outrages et les mesfais
Qu'il vous a porchaciez et fais,
Vous amendast à ma devise,
Fors des occis : en nule guise
Ne pueent cil estre rendu. »
La damoisiele a respondu :
« Par Diu, Sire, il ne me quiert el;
Mais je redouc tant le cruel
Que je ne m'en os entremetre;
Mais Dex vous mire le prametre
Et le confort que fait m'avés ! »
Atant s'est en estant levés
Uns chevaliers de grant éage,
C'on tenoit à preudomme et sage :
« Dame, fait-il, merchiiés l'ent,
Et faites trestout son talent,
Se li otriiés le bataille ;
Que je croi molt bien sans faille
Que par lui esserons [1] délivre. »
A icest mot son gant li livre

[1] Nous serons.

(v. 1681.)

La puciele, et Gérars le prent.
De la joie la gent s'esprent[1],
Tout sont de la parolle lié.
Le souper ont apparillié;
Cel tant que il orent éu
Ont à grant joie recéu[2].
Apriès souper assés villièrent[3],
Et puis lor lis apparillièrent.
Cil se coukent qui dormir durent;
Li autre villièrent et burent
Qui gaitier cele nuit devoient[4]
Dusch'al demain que le jour voient.
Dont corne li gaite le jour,
Et il n'i font plus de séjour
Ainz se lièvent hastivement,
Et la puciele isnielement
Fu vestue et apparillie,
Qui molt fu matin esvillie;
Cele nuit a petit dormi:
Tant redoute son anemi
Qu'elle ne pooit soumeillier.
Par le chastiel li chevalier

---

[1] Ms. 7595. Var.
De la joie le gant emprent.

[2] Ce vers et le précédent ne sont pas dans le manuscrit 7595.

[3] Le Ms. 7498[3] porte *viellèrent*.

[4] Ces deux vers sont à la place l'un de l'autre dans le Ms. 7595.

(v. 1703.)

Furent de paour esmari.
Gérars ot molt le cuer mari
Quant la puciele plourer voit.
Cele, qui grant paour avoit,
Vint au lit Gérart erramment;
Si li a dit molt douchement:
« Sire, bon jour vous doinst li Père
Ki de la Virgene[1] fist sa mère,
Et gart vo menbres et vo vie! »
La biele blonde, l'eschavie,
S'asist sour l'esponde dou lit.
Gérars ne pensoit à délit
Fors que seulement à s'amie;
La puciele voit ki larmie,
Au cuer molt durement li grève.
Au plus tost que il puet se lève,
Puis sont alé à .j. moustier,
Si oïrent le Diu mestier.
Quant le serviche escouté orent,
Au mur montent plus tost que porent,
L'ost ont perchute et avisée
Que il avoient devisée,
Bien en i ot .iij. mil à armes,
L'escu saisi par les enarmes[2].

---

[1] Prononcez *virjne* pour la mesure du vers.

[2] « Les *enarmes*, qui se sont appelées plus tard les *anses*, se composoient de deux fortes bandes de cuir, clouées sur le revers de l'écu. La distance qui les séparoit équivaloit à la longueur ordinaire de la partie du bras comprise entre

(v. 1727.)
Vint li sires par devant tous,
Qui molt estoit fel et estous,
Une ensaigne de cendal porte[1].
Au pié dou pont, devant la porte,
S'areste, et commenche à huchier
K'il les fera tous detrenchier
Se la puciele ne li rendent;
Et quant cil del castiel l'entendent,
Ne sevent que il puissent faire;
Et dist Gérars : « De cest afaire
Me laissiés ore couvenir;
Que anchui verrés avenir,
Se Diu plaist, en cui je me fie,

---

la saignée et la paume de la main. Outre ces anses, le bouclier étoit muni d'un baudrier de cuir, garni d'une boucle, qui le tenoit suspendu au cou de l'homme de guerre, lorsque celui-ci ne l'embrassoit pas au moyen des enarmes. » (M. Langlois du Pont-de-L'Arche, note au *Roman de Rou*, tome II, p. 275, note 5.)

De ce mot vient le verbe *renarmer*, qui signifie *remettre des enarmes* aux écus :

Qui donc véist chascun son harnois aprester,
Ces espées fourbir, et ces haubers roller,
Chauces et couvertures froier et escurer,
Ces elmes reburnir, ces escus *renarmer*,
Les fers de ces espiels en fraisnes renhanter.

(*Roman de Guitechin de Saissoigne*. Ms. de l'Arsenal, in-fol. B. L. F. n° 175, fol. 234, r°, col. 1, v. 21.)

[1] Ms. 7595. Var.

Une ensaigne devant iaus porte.

(v. 1740.)

Que li vassaus ki vous desfie
Se repentira del forfait
K'il vous a porcachié et fait.
Mais armes me faites prester;
Que je me volrai aprester.
S'irai là fors à lui combatre.
Se son orguel pooie abatre
Tant qu'en pais vous laissast ester,
Plus ne m'i volroie arester,
Puis vous commanderoie à Diu;
Que trop avés felon faidiu[1]
En lui, si com vous m'avés dit;
Mais or n'i ait nul contredit,
Ains me prestés armes nouvieles,
Moi ne caut, ou laides ou bieles,
Mais que fors soient et serrées.»
Atant li a-on aportées
Armes molt bieles et molt chières
Qui fors estoient et légières.
Les cauces maintenant li lacent,
A fors coroies li atachent;
Uns espourons à or li cauche
Uns damoisiaus desor sa cauche.
S'ot auqueton et riche et frois,
Ki tous estoit bendés d'orfrois.
Puis vesti .j. hauberc treslis

---

[1] Ennemi juré.

(v. 1766.)

Qui fu l'empérour Alis [1];
Sour la cuirie vest la cote
C'outre la mer fist une Escote
Rainse, ki fu mère Talas [2].
.J. hiaume ki avoit chiers las
Li lachent, ki fu Charlemainne;
Puis a chaint le sien branc demainne,
Que millour ne pooit avoir;
Et s'il vous plaisoit à savoir
Con faitement si fu trouvés,
Et comment il fu esprouvés [3],
Dirai vous ent la vérité.
Li rois de Baudas [4] la cité
Ot .j. neveu jouene tousel,
Molt i avoit biel damoisel;

---

[1] Alexandre-le-Grand. Alexandre de Bernay en parle ainsi :

> Ses haubers fu forgiez en l'isle de Durier;
> Li pan sont à argent, la ventaille d'ormier,
> La maille ne crient lance ne cop d'arbalestrier.
> Onques de sa valeur ne vit hons si légier.

(*L'Estoire d'Alixandre*. Ms. de la Bibliothèque Royale, fonds de Cangé, n° 11 *bis*, fol. 4, v°, col. 1, vers 12; ou Ms. du même fonds, n° 12, fol. 4, v°, col. 1, vers 13.)

[2] Ce passage fait sans doute allusion à quelque tradition d'origine grecque, car *Talas*, ou *Taulaz*, comme le porte le Ms. 7498[3], nous paraît dériver de ταλάσιος, qu'Henri Estienne traduit par *lanifex*.

[3] Ce vers ne se trouve pas dans le Ms. 7498[3].

[4] Bagdad.

(v. 1781.)

La terre tint de Salemine;
Mais molt ot en lui grant haïne
Ses oncles, qui volsist sans faille
Qu'il fust en auchune bataille
Occis, puis si aroit sa terre.
Par trahison le fist requerre
.J. jour d'une bataille faire
Encontre Esclamor de Baudaire [1].
D'unes fauses armes l'arma
Li rois, ki molt petit l'ama;
D'un hauberc molt menu maillié
D'estain trop bien apparillié.
Ses hiaumes fu de plonc forgiés;
Mais il estoit par lius vergiés [2]
De bendes d'or molt richement.
S'espée, se l'escris ne ment,
Avoit crois d'or et puing d'argent,
Et fuere d'orfrois bel et gent;
Mais li brans fu de plonc burnis.
Tout ensi faitement garnis
Est montés el cheval isniel,
Puis l'amainnent en .j. islel [3]

---

[1] Ce mot signifie également *Bagdad*. Dans le *Roman* provençal *de Fierabras* figure un chef sarrazin nommé *Esclamar d'Amiata*. La partie du roman où il est question de lui, manque dans le texte françois contenu dans le Ms. de la Bibliothèque royale, supplément françois, n° 180.

[2] Vergé, zébré, par intervalles, de bandes d'or.

[3] Petite île.

(v. 1803.)

Où cil Esclamor l'atendoit,
Qui combatre à lui se devoit.
Des lanches au premier joustèrent,
Et si durement se hurtèrent
C'andoi se portèrent à terre;
Sus salent, si se vont requerre.
Li niès le roi l'espée a traite,
Seure li cort à la retraite;
S'a s'espée par mi brisie
Que li rois li ot tant prisie,
Et Esclamors sore li court;
Si a l'enfant tenu si court[1]
Que partout là où il l'ataint
En trait le sanc, ensi le taint.
L'enfès voit bien k'il fu traïs,
De la paour fu èsbahis.
En la rivière l'enfès fuit,
Ne set aillours avoir refuit;
Por pierres prendre s'i aploie
Tant c'à la destre main s'apoie
Au heu[2] d'une espée d'achier.
L'enfès le sache au redrechier
De la rivière, où ot esté
Plus de .lx. et .j. esté.
L'enfès estoit légiers et fors;
De la rivière saillì fors,

---

[1] Ce vers n'est pas dans le Ms. 7498[3].

[2] *Heu, heus, heut, helt, helde*, et non pas *hent*, comme l'a écrit D. Carpentier, *garde d'épée*, en italien *elsa*. Ce mot

(v. 1829.)

A .ij. piés encontremont saut;
A Esclamor vient, si l'asaut;
Donné li a si grant colée
Que très le chief li est coulée

---

dérive de l'islandois *helld* (danois holde, suédois hålla, allemand halten, anglois *hold*), tenir. On lit dans le même passage du *Roman de Parthenopex de Blois :*

Devant le *helt* l'espée brise.

(Ms. de Saint-Germain-des-Prés, n° 1830, fol. 136, v°, col. 1.)

Devant la *heut* l'espée brise.

(Ms. de la Bibliothèque Royale, n° 6985, fol. 12, r°, col. 1.)

En son poig tint li dus le brant tot nu,
Dedens la guele li a tot enbatu
Que le *heut* d'or i est as dens arestu.

(*Roman d'Agolant.* — Recueil de Bekker, p. LIX, v. 603.)

Véez-vos cel branc qui là pent,
Qui a cel entrecor d'argent
Et lou pont et lou *heu* d'or fin?

(*Do chevalier à l'espée*, vers 532. *Nouveau Recueil de Fabliaux et Contes inédits*, publié par Méon, tome I, p. 143).

Aportés li est ses escus
Et li brans o le *heus* dorés.

(*Roman des aventures de Fregus.* Ms. 7595, fol. CCCCLXVI, col. 1, v. 13.)

De ce mot vient le verbe *enheudir :*

Il a traite l'espée qui d'or fu *enheudie*.

(*Roman de Fierabras.* Ms. suppl. franç., n° 180, fol. 235, v°, col. 2, dernier vers.)

(v. 1832.)

L'espée de si en la terre :
Por cel cop ot non Fine-Guerre
L'espée [1]; or l'a Gérars au flanc.
Puis amainnent son cheval blanc [2];
D'un drap de soie fu couvers
Dont li endrois et li envers
Estoit plus vermax que varanche.
Gérars prent l'escu et la lanche,
Une ensaigne ot en son fremée.
La porte li ont desfremée;
Gérars ist fors, le pont trespasse,
.Ij. eslais fait en poi d'espasse,
Et quant l'aperchut Galerans,
Ki sires fu des Gorgerans,
Contre lui point hardiement;

---

[1] Ce coup fit que désormais on appela cette épée : *finisseuse de guerre*. Voyez dans Warton, *History of English Poetry*, édition de Richard Price. *London, printed for Thomas Tegg*, etc. 1824, in-8°, tome I, p. lvii, note *d*, une note curieuse sur les noms donnés aux épées chez les Scandinaves, les Bretons et les anciens François. Voyez aussi, sur les épées célèbres dans les poèmes du cycle carlovingien, le *Roman de Fierabras*. Ms. suppl. franç., n° 180, fol. 206, v°, col. 1, v. 27 et suiv.

[2] Ce mot est bien ancien et provient du Nord ; en effet, Procope dit en parlant du cheval de Bélisaire :

Ὃς δὴ ὅλον μὲν τὸ σῶμα φαιὸς ἦν, τὸ μέτωπον ἐκ κεφαλῆς ἄχρι ἐς ῥῖνας λευκὸς μάλιστα, τοῦτον Ἕλληνες μὲν Φάλιον, Βάρβαροι δὲ Βάλαν καλοῦσιν. (ΠΡΟΚΟΠΙΟΥ ΚΑΙΣΑΡΕΩΣ τῆς δευτέρας τετράδος τῶν καθ' αὐτὸν ἱστοριῶν βιβλ. α' κεφαλ. ιη'.)

(v. 1847.)

Si li a dit molt fièrement :
« Vassal, fait-il, ton non me di.
Or te tieng-jou à molt hardi
Quant contre moi venir osas.
Molt grant musardie pensas,
Se ne me viens le chastel rendre. »
Dist Gérars : « Ains le vieng desfendre
Encontre toi, se Dex me saut.
La puciele, cui Dex consaut !
M'i a envoié et tramis. »
« Ies-tu doncques si ses amis
Que pour li es venus morir ?
De chou ne te puet nus garir,
Se conbatre vers moi te vieus. »
« A la foi ! dehait [1] ait cis gieus,
Dist Gérars, et qui le promet !
Un tel covent envers te met :
S'occirre me pues et outrer,
En cel chastiel poras entrer,
Et la damoisiele saisir
Et des gens faire ton plaisir ;
Et, se je conquerre te puis,
A sa volenté feras puis,
Et li venras tout amender
Quanqu'ele sara commander. »

---

[1] Voyez sur cette expression *li Romans de Garin le Loherain*, tome I, p. 209, note 2. Nous ne sommes nullement de l'avis de M. Paris sur l'origine de ce mot.

(v. 1872.)

Dist Galerans : « Miels ne requier ;
Mais or te proi .j. don et quier ;
Si te dirai en quel manière :
Tu ficheras là ta banière ;
Si m'atendras, et jou irai
A mes hommes, s'es amenrai,
Et pour toi miels asséurer
Te ferai plevir et jurer
Que les couvenanches tenront,
En ostages se meteront
Laiens el chastiel .iiij. ou troi. »
Ce dist Gérars : « Et je l'otroi. »
A cest mot Galerans s'eslaisse,
Le cheval point et Gérart laisse;
A ses hommes vient, s'es amainne,
Et le sien senescal demainne
Fait jurer et livrer hostages.
La puciele vint as estages
Amont el plus haut de la tour ;
Que elle velt véir l'estour
D'ans .ij. les chevaliers armés.
El chastiel n'a homme remés
Ki as murs ne soit apoiés.
Les confanons ont desploiés
Galerans et l'enfès Gérars.
Plus lonc que ne trairoit uns ars
S'est eslongiés li uns del autre.
Lanche levée sour le fautre
S'entrevienent et se desfient.
En lor forches molt fort se fient.

(v. 1902.)

En l'escu d'or et d'asur taint
A li uns l'autre si ataint
Qu'il les froissent et esquartielent.
Lor lanches toutes en astelent [1];
Mais al venir k'il font ensamble
Se hurtèrent si, com moi samble,
Que il guerpirent les estriers
Et chaïrent par de detriers
Des crupes des chevals ansdeus;
Mais de chou fu pitiés et deus
K'il jurent pasmé longhement.
Mestier aroient d'onghement
Quant che venra au départir.
Qui les plaies volroit partir,
Et puis coisist le mains greveuse,
Si seroit-elle périlleuse.
Ensi une grant pièche jurent.
Li chevalier dient et jurent
C'onques mais tel jouste ne virent.
Atant de pasmison revinrent,
Tout estourdi em piés resalent,
As brans vienent, si s'entr'asalent
Si fort que, se Dex me seceure,
Poi a liu sor iaus sanc ne keure [2].
Ensi ont la bataille emprise,
Li uns l'autre noient ne prise,

---

[1] Mettent en éclats, brisent.

[2] Il y a peu d'endroits sur eux où le sang ne coure.

(v. 1928.)
Mien escient, plus d'une melle.
Li sans et la suours les melle,
Qui lor ciet ès iex et degoute;
A bien poi k'il ne voient goute.
Les escus guerpissent et perdent,
Bras à bras ensi s'entr'aherdent,
Tant sachent et boutent et tirent,
Et si malement s'entr'atirent,
Que des hiaumes rompent les las.
Li plus reposés est trop las ;
Nampourquant pas ne se recroient [1],
Ains paient bien chou k'il acroient.
A cel assaut tant se combatent
Que à la terre s'entr'abatent.
Li uns est sour l'autre versés,
Chascuns se gist tous enversés ;
Ne tant ne quant ne se remuent ;
Lor chières lor taignent et muent
Pour le sanc que il ont perdu.
Cil del chastiel sont esperdu
Et cil defors tout ensement ;
Que perdu ont lor tensement.
Se lor sires estoit occis
Kéu sont en males merchis.
Cil dou chastiel sont en esmai :
« Hé ! las ! tant avril et tant mai,
Font-il, avons painne endurée,

[1] Ce vers n'est pas dans le Ms. 7498[3].

(v. 1955.)

Or mais arons poi de durée. »
Ensi par le chastiel disoient.
Li chevalier qui là gisoient
Oent la noise et la toumoute[1];
Mais ne sevent à coi chou monte,
Fors tant que les gens molt bien oent
Ki ansdeus les prisent et loent.
Ensi andoi li chevalier
Jurent el champ sans orillier
Tant k'il ont reposé lor vainnes
Et qu'il ont repris lor alainnes.
Hastivement chascuns se drèche,
Li uns envers l'autre s'adrèche,
A l'escremie se requièrent;
Ès visages grans cols se fièrent,
Et se donnent molt grans testées[2],
Et entre .ij. et sourmontées;
Froiscent hiaumes, haubers desmaillent,
Des puins, des espées se maillent[3]
Ès visaiges et ès maisieles.
Aussi comme sour .ij. aisieles[4]
Sonnent lor cop, quant il s'ataingnent.

---

[1] Tumulte.

[2] Coups sur la tête. Ce mot, comme *entredeus*, qui se retrouve dans le *Roman du Chevalier au Cygne* (Ms. suppl. franç. n° 5408, fol. 24, r°, col. 2, vers 5), et *sourmontées*, est un terme d'escrime.

[3] Ils se martèlent. Ce vers n'est pas dans le Ms. 7498[3].

[4] Planches.

(v. 1977.)

De sanc et de suour se taignent
Si que lor véue en oscure;
Nampourquant n'ont de repos cure,
Ains boute li uns l'autre et sache,
Ne il n'i a chelui ki sache
Ki en ait le miex ne le pis.
A droite, jouste en mi le pis,
S'entrefièrent des brans agus.
Onques Rollans ne Fernagus
Ne se rendirent tel meslée[1].
Sans et suours lor est meslée
Ès iex, si que goute ne voient
Ne où trouver ne se savoient;
Mais quant l'uns puet l'autre ataster,
De férir se velt molt haster[2];
As brans se prendent de rechief,
Et hurte l'uns l'autre dou chief,
Si que li oel lor estincielent.
Pour chaïr molt souvent canchielent;
Mais l'uns à l'autre se soustient;

---

[1] Allusion au fameux combat qui eut lieu entre ces deux champions et qui est raconté tout au long dans la chronique de Turpin, traduite en françois et imprimée à Paris, par maître Pierre Vidoue pour Regnauld Chauldiere, le huitième jour de juin, 1527, in-4°, gothique, feuillet xxviii, r°, et suiv. L'adversaire de Roland y est appelé *Ferragus*.

[2] Ms. 7498[3]. Var.

Mais quant li uns l'autre r'ataste,
Sachiez que de férir se hastent.

(v. 1997.)

Ensi longhement se retient;
Mais tant se sont entrehurté,
Enpaint et sachié et bouté,
Que pour .j. poi ne sont estaint.
Tant sont formené et ataint
K'il sont à la terre chéu;
Mais Galerant est meschéu,
K'il chiet desous et cil deseure.
A Gérart souvint en cele eure
De sa biele amie Euriaut.
Le branc d'achier leva en halt,
A chelui dist : « Proie merchi;
Damages ert se jou t'ochi. »
Dist Galerans : « Or oi folie :
Ne m'as pas si en ta baillie
Com tu cuides, se Dex me saut;
Ains te livrerai grant asaut. »
Dist Gérars : « Dont ert chou merveille. »
L'espée tint de sanc vermeille,
Les las de soie à or trechiés
Li a tout maintenant trenchiés [1],
Désarmée li a la fache.
Galerans ne set que il fache,
Bien voit defois n'i a mestier,
Tant sache estordre ne luitier,
Que il se péust remouvoir.
Dist Gérars : « Se tu vels avoir

[1] Ce vers n'est pas dans le Ms. 7498[3].

(v. 2024.)
Merchi, di que tu ies outrés. »
Dist Galerans : « Vous me mostrés
Trop vilain mot ; je vous créant
Que jà n'ière vis recréant :
Je n'ai cure de ta merchi.
Fier! c'atens tu ? et si m'ochi :
La mort ne douc ne grain ne peu ;
Que onques mais trouver ne peu
Chevalier qui d'armes m'outrast. »
Gérars volentiers li rouvast
K'il priast merchi une fois,
Mais cil l'en avoit fait defois ;
Lors hauche contremont l'espée,
Si li a la teste colpée.
Li Gorgeran, quant l'ont véu,
Molt en ont grant dolour éu ;
Mais, pour sauver lor sairement,
Vinrent à Gérart esraument ;
En sa merchi se sont tout mis
De cors et d'avoir et d'amis.
La damoisiele de la tour,
Qui bien avoit véu l'estour,
Pleure de pitié et de joie ;
Que je ne quic jamais que j'oie
Tel joie com font el chastiel.
Sonnent fléustes et fretel [1].

---

[1] Ce vers n'est que dans le Ms. 7595. *Fretel* signifie ou *sistre*, suivant la traduction romane du *Livre des Rois*, faite

(v. 1050.)

Nus del chastiel ne se repont,
Ains passent le porte et le pont,
Et la dame fu tout devant
Et chante cler en itel guise :

Tant arai bonne amour quise
C'or l'arai à ma devise.

Ensi vint chantant la puciele
Qui molt fu avenans et biele ;
Mais n'ot vestu c'un cainse blanc.
Quant Gérart vit couvert de sanc
De la paour fu esmarie :
« Ha ! fait-elle, Sainte Marie !
Com par est cis vassaus bleciés !
Certes, s'il muert, bien le sachiés
Que jamais lie ne serai,
Ne joie ne déduit n'arai. »
Ensi est vers Gérart venue ;
Mais il ne l'a mie véue ;
Que sans et pourre et la suour
Li ot tolue la luour
Des iex si qu'il ne la vit pas ;
Ains chiet pasmés isnel le pas :

---

vers la fin du XIe siècle (liv. II, chap. VI, vers. 5 ; copies modernes de la Bibliothèque Royale, collection Mouchet, n° 9, fol. 47, v°, col. 1, ligne 1, et de celle de l'Arsenal), ou *flûte de Pan*, suivant Philippe de Vitry, cité par M. de Roquefort, *Glossaire de la Langue Romane*, tome I, p. 643, col. 1.

(v. 2072.)

Tant fu vains del sanc c'ot perdu.
La dame ot le cuer esperdu
Quant Gérart a véu pasmer,
Soi-méisme prent à blasmer :
« Ha ! fait-elle, lasse ! chaitive !
Grant dolour est que je sui vive ;
Que cis vassaus est par moi mors.
Bien sai que miens en est li tors,
Quant por moi le laissai combatre. »
Dont commencha ses puins à batre
Et ses caviaus à esrachier,
A painnes se puet estanchier
De plorer, tant estoit dolente.
Coique la biele se gaimente,
Gérars revint de pasmison,
De la puciele ot la raison ;
Dont sospire et jeta uns plains ;
Tant estoit de grant dolor plains
Qu'à painnes pot ouvrir la bouche.
La puciele sa main li couche
Sor son viaire, et li essue
Et tert les iex et la véue
Que il avoit tous plains de sanc,
Vermel en fist son cainse blanc.
Quant ele li a les iex ters,
.J. petitet li a ouvers ;
Puis a parlé à molt grant painne,
Que la parole ot quasse et vainne :
« Dame, fait-il, par vo merchi,
Por Diu-cor, m'enportés de chi.

(v. 2101.)

Grant mestier aroie d'entrait[1]
Et c'on m'éust mon hauberc trait. »
Quant la damoisiele l'entent
Sa gent apiele, plus n'atent;
En .j. escu le fait couchier,
Que ne péust pas chevauchier;
El chastiel le portent errant.
Et tout li homme Galerant
Sont à la puciele venu;
Si homme sont tout devenu.
Quant il li orent fait homage,
La puciele, ki molt fu sage,
A Gérart l'ielme deslachie,
Puis li a son hauberc sachie;
Mais li bliaus et la chemise
Li estoit toute à la char prise;
K'en .ij.c. lius ont fait le merc[2]

---

[1] *Entrait* paroît signifier des bandes de toile enduites de baumes et de linimens, à l'aide desquelles on rapprochoit les bords des plaies pour en opérer la guérison. Voyez le mot INSUTURA dans le *Glossarium novum ad scriptores Medii Ævi*, etc., de D. Carpentier.

[2] La marque des mailles du haubert sur la chair.

Trosqu'en la coife del hauberc
Li brans devale et fait son *merc*.

(*Roman de Parthenopex de Blois*. Ms. de l'Arsenal, n° 194, fol. 55, v°, col. 1, v. 11.)

Dedens la cambre d'alabastre
U n'avoit ne jonc ne mentastre

(v. 2118.)

Sour lui les mailles dou hauberc.
En .j. lit l'ont souef couchié
De lin tout novel escouchié;
Li font emplastres et entrais
D'un onghement ki fu fors trais
D'une boiste ki souef ole.
L'onghemens estoit clers com ole [1],
Destemprés estoit à triacle.
Tel vertu a et tel miracle
Que, quant ses plaies li ont ointes,
Ou soient sor ners ou sor jointes,
Mais les grans ouvertes se tinrent [2].
A molt grant painne le soustinrent
En séant, tant que bendés fu,
Ensus de gent et loinc de fu
L'ont laissié et mis por la noise.
Une puciele molt courtoise
L'a pris en cure pour garir.
Encor li pora bien mérir
Li chevaliers, se il respasse.
La puciele en petit d'espasse

Le désarmèrent icel soir.
Le cors ot bloi et pers et noir.
En .ij. c. lius i ont fait *mere*
Les dures mailles del hauberc.

(*Roman de Troies*. Ms. 7595, fol. CXIII, v°, col. 2, v. 46.)

[1] Huile.

[2] Ce vers n'est pas dans le Ms. 7498[3], et le passage entier y est altéré.

(v. 2139.)

Le fait forment asouagier,
Tant que il puet boire et mangier
Et k'il parolle bien à iaus ;
Et le garde de poivre et d'aus [1].
Tant s'est la puciele penée
K'il n'a plaie ne soit sanée,
Tos fu garis et respassés
Anchois que li mois fust passés [2].

---

[1] Les pucelles qui, dans le château du comte Guivret, soignoient le chevalier Erec, blessé dans un combat,

Le faisoient mangier et boivre,
Si le gardent d'aus et de poivre.

(*Roman d'Erec et d'Enide*, par Chrestien de Troyes. Ms. du fonds de Cangé, n° 27, *olim* 69, et ancien fonds, n° 7555, fol. 153, v°, col 2, v. 39.)

[2] Voyez sur les médecins et les chirurgiens au moyen-âge, et sur l'éducation médicale qu'on donnoit aux femmes à cette époque, une note savante de M. de Roquefort, p. 197 — 202, du tome II des *Poésies de Marie de France*. Cet éditeur y cite ce passage du *Roman de la Violette*, d'après l'édition de Gueulette. Nous compléterons cette note par le passage suivant :

Del vergier issent par l'entrée
Dusqu'en sa cambre à recalée ;
De ses puceles i trouva,
Docement les araisonna,
.J. lit lor fist apparillier;
Coucié i ont le chevalier.
Il ert encore tous sanglens
Et ses biax cors trestos sullens.
Quant la pucele vit la plaie

(v. 2147.)

Au plus tost que il pot leva,
Que li jesirs molt li greva.
De s'amie li resouvint;
Talens et volentés li vint
C'à la puciele requerra
Congié, et s'amie querra :
« Dame, fait-il, tous sui garis;
Mais molt ai esté esmaris
Que jou des plaies ne morusse,
Et se jou tel garde n'éusse
Jà n'éusse mais jor santé;
Mais venu m'est en volenté
D'aler pourcachier mon afaire;
Et se vous plus avés à faire
Vers nul homme, vés me tout prest,
Com chil ki vos chevaliers est,
A tous jors mais à vo besoing
Où que che soit, ou près ou loing;

Qu'il ot el cors, molt s'en esmaie.
Adont li leve de claré
Le pis devant et le costé;
Ensanle met sel et plument.
Il le soffri molt boinement;
Docement li oignoit de basme
Et Tydéus sovent se pasme.
Puis li bendèrent d'un orfrois
Trestot le cors en .iiij. plois.
Cevalcier puet or mais à rote.

(*Li Siéges de Thèbes*. Ms. de la Bibliothèque Royale, n° 6987, fol. 41, v°, col. 3, à partir de l'avant-dernier vers.)

(v. 2165.)

Mais dites-moi, vostre merchi,
Anchois que jou parte de chi,
Vo non, vostre afaire et vostre estre. »
« Sire, par Diu le roi célestre,
Lie et de bonne volenté
Vous en dirai la vérité :
Mes pères ot à non Turgis,
Et cis chastiaus a non Vergis [1],
Et je sui apielée Aigline.
Toute Biaune [2] doit estre acline
A moi, que elle fu mon père;
Mais aven devant le Saint-Piere
L'ocist Galerans à ses mains
Et .ij. de mes frères germains,
L'un Clarembaut, et l'autre Helye;
Mais vous me r'avés faite lie

---

[1] Le château de Vergy, fondé, selon les uns, par Vercingentorix, ou par Vergasillan son proche parent; et, suivant d'autres, par Virginius, capitaine romain, a subsisté jusqu'à Henri IV, qui le fit raser en novembre 1609. Il étoit situé en Bourgogne, dans le diocèse d'Autun, au bailliage de Nuits. Il a donné autrefois le nom à une maison illustre dont les membres étoient comtes de Dijon, de Châlons et de Beaune, et avoient été décorés du nom de *Preux de Vergy*. André du Chesne a écrit leur histoire, qui a été imprimée *à Paris, chez Sébastien Cramoisy, M.DC.XXV*, deux parties in-folio.

[2] Le Ms. 7595 porte :

Toute biautés, etc.

(v. 2181.)

Quant vengié m'avés de chelui
Ki pitié n'avoit de nului.
Ore volroie molt savoir
Que vous me desissiés le voir
De vo non et de vostre afaire,
Puis porrés vostre plaisir faire [1]
Del aler ou del remanoir.
Ma terre et trestout mon avoir
Et quanque j'ai vous abandon,
De moi-méisme vous faich don,
Volés à femme, ou à amie.
Pour Diu ! ne me refusés mie,
Que je sui assés gentils fame ;
Mais je sai bien que nule dame
Ne se doit loer ne prisier. »
Ensi commenche à atisier
Le fu qui jà n'estaindera,
Ne jà l'amour ataindera,
Qu'ele cuide à Gérart avoir :
« Dame, dist Gérars, pour l'avoir
C'ot Constentins, li rois de Romme,
Ne lairoie, chou est la somme,

---

[1] Ms. 7498³. Var.

Orre voudroie-je savoir
De vostre afeire tout le voir
Et de vous et de vostre non,
Puis feres vo plaisir et vo bon,
Etc.

(v. 2203.)

La voie que jou ai emprise. »
Quant cele, ki estoit esprise
De s'amour, l'oï si parler
K'il s'en velt sans targier aler,
Pensive fu, ne pot mot dire.
Quant Gérars le vit plainne d'ire,
Bien sot que c'estoit pour s'amour,
Si li a dit tout sans demour :
« Avoi ! damoisiele, merchi !
Ne poroie demourer chi,
Par cele foi que je vous doi. »
Lors le prent par le bout del doi,
Si dist : «Che ne puet pas ore estre. »
Son non, son afaire et son estre
Li a conté de chief en chief,
Et son anui et son meschief ;
Que sa terre perdue avoit,
Et encore plus li grevoit
K'il avoit s'amie perdue.
La puciele fu esperdue
Quant s'amie nommer li ot,
Onques mais si grant dolor n'ot :
« Lasse ! fait-elle, que ferai ?
En quel manière souferrai
Le fais que j'ai sor moi cargié,
Dont j'ai fait si cruel marchié
Quant j'ai enamé cest vassal ?
Dès or sousferrai maint asal
D'amors ; mès ne me vaudra riens.

(v. 2232.)

Nonporquant mout m'a feit de biens [1],
Que geté m'a de grant dolor;
Mais il me r'a mise en grignor,
Non l'a, mais jou qui tant sui fole
Qui par moi-méisme m'afole;
Par moi! je ne di mie voir;
Car on puet bien de fi savoir
Que se Gérars chà ne venist,
Jà à nul jour chou n'avenist
Que vers lui éusse pensée. »
Ensi s'est par li escusée.
.J. petitet apriès a dit:
« Certes, or sai-jou molt petit
Qui sour lui les coupes metoie
Et moi-méisme en ostoie;
Mais je ne le doi pas blasmer,
Mais mon cuer qui me fait amer
Et mes iex ki traïe m'ont.
Lasse! je cuidai estre el mont,
Mais jou en sui devers le val. »
Atant demande son cheval
Gérars, car il voloit monter;
S'espée li court aporter
Uns dansiaus cui il l'ot baillie [2],
Par devant la sale entaillie [3]

---

[1] Ms. 7595. Var.
Namporquant molt me fait dolor.

[2] Le dernier mot de ce vers manque dans le Ms. 7595.

[3] Salle sculptée, salle d'honneur.

(v. 2257.)

Monte Gérars, congié a pris
Comme sages et bien apris.
Lors s'en va, n'a plus respitié.
Tout em plourèrent de pitié ;
Et Gérars s'en va sans atente,
Qui au querre a mise s'entente
Euriaut que perdue avoit ;
Mais où trouver ne le savoit.
Ensi erra jornées .vj.
Iriés et destrois et pensis.
Ainc nouviele n'en pot aprendre :
D'ire et de duel prist à esprendre.
En cele angoisse le toucha
Uns mals ki au lit l'acoucha
Dedens la ville de Châlon [1].
Aillors li tenoit qu'el talon
Li mals qui l'ot pris et saisi.
Longhement fu Gérars ensi
Chiés .j. borgois, Guyon-le-Gris.
Pailes devint et amaigris,
Le boire pert et le mangier,
Riens ne le puet assouagier [2] ;
Tous s'oublie, tous se despoire,
Sa vie ne prise une poire,
Del siècle volsist estre alés.
Tant est remis et adolés

---

[1] Châlons-sur-Saône.

[2] Ce vers ne se trouve que dans le Ms. 7595.

(v. 2283.)

Que .j. hons qui véu l'éust
Jamais ne le reconnéust.
Oubliiés s'est et desséus.
Plus vers que fuelle de séus[1]
Devint ses cors et tout si membre.
De nule rien ne se ramembre,
S'amie et lui-méisme oublie :
Toute sa vertu afoblie[2].
Ensi Gérars longhement jut,
Ne trueve rien qui li ajut
Ciés le borgois, cui molt em poise,
Qui une fille ot molt cortoise :
Molt estoit biele et avenans,
Ses mieudres poins estoit venans[3],
Molt fu envoisie et mignote.
La damoisiele ot non Marote.
.J. jor sist ès chambres son père,
Une estole et .j. amit père[4]
De soie et d'or molt soutilment,
Si i fait ententeuement
Mainte croisete et mainte estoile,

---

[1] Sureau. *Séu* pour *sureau* est encore en usage en Picardie.

[2] Ms. 7595. Var.

Trestoute est sa vertus falie.

[3] Agréable.

[4] Altération causée par la rime, de la troisième personne, singulier de l'indicatif du verbe *parer*.

(v. 2304.)

Et dist ceste chanchon à toile [1];
Que par son chant forment s'alose :

Siet soi [2] biele Euriaus, seule est enclose;
Ne boit, ne ne mangue, ne ne repose [3];
Souvent se claimme lasse, souvent se cose [4]
C'à son ami Renaut parler n'en ose;

---

[1] Ces mots signifient probablement chanson à mesure lente et grave qu'on chantoit en tissant de la *toile*. On retrouve cette expression au vers 374 du *Lay d'Aristote*, par Henri d'Andeli, publié dans les *Fabliaux et Contes*, etc., édition de 1808, tome III, p. 96. Le poète dit en parlant de la maîtresse d'Alexandre, à laquelle Aristote fait la cour :

Son chapel en son biau chief pose,
Ne fait sanblant de nule chose
Que maistre Aristote aperçoive;
Et por ce que miex le deçoive,
Et plus bel le voist enchantant,
Vers la fenestre va chantant
Les vers d'une *chanson de toile*,
Car ne veut pas que cil se çoile
Qui tout a mis en la querelle :
« Lés un vergier, lés une fontenelle
Siet fille à roi, sa main à sa maisselle,
En soupirant son doux ami apele :
« Ahi! quens Guis, la vostre amor
« Me tot solas et ris. »

Il est assez singulier que Méon ait cru devoir mettre à *toile* un T majuscule.

[2] Ces deux mots ainsi que le vers précédent ne sont pas dans le Ms. 7498[3].

[3] Ce vers n'est que dans le Ms. 7595.

[4] Se plaint.

(v. 2310.)

Souvent s'escrie en haut :
« Ha! Dex! verrai-jou jà mon douc ami Renaut! »

Coique la puciele chanta,
Gérars l'oï et escouta.
S'amie ot nommer en chantant,
Ne se pot lever en estant,
Ains est dedens son lit assis,
Une pièce fu molt pensis :
« Las! fait-il, cis maus m'a déchut
Quant jou ai si longhement jut [1];
Assés puis jésir et chi estre,
Jà ne sarai ne liu ne l'estre
Où m'amie puisse trouver.
Par moi-méisme voel prouver
Que ki sa bonne amor oublie,
Son sens et sa forche afoiblie.
N'est merveille se j'afoibli
Quant cheli ai mise en oubli
Ki par s'amour me fait valoir;
Mais trop l'ai mise en noncaloir.
Or me couvient esvertuer
Et le mal ch'ai éu tuer.
S'irai querre Euriaut, m'amie :
Ensi ne remanra-il mie:
Tant le querrai que jou l'arai.
Jà por painne ne laisserai

---

[1] Dans le Ms. 7498[3], ce vers est remplacé par celui-ci :
Don j'ai si grant delor reçut.

(v. 2336.)

Que ne l'aie, se elle est vive. »
Ensi s'esvertue et avive,
Et pour lui plus reconforter
Commenche cest ver à chanter
A clere vois haute et levée :

Amors, quant m'iert ceste painne achievée
Qui si me fait à grant dolour languir?
Souvent mi fait mainte dure escaufée,
Souvent rogir et maintes fois pâlir,
Frémir, trambler, tressuer, tressaillir.
Souventes fois m'est à joie tornée,
Et aussi tost sor le point de morir[1].

Quant la fille au borgois, Marote,
Entendi le son et le note
De Gérart qui avoit chanté,
A merveilles l'a escouté,
Que bien cuida, et si ot droit,
Que li chevaliers orendroit
Fust chéus en grant frénésie ;
Mais molt a fait grant cortoisie,
Qu'ele s'est maintenant drechie.
Envers le lit s'est adrechie,
Gérart i a séant trouvé,
Si li a proié et rouvé,
Por l'amour Diu, k'il se couçast
Et mie ne se coureçast ;
Que li courous li greveroit.

---

[1] Ceci est comme une contre-épreuve du fragment de Sapho.

(v. 2363)

Gérars li dist k'il mangeroit
Volentiers d'un caudel d'amande[1].
La puciele tantost commande
.J. sien varlet k'il l'aparaut ;
Si desfent que nus ne paraut
A lui devant k'il ait mangié.
Dist Gérars : « Or vous deman-gié,
Puciele, s'onques jour véistes
Ne de femme parler oïstes
Qui Euriaus éust à non. »
« Si m'aït Dex, sire, je non;
N'onques n'en vi, ne ne connui ;
Mais molt me vint à grant anui
Orains quant vous oï chanter. »
« Par foi ! che fu pour conforter,
Dist Gérars, que il me souvint
De cheli dont li mals me vint,
Qu'en chantant vous oï nommer. »
« Sire, sont-chou dont mal d'amer

---

[1] Le Ms. 7498[3] porte : *caudel de viande*. Ce mot signifie ici *bouillon*, et, selon le texte, *lait d'amande chaud*. J. de La Fontaine s'en est servi dans sa fable de *l'Ivrogne et sa femme :*

> .....Son épouse, en habit d'Alecton,
> Masquée et de sa voix contrefaisant le ton,
> Vient au prétendu mort, approche de sa bière,
> Lui présente un *chaudeau* propre pour Lucifer.
> (Livre III, fable 7.)

Actuellement, en Artois, *caudiau* signifie *bouillie*.

(v. 2382.)

Que si lonc tans avés éu ? »
Gérars li a tout connéu
Son grant anui et sa grant perte;
Toute la vérité aperte
Li a d'Euriaut acontée.
Quant la puciele a escoutée
La parolle, si dist après :
« Certes, sire, ne lonc ne près
Ne doit-on esprouver s'amie[1],
Moi est avis, je n'en douc mie;
C'asés tost puet amie faire
Uns hom qui est de grant afaire :
Légière chose est à furnir;
Mais ce est sens de bien tenir.
Que cil qui a sa bonne amie
Sachiés esprouver n'en doit mie,
Ains le doit adiès tenir chière;
Que cil est vers amour tréchière
Qui n'aimme fors pour son voloir

---

[1] Nous citons le passage suivant autant parce que le premier vers présente une certaine analogie de pensée avec ceux-ci, que pour compléter la note I de la page 49 de ce roman, où il n'est question que d'une seule Galienne :

Veus-tu dont cuer de fame essaier n'esprouver?
Du rice Challemaine vous devroit ramenbrer
Qui tant nori Girart qui l'ot fait adouber,
Puis li tolli sa fille *Galiene* au vis cler;
L'enfant Garsilium en fist désireter.

(*Roman de Fierabras*. Ms. suppl. franç. N° 180, fol. 218, v°, col. 1, v. 1 et suiv.)

(v. 2401.)

Et met adiès en noncaloir
La volenté s'amie à faire;
Mais li amans de bon afeire [1]
Velt adiès miels et miex servir
Par coi il puisse déservir
Le guerredon c'Amors puet rendre :
Je n'el di pas pour vous aprendre,
C'asés je quic en estes sages,
Mais namporquant ses bons usages
Doit-on adiès ramentevoir. »
« Ha ! puciele, vous dites voir,
Che dist Gérars, Dex le vous mire !
De cest mal m'avés esté mire
Ki tenu m'a lonc tans si fort;
Mais vous m'en avés fait confort
Et en parler et en chantant. »
Li varlès est venus atant
Qui le chaudel ot atorné;
Ne l'ot pas au boulir torné;
Biel le tenoit en sa main destre,
Et s'aportoit en la seniestre
Une riche cuillier d'argent.
Marote, qui le cors ot gent,
Prent le chaudel et le cuillier
Qu'ele avoit fait apparillier,
Gérart en fait .j. poi user;

---

[1] Ms. 7595. Var.
Mais li amant li déboinaire.

(v. 2427.)

Ne le valt pas trop engresser,
Mais petit l'en donne et souvent,
Et cuevre son chief por le vent,
Pour le froit, que mal ne li fache;
Se li leve souvent la fache
Et les temples de l'aige rose[1].
De lui bien faire ne repose
La puciele ne tart ne tempre[2],
Ains le baigne tant et atempre,
Et le semont tant et esforche
K'il est revenus en sa forche.
Et tantost com fu respassés
S'est en son corage apensés
Que il ira querre Euriaut,
Il ne laira que il n'i aut[3];
Anchois ira en Engleterre
Et si querra par toute terre.
Jamais n'ert liés se ne le trueve.
A la puciele prie et rueve
Que savoir fache son despens.
« Sire, fait-elle, je m'apens
Que vous n'avés pas grant avoir :

---

[1] Voyez sur le principal usage qu'on faisoit de l'eau-rose dans le moyen-âge, l'*Histoire de la Vie privée des François*, etc. par Le Grand d'Aussy, édition de 1815, tome II, p. 244.

[2] Ce vers n'est que dans le Ms. 7595.

[3] Qu'il n'y aille.

(v. 2449.)
Si ne feroie pas savoir
Se jou retenoie vos gages,
C'asés estes cortois et sages
Pour rendre; je le vous querrai[1],
Et par amour vous requerrai
Que mon esprevier emportés,
A la fois vous en déportés;
Si vous souvenra de vostre hoste.
Ne quic k'il ait de ci à Toste[2]
Miex volant ne miex afaitié.
Ensi com cil m'a enditié
Qui le m'a afaitié et duit,
Si l'emporterés por déduit. »
Atant courut por l'esprevier;
Ne cuic k'éust dusqu'à Peviers
Miels volant, ne dusqu'à Angiers.
Li espreviers avoit uns giés
Riches et biaus à desmesure,
Et si ot longnes à mesure,
Si vous di bien que li lorés[3]
Estoit clers et luisans et nés
D'un rubin rouge, che m'est vis,
Plus que n'en est uns carbons vis.

---

[1] Je vous en ferai crédit; je vous le *créditerai*.

[2] Bourg de Normandie, actuellement dans le département de la Seine-Inférieure, à sept lieues sud de Dieppe. Le Ms. 7498[3] porte : *Hoste*.

[3] Les deux Mss. portent *tores*, qui nous semble être une faute.

(v. 2472.)

Gérart a l'esprevier donné,
Et si li a abandonné
Cors et amour sans vilonnie.
« Dame, se Dex me bénéie,
Tant m'avés donné et pramis
Que del tout iere vos amis
A tous jors mais d'ore en avant.
Sachiés de fi que je me vant
Que je sui vostres tous entiers,
Queque vous plaise à tous mestiers. »
Atant Gérars s'en retorna;
Autre harnois n'autre atorna
Fors chelui k'il ot amené;
Mais Marote li ot donné
Linges, dras ki sont de cainsil [1]

---

[1] Linge de lin ou de chanvre. Le *cainsil* étoit fort recherché au moyen âge, comme le prouvent plusieurs passages d'anciens auteurs, entre autres ceux-ci :

Li mère fait vestir sen fil
Jusques as piés d'un buen *cainsil*,
Bliaut de paile li vestirent
Que .iij. damoisieles tisirent,
A or l'orent tout entissu.
Li suaires fu d'un bofu.
Esperons d'or li ont cauchiés
De boin orfrois encoriés,
Puis le courounent comme roi.

(*Roman du Brut*. Ms. suppl. franç. n° 180, fol. 123, v°, col. 1, v. 26.)

Par matin s'estoit levez,
Ben s'est vestuz e aturnez,

(v. 2487.)

Plus blans que n'est nois ne gresil [1],
Et reube vaire et caucemente,
N'est pas droit que il se demente [2]
Gérars, que bien est atornés.
Ses chevaus, ki fu séjournés,
Estoit devenus cras et gros,
Que il ot esté à repos;
Si ot éu molt bonne garde.

Chausez s'estoit mult richement
Cum a chevaler apent :
Braiz, chemise ot de *cheinsil*
Plus blanche que n'est flur en avril.

(*Lai del Désiré*, v. 97. Ms. du cabinet de sir Thomas Phillipps.)

L'une li voit apparillier
Cemise et braies de *cansil*
Plus blances que flor ne gresil,
Après .j. bliaut osterin,
Cauches de paille alexandrin.
.J. cordouans met en ses piés
Quant il dou baing se fu drechiés.

(*Roman des Aventures de Fregus*. Ms. 7595. fol. 465, v°, col. 5. v. 44.)

Voyez aussi le *Lai del Fresne*, v. 121 (*Poésies de Marie de France*, tome I, p. 146); le *Lai de Lanval*, v. 555 (ibid. p. 244); et le *Lai del Trot*, v. 29, p. 72. Voyez encore la note 2 de la même page.

[1] Dans le Ms. 7498[3] ce vers est remplacé par le suivant :

Mout délié et mout soutil.

[2] Ms. 7595. Var.

N'est mie drois que je vous mente.

(v. 2495.)

Gérars vers son cheval regarde,
S'espée prent, puis est montés;
Congié prent, n'i est arestés.
L'air coisist pur et cler et net;
De Châlon mut .j. matinet;
Euriaut vait adiès querant.
Par pluisours lius vait enquerant
Nouvieles, mais nule n'en ot :
Dont grant duel et grant anui ot,
Quant à nouviele n'en asene.
Tant erra k'il vint en Ardene [1],

---

[1] La forêt des Ardennes. Il y avoit aussi en Angleterre un *Ardenne*, dont la position est déterminée par les vers suivans :

Le prior Gwilleyme me prie
De l'Eglyse Seinte-Marie
De Kenelworth an *Ardenne*,
Ki porte le plus haute peyne
De charité ke nul autre église
Del réaume à devise,
Ke jeo liz enromaunz le vie
De kelui ki out nun Tobie.

(Poème sur la vie de Tobie, composé par un anonyme à la requête de Guillaume, prieur de Kenilworth dans le Warwickshire. Ms. du Jesus College, à Oxford, n° 85, cité par Warton, *History of English Poetry*, édit. de Richard Price, tom. I, p. 89, note *d*.) Il y a à la Bibliothèque Royale un roman manuscrit (n° 7552) intitulé *le Livre de Messire Guy de Warewyk et de Herolt d'Ardenne*, lequel se trouve aussi au *British Museum*, parmi les manuscrits du Roi, sous le n° 15 E. vi. 8. fol.

(v. 2506.)

D'illuec est venus à Couloigne.
Onques n'el laissa pour essoigne [1];
Par les rues a tant marchié
Qu'il est venus au grant marchié.
Son ostel prist ciès .j. borgois
C'on apiele Adan-le-Grigois,
Qui molt fu dous et deboinaire.
Gérars descent en mi son aire,
Et l'ostes fait son cheval prendre,
Que il n'estoit mie à aprendre;
Et pour chou que Gérars fu sex [2],
Fu au borgois tels ses consex
K'il en a plus grant joie faite,
Chascuns preudom par soi s'afaite,
Et la bonne dame ensement.
Molt par ont rechut liement
Gérart; car l'ostes s'entremet

L. ii, v°. On y lit, ainsi que dans le roman anglois de *Guy earl of Warwick* (où ce chevalier est appelé *Syr Heraude of Arderne*), que Herolt étoit né à Walmforth en Angleterre. Enfin nous terminerons en disant que Malaga, ville d'Espagne, fut appelée *Arden* par les Arabes venus des bords du Jourdain, nommé *Arden* en leur langue.

[1] Ms. 7498[3]. VAR.

Quant à noveles n'en assenne,
A bien petit que ne forsanne.
Ardaine passe, mout s'esloigne,
Tant erra k'il vin à Coloigne.

[2] Seul.

(v. 2523.)

De lui servir, et se li met
L'esprevier à la perche errant,
Et si fait establer ferrant[1].

---

[1] *Ferrant* ou *auferrant*, cheval dont le poil étoit de couleur gris-de-fer, et non cheval d'Afrique, comme l'ont dit plusieurs savants, entr'autres M. de Roquefort dans son *Glossaire de la Langue romane* au mot FÉRANT, et dans son édition des *Poésies de Marie de France*, tome I, p. 490, note (*a*); en effet on lit dans le *Roman de Roncevaux* :

Chascuns d'euls broche son *aufferrant gascon*.

(*Dissertation sur le Roman de Roncevaux*, par Henri Monin. Paris, Imprimerie Royale, 1832, in-8°, p. 26.)

Dans la seconde branche du *Roman du Chevalier au Cygne* :

Othes li emperere, qui sire ert d'Alemagne,
Le duc de Loheraine a commandé s'enseigne
Qu'il li conduise s'ost et par mont et par plaigne.
Cil le fist volentiers, ne quit que pas s'en faigne.
L'emperere cevalce o sa rice compaigne.
Là péust-on véir maint *auferrant d'Espaigne*.

(Ms. de la Bibliothèque Royale, supplément françois, n° 5408, fol. 42, r°, col. 1, v. 6.)

Et dans *Renart le Nouvel* :

Es-vous le feme le taisson
Desus un *aufferrant gascon*.

(*Roman du Renart*, tome IV, p. 419, v. 7026.)

Enfin on trouve *blanc ferrant d'Espaigne* dans le *Roman de Fierabras*. Ms. suppl. franç. n° 180, fol 204, r°, col. 2, v. 15, et fol. 206, v°, col. 2, v. 19; *auferrant norrois* dans le *Roman de Guitechin de Saissoigne*. Ms. de la

(v. 2526.)
Apriès sont au disner assis.
Lus, saumons et poucins farsis
Orent assés à cel disner.
Ne vous sai mie deviner[1]
Tous les mès que il ont éu ;
Mais ains qu'il fuissent reméu[2]
Orent-il tel nouviele oïe,
Dont la cités est estormie,
Que Saisne estoient assamblé.
Entour Couloigne n'avoit blé,
Ne vigne, qui ne fust trenchie.
Semonse orent tel cevauchie
Li Saisne, c'ainc si grans ne fu ;
La contrée ont toute arse en fu
Desi as portes de la vile ;
Et la viande par navile
Les sivoit, dont l'os fu plenière.
Logié se sont lès la rivière
Devers la porte les Trois-Rois[3]

Bibliothèque Royale, n° 6985, fol. 134, v°, col. 2; et *destrier auferrant et gascon* dans le *Roman du Chevalier au Cygne*, fol. 40, v°, col. 2, v. 31. Dans ce dernier passage, le mot *auferrant* sembleroit signifier *africain*.

[1] Altération, causée par la rime, du mot *deviser*, qui se trouve dans le Ms. 7498[3].

[2] Ce vers n'est que dans le Ms. 7595.

[3] Cette porte, qui n'existe plus, étoit ainsi appelée parce qu'elle se trouvoit près de la cathédrale où sont les reliques des trois rois mages Melchior, Balthasar et Gaspar, qui

(v. 2545.)

Tant i ot de riches conrois
Que tous li païs enlumine
De l'or, de l'asur, de l'amine[1]
Et del sinople et del argent.
Molt furent orgilleuse gent
Et molt furent de grant emprise;
Mainte ville ont par forche prise,
Couloigne assient d'une part;
Et sachiés, se l'os ne s'em part,
I aura mainte joste feite
Et mainte grosse lance fraite[2],
Et si aura fait maint estour.
Dedens Couloingne à la grant tour
Vint la nouviele au duc Milon[3],
Li sans li frit dusch'al talon
Quant la nouviele a entendue.

---

furent apportées à Cologne par l'archevêque Reinold sous l'empereur Frédéric Barberousse; elles étoient auparavant conservées à Milan dans l'église Saint-Eustorge, depuis six cent soixante et douze ans, et plus anciennement encore à Constantinople, dans la basilique de Saint-Sophie, où l'on les avoit placées à leur arrivée de Perse et d'où elles furent transportées à Milan par l'évêque saint Eustorge 1.

[1] Hermine.

[2] Ce vers ainsi que le précédent ne sont pas dans le manuscrit 7595.

[3] Dans le *Roman de Guitechin de Saissoigne*, le duc de Cologne assiégé par les *Saisnes* se nomme aussi *Miles*.

(v. 2561.)

Li dus n'i fist plus atendue,
.J. cor fait sonner de laiton [1];
Cil de la vile oent le ton,
Isnielement as armes salent,
Ki bien cuident que Saisne asalent;
As murs montent, et se granisent [2],
Ces aléoirs [3] de pierre emplisent;
Grant noise font par la cité.
Gérars a le cri escouté
Et ot la cité esméue :
De joie la fache li mue
Que l'ostes li dist la nouviele
Que li dus des Saisnes reviele [4],
Ki sour iaus vient à molt grant ost.
Gérars conmande c'on li ost

---

[1] Voyez sur cet instrument M. de Roquefort, *De l'Etat de la Poésie françoise dans les XIIe et XIIIe siècles*, etc., édition de 1821, p. 121. On peut en voir la forme dans deux miniatures du *Roman du Chevalier au Cygne*. Ms. suppl. franç., n° 5408, fol. 20, v°, col. 1, et 45, v°, col. 1.

[2] Garnissent.

[3] Passages.

[4] Se révolte.

Ce dist li quens : « Bele, or sachiez,
Ge sofferai, mès se ge voi
Que voillies *reveler* vers moi, »
Etc.

(*De la Male Dame*, vers 610. *Fabliaux et Contes*, édition de 1808, tome IV, p. 384.)

Ce mot signifie aussi *se réjouir*, *s'amuser*.

(v. 2576)

Les tables ; que il en est tans.
Molt par estoit Gérars doutans
Que li os ne se deslogast
Et que la cité n'eslongast.
Son oste apiele isnielement ;
Si li pria molt bielement
Que volentiers armes portast.
L'ostes l'oï, sus est saillis,
.J. hauberc bon et bien trelis
Li aporte et les espaulières
Et braieul[1] de soie et lasnières,
Cauces de fier, cuirie et cote
A armer, biele et mignote[2].
Li bourgois Gérart appareille.
S'arméure ert toute vermeille,
Et ses chevals refu couvers
D'un samit vermel molt divers.
Gérars monte, ki plus n'atent,
Ès estriers s'afiche et estent,
Escu ot et lanche et pignon[3],

---

[1] Braies.

[2] Ce vers n'est que dans le Ms. 7595.

[3] Pennon.

Et li séjours qu'i a esté
Fist maint pruecdome en cel esté
Et *pignons* faire et lance taindre.

(*Roman de l'Escouffle*. Ms. de l'Arsenal, in-4°, n° 178, fol. 76, r°, col 1.)

N'i a cel n'ait escu et broigne,

Et une ruée de paon
Avoit desor son hiaume assise.
Tous armés en si faite guise
Ist de l'ostel, et si se saigne,
Au vent a desploié l'ensaigne.
L'ostes monte, ki le convoie.
Tant le mainne une fausse voie
K'il vinrent à une posterne
Ki estoit jouste une cisterne.
Gérars ist fors sour le cauchie [1].
Li Saisne avoient encauchie
La gent et la proie aqueillie,

Helme et espée de Saissoigne
U loherenge u d'Alemaigne.
Ès lanches parut mainte ensaigne
Et maint *pignon* ouvré d'orfrois.

(*Roman de Troies*. Ms. 7595, fol. CXVII, r°, col. 1, v. 34.)

[1] Chaussée.

Vérone se leva grant masse ains le disner,
Bielement fait son cors vestir et conréer,
Là fors à le *cauchie* en est alés ester
Pour le pule de Romme véoir et esgarder.

(*De Vaspasien*. Ms. 7595, fol. CCCLXXX, r°, col. 1. v. 24.)

Dedens Jherusalem n'a *cauchie* ne rue
Que ne voisent cerkant cele gent mescréue.

(Id. ibid. fol. CCCLXXXV, v°, col. 1, v. 10.)

Voyez aussi *le Roman de Rou*, t. II, p. 91, v. 10351. C'est sans aucun doute de ce mot que la *Cauchie-de-Corbon*, hameau du Perche (Orne), à deux lieues sud-est de Mortagne, a emprunté son nom. En effet, il y passoit, selon M. Vaugeois, une voie romaine. Voyez la *Notice histori-*

(v. 2608)

Et furent en une establie[1]
.X. chevalier et .xx. apriès.
Quant Gérars a coisi de priès
Ciaus ki portoient le cembiel,
Sachiés de voir molt li fu biel;
Des espourons souvent aigrie
Le cheval et les .x. escrie.
La lanche qui fu de pumier[2]
Baisse, et feri si le premier
Sous le menton, ens en la gorge
Li met le fier de bonne forge,
Jambes levées le trébuche.
A clere vois s'escrie et huche,
En son escu se joint et clot,
Li autre sont mis en .j. clot,
Et Gérars se fiert en mi eus.
Ainc ne véistes de vos ieus
Si biele jouste com a faite,
C'ançois que sa lanche fust fraite
En abati .ij. à .j. poindre.
D'un tronchon revait al tierch poindre
C'à terre dou cheval le porte.
Li dus Miles fu à la porte,

---

que et archéologique sur le département de l'Eure, par M. Auguste Le Prevost, 1re partie. Evreux, Ancelle fils, 1833, in-8°, p. 84. *Cauchie* s'est conservé avec le même sens dans le patois rouchi.

[1] Redoute.

[2] Pommier.

(v. 2631.)

Qui bien avoit Gérart véu ;
Mais ne l'a mie counéu.
Sa gent escrie : « Or tost montés !
Che sera molt grans malvaistiés
Se cis vassaus muert sans aïe. »
Atant montèrent en s'aïe [1]
.C. chevalier por lui secorre.
Par mi le porte laissent corre,
Et li dus Miles apriès point.
Gérart ont trouvé en tel point
K'il ot les .x. premiers vaincus ;
Mais tous estoit frais ses escus,
Que li .xx. l'ont avironné.
Pris l'éussent et enmené
Quant li secours poignant i vint,
Qui escrient les autres vint.
Quant Saisne voient le secors
Qui venoit apoignant le cors [2],

---

[1] Ms. 7595. Var.

Atant vinrent à une hie.

Ce dernier mot signifie ici *cri, appel.*

Lors se fièrent en Rune trestout à une *hie*.

(*Roman de Guitechin de Saissoigne*. Ms., n° 175, fol. 244, r°, col. 1, v. 43.)

Alemant et Baivier poiguent à une *hie*.

(*Roman du Chevalier au Cygne*. Ms., suppl. franç., n° 540[8], fol. 42, v°, col. 2, v. 16.)

[2] Hâtant la course :

(v. 2640.)

En esmai sont que il feront,
S'il atendront ou s'il fuiront.
Atant vinrent cil de Couloigne.
Li dus Miles la lanche aloigne,
Qui grosse fu, roide, de fraisne[1];
Par tel vertu feri .j. Saisne
En mi le pis sous le mamiele
Que jus le porte de la siele.

Et fuient en enfer les galos et les *cors*.

(*De la vie dou Monde*. Ms. 7595, fol. DXXIIII, v°, col 1, ligne 46.)

[1] Le Ms. 7595 porte : *de kaisne*, de chêne. Le bois de frêne étoit, avec le bois de pommier, celui qu'on préféroit pour faire des lances, par la raison qu'ils sont moins cassants que tout autre. Lorsque Geoffroi dit *le Bel* ou *Plantagenet*, duc de Normandie et comte d'Aujou et du Maine, fut, en 1126, fait chevalier à Rouen, le roi d'Angleterre Henri I, depuis son beau-père, lui donna entr'autres présents de prix, une lance de *fréne* armée d'un fer de Poitiers. Voyez la Chronique latine de Jehan, moine de Marmoutier, dans le *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, t. XII, p. 521, C. Le bois de frêne étoit si généralement employé à cet usage qu'on appeloit *fréne* le bois d'une lance. En voici des exemples :

Li *fraisnes* au paien est juques as puins coulés.

(*Roman de Fierabras*. Ms. suppl. franç. n° 180, fol. 226, v°, col. 1, v. 2.)

Del lance qu'il portoit fu li *fraisnes* planés.

(*Roman du Chevalier au Cygne*. Ms. suppl. franç. n° 5408, fol. 30, r°, col. 2, v. 19.)

(v. 2657)

Atant Saisne se descomfirent,
Les dos tornent, si s'enfuirent;
Et Gérars les encauche apriès,
Et tout li autre de si priès,
K'en lor tentes les enbatirent;
Copent cordes, très abatirent.
L'ost s'estormist de cele part;
Et li dus Miles se départ
Et Gérars et li autre tuit,
Et Saisne s'arment à .j. bruit
Plus de .xx. m., che me samble;
Des tentes issent tout ensamble,
Et li dus Miles sa gent mande
Par la cité, si lor commande[1]
K'il le sequeurent bien et tost;
Combatre velt à chiaus de l'ost.
Atant issent de la cité
Deseure leur cheval monté
Sergant, bourjois et chevalier,
Et furent bien .xv. millier.
Li dux Miles feit ses batailles,
Les dames montent ès entailles[2]
Et les pucieles ensement,
Pour véoir le tornoiement.
La fille au duc Milon, Aiglente,

---

[1] Dans le Ms. 7498[3], entre ces vers et le précédent, sont répétés deux autres qui se trouvent déjà plus haut, v. 2666 et 2667.

[2] Créneaux.

(v. 2682.)

Qui tant estoit et biele et gente,
Fu en la tour à la fenestre,
Par dalés li se sist à destre
Sa chamberière Flourentine.
Quant Gérars coisist l'aatine
De chiaus de dens à chials de fors
Et qu'il assamblent lor esfors,
Tant est joians ne set que fache :
Sour destre a tournée sa fache
Et vit entre .ij. rens aler
.J. chevalier pour assambler,
Gontars ot non de Covelanche[1] ;
Couvretures, escu et lanche
Avoit et fresces et nouvieles
D'or et d'asur, riches et bieles,
Vairiés, à quartier d'argent.
On n'esligast, mien escient,
Pour mil mars trestout son atour[2].
Cis volra commenchier l'estour.
  Quant Gérars l'a véu venir,
Le cheval point, d'orgueil s'estent,
Canque il puet vers lui destent,
Et Gontars contre lui revint.

---

[1] De Coblentz.

[2] Ms. 7498[3]. Var.

Qui molt furent riches et belles,
Variés à quatre d'ermine.
On valuast pas d'une mine
D'estellins, ce cuit, son atour.

(v. 2705.)
A cele jouste ensi avint
Que des .ij. pars molt bien le virent,
Et quant ensamble s'entrevinrent,
Tels cols se donnent demanois
Que ne lor valurent .ij. nois
Li escu, que andoi fendirent;
Mais li hauberc les desfendirent
De mort, sachiés par vérité.
Gérars a si Gontart hurté,
Voelle ou non, dou cheval l'abat
A la terre tout à .j. flat,
Si k'il li a le brac brisié.
De cel cop ont Gérart prisié
D'une part et d'autre forment.
As murs en font lor parlement
Les dames de la vile ensamble;
Mais desour toutes, che me samble,
En a Aiglente plus parlé.
Flourentine en a apielé,
Puis le prist par le bout des dois :
« Or di, biele, foi que moi dois,
Véis-tu or cel chevalier,
Qui chaiens vint à cheval ier?
Com il set bien armes porter!
Le veistes-vous or jouster
A cel Saisne k'il abati?
Pléust à Diu, ki ne menti,
K'il m'amast! que je l'ameroie. »
Dist Flourentine : « Je volroie
K'il m'éust .j. des dois cousté

(v. 2735.)

De mon pié mais lès son costé
Me léust[1] une nuit jésir,
S'éusse de lui mon desir. »
« Avoi ! che li dist Aiglentine,
Ma damoisiele Flourentine,
Estes-vous si abandonnée
Que vostre amour avés donnée
Chelui que jou ai aamé ?
Il aroit en grève semé[2]
S'il vous prendoit pour moi laissier.
Trop tost vous volés eslaissier
Qui aler volés devant moi,
Remetés vostre cuer à moi[3],
Si laissiés vostre amour ester,

---

[1] Me laissât.

[2] Cette expression proverbiale a déjà été employée par Gibers de Montreuil. Voyez ci-devant, p. 15, v. 225.

Il est fols qui sor piere seme.

(*Roman du Comte de Poitiers*, p. 17, v. 367.)

[3] Ce mot, qu'on a déjà vu ci-devant, p. 10, v. 150, paroît signifier *état convenable*. Il se retrouve dans les vers suivants :

La royne l'esgarde de bon cuer et de foi,
Kanque en lui remire tout li est bon, à *moi*.

(*Roman de Guitechin de Saissoigne*. Ms. de l'Arsenal, n° 175, fol. 238, v°, col. 1, v. 26.)

Quant .j. Saisnes s'avance qui molt i fist que *mois*.

(Id., ibid. fol. 244, v°, col. 2, v. 26.)

En marge de sa copie de ce roman, maintenant conservée

(v. 2749)
Que riens n'i porés conquester,
Se vers moi vous aatisiés[1]. »
« Damoisiele, or vous en taisiés,
Dist cele, ne m'aatis mie ;
Mais je volroie estre s'amie. »
Coi que les pucieles contendent,
Li Saisne lor chevaus destendent
Quant voient abatu Gontart ;
Dou secorre lor est molt tart.
Et cil de Couloigne ensement
Brochent pour Gérart erramment.
Grant noise font al assambler :
Canque cheval pueent aler
Se sont requis en tel manière
Que il i ot tante banière
Dedens cors de chevalier mise.
Gérars n'i fist plus ademise[2] ;
Quant les batailles vit ensamble,
D'orguel souspire, d'ire tramble ;
Des espourons broche ferrant,
L'escu saisist, puis trait le branc ;
En la grignour presse s'enbat,
A l'espée tant se combat
Que devant lui fait large voie.
N'i a si hardi qui le voie

à la Bibliothèque Royale sous le n° 5, Mouchet donne à ce mot la signification de *propice, à propos*.

[1] Si vous luttez contre moi.

[2] Délai, retard.

(v. 2774.)

Qui au jouster atendre l'ost.
Saisne tresperche et toute l'ost;
Ainc ne fina, si vint as très,
Et quant il les ot tous outrés.
En la bataille se rembat.
Au bien férir tant se débat,
Fiert de l'espée, puis en jouste
Tant que il a coisi de jouste
L'atour Espaulart de Gormaise[1].
« Dex ! dist Gérars, c'or sui aaise
Se cel Saisne puis encontrer !
Que jou li ai véu outrer
De proueche tous chiaus de là.
A cel poindre molt bien fait l'a;
Mais se je puis, se Dex me saut,
Il ara jà de moi l'assaut. »
A itant Gérars voit apoindre
.J. Saisne, puis vait à lui joindre
El cors, mais Gérars li guenci,
Ne l'a touchié, la Diu merchi !
Et Gérars le fiert au passer;
N'i a noient dou respasser,
Que dusques ès dens le colpa.

---

[1] Le mot *Gormaise* paroît signifier *Worms*, nommée en latin *Wormatia*. Dans la seconde branche du *Roman du Chevalier au Cygne* figure aussi un *Saisne* nommé *Espaullars de Gormaise*, et dans le *Roman de Fierabras* un *Espaulars de Nubie*.

(v. 2797.)
Gérars sa lanche li hapa,
Ensaigne i ot et fier trenchant.
Gérars met el fuerre le branc,
Puis espouronne le cheval,
Et il li court dalés .j. val
Plus tost que dains n'en ist d'esart,
Assembler vint à Espaulart.
Quant li Saisnes le vit venir
Et l'escu en chantel tenir,
Le cheval point, l'escu saisist
Qui molt avenamment li sist.
Que molt sot biel armes porter.
Si me voel .j. poi déporter
A deviser son appareil :
Couvers fu d'un samit vermeil
Et ses escus et ses chevaus,
Et la cote ke li vassaus
Avoit vestu tout ensement
Et caperon méismement
Ot li Saisnes riches et frois ;
En l'escu ot taillié d'orfrois
Trois lyonchiaus molt bien assis
Et en la cote en avoit sis
Et sis [1] en ot ès couvretures.
Maint estour, maintes joustes dures
Avoit outrées de sa main ;
Mais cel jour se leva trop main

[1] Le Ms. 7595 porte : *.vij.*

(v. 2824.)

Se Gérars s'i puet acointier,
Qui pas ne fine de coitier
Le cheval, qui pas ne va lent;
Et li Saisnes par mautalent
Li revint tous abandonnés.
Ès escus s'ont tes cous donnez
K'il les esquartielent et fraingnent,
Desor les pis à droit s'ataingnent
.J. poi deseure les vis bus.
Li Saisnes fu grans et menbrus,
Et Gérars fu fors et tornans;
.J. petitet fu destornans
Li cols; mais li Saisnes l'asane :
Ne quic c'à pièche mais li sane
La plaie que il li a faite.
Gérars si malement l'afaite
Qu'el cors li met l'ensaigne toute;
Molt par fu cele jouste estoute.
Cil fu férus par mi le cors,
Et Gérars, tels est mes recors,
Fu navrés desous la mamiele.
Cascuns a guerpie la siele;
Car ne porent souffrir les caus.
Li sans vermaus ki si fu caus
Lor ist des cors à grant raisdon[1].
Dont vinrent Saisne de randon
Et li dus Miles d'autre part.

---

[1] Roideur.

(v. 8851)

Anchois que li estours départ
I ara mainte jouste faite
Et mainte grosse lanche fraite [1].
Là véist-on escus partir
Et haubers rompre et dessartir,
Chevaliers caïr et navrer,
Et maint chief de bu desevrer,
Chevaus fuir, lor regnes rotes;
Là véissiés par pluisours rotes
La chevalerie assambler
Et tante ensaigne venteler,
Tant pignon et tante banière
Qui fu de diverse manière,
Tant chevalier morir et braire,
Tante trenchant sajete traire.
Cil de Couloigne bien le firent,
Quant tant le bataille soufrirent
Que il ont Gérart remonté,
Et Saisne en ont le mort porté,
Dont grant dolor vont demenant;
Et li dus Miles maintenant
Laisse corre et Gérart ensamble
Et tout li autre, che me samble.
Li senescaus au duc Milon
Vait férir .j. Saisne en melon [2]

---

[1] Ms. 7498[3]. VAR.

I aura maint lances brisies,
Et feit maintes jostes prisies.

[2] Ce mot doit signifier *milieu*, car on lit dans ce sens *moilon*

(v. 2976.)

En l'escu k'il avoit parti
D'or et d'asur, si que parti
Li a en .ij. et depechié,
Et le hauberc li a perchié,
La lanche ens el cors li enbat
Et del cheval envers l'abat.
Che fu as Saisnes esmaianche;
Mais Guinebaus [1], ki tint Maianche,
En a tost la venjanche prise.
De l'espée, que forment prise,
A si feru le seneschal,
Que nient plus que s'il fust d'archal
Ne li a l'elmes desfendu :
Dès ci ès dens l'a tout fendu.
Gérars le voit, molt fu dolens;
De lui vengier ne fu pas lens.
De l'espée qui fu forbie
Fiert Guynebaut dalès l'oïe,
Que l'espaulle li desevra;
Jamais garison n'en aura [2],

---

dans *li Jus Adan* ou *de la Feuillié* par Adam de le Halle, publié par M. Monmerqué dans le tome VI des *Mélanges de la Société des Bibliophiles Français*. Voyez p. XXIII, v. 119; p. XXXI, v. 118; et p. 8, v. 118.

[1] Dans le *Roman de Godefroi de Bouillon*. Ms. suppl. fr. n° 5408, fol. 82, r°, col. 2, v. 24, on trouve mentionné un Sarrazin d'Asie nommé de même *Guinebalt*.

[2] Après ce vers, le Ms. 7595 ajoute les deux vers suivans :

omment le duc milon de coulongne
ugna la bataille sur les sames par
s grans proesses de girart de neuers
de la grant gloire qui lui fut faite

(v 28961.)

Que le millour menbre a perdu.
Saisne furent tout esperdu
Quant voient Guynebaut occis.
Li fais est sour Gérart guencis ;
Que li Saisne l'ont acuelli ;
Dou cors l'éussent mal bailli
S'il ne se fust si desfendus [1].
Tans hiaumes a par mi fendus,
Et tant escu par mi trenchié,
Et tant chevalier trébuchié
Que li autre en sont esmari ;
Chascuns en a le cuer mari.
Dont brochent sor lui à .j. fais.
Jà fust Gérars pris et desfais,
Quant li dus Miles et sa gent
L'ont secouru et biel et gent.
Chi ot une bataille fière ;
Que il n'i a chelui n'i fière
D'espée, de lanche ou de mache.
Ne cuidiés mie que Dex hache [2]
Gérart, qui tant avoit sousfert
Et tant cop donné et offert,
K'il a éu sour tous le pris.

Je sai de 6 k'il en morra,
Et bien chaïr l'en devera.

[1] Ms. 7498³. Var.

Et Gérars bel le rescuilli,
Qui ferement s'est deffendu.

[2] Haïsse.

(v 2919.)

Le signor a par forche pris
Des Saisnes et au duc rendu.
Saisne voient k'il ont perdu
Lor signour et lor reconfort,
Dont demainnent .j. duel molt fort.
Et en cele grant dolenté
Lor sont venu tout apresté
Colonois et Gérars avant;
Saisne se vont aperchevant
K'il sont desconfi et vaincu :
Chascuns jete jus son escu,
Si se sont à le voie mis,
Que trop doutent lor anemis.
Fuiant s'en vont vers la rivière,
Ne mais Gérars, che m'est avière,
En la cauchie en occist maint;
Namporquant mie ne remaint
K'il ne les sive de randon.
En iaus se fiert tout à bandon :
Tant féri et tant se gréva
Que sa plaie li rescreva [1].
Li sans li file contreval
Dalès le col de son cheval.
Quant li dus Miles l'a véu,
Molt en a grant paour éu,
Et pour chou que il s'en douta
N'encaucha [2] plus, ains s'aresta;

[1] Se rouvrit.
[2] Poursuivit.

v. 2946.)
Et Saisne s'en vont sans attente,
N'i regardent loge ne tente :
Liés est ki garantir se puet.
Li dus Miles ne se remuet,
Ains fait les pavillons destendre ;
Le harnas et l'avoir fait prendre [1]
Et fait porter en la cité.
Li uns a l'autre rechité
Que li vassaus au rouge escu
Avoit del tout le champ vaincu.
Lor vint à Gérart li dux Mile [2]
Et des autres plus de .ij. mile
Qui demandent s'il garira.
Il dist que bien respassera.
Li dus l'oï, s'en ot grant joie.
Dist li dus : « Je desir que j'oie
Dont vous estes, de quel païs. »
Gérars ne fu mie esbahis,
Ains dist : « Sire, d'estragne terre
Sui chà venus soldées querre. »
« Biau sire, or me dites vo non. »
« Sire, n'el sui de nun renon ;
Gérart m'apielent el païs
Dont je sui isus et naïs. »
Atant en la cité repairent.

---

[1] Dans le Ms. 7498[3] ce vers est remplacé par celui-ci :

Treis et aucubes sanz atendre.

[2] Ce vers n'est pas dans le Ms. 7595.

(v. 2971.)

Dames et pucieles s'apairent
As feniestres de lor maisons.
Des cloques est grans li resons
C'on sonne de joie et de feste.
Gérars tant ne quant ne s'areste ;
A son ostel ala descendre ;
Plus est devenus noirs que cendre.
Li dus Miles li fist oster
Les armes, si li fait tenter
Sa plaie, et puis laver molt bien ;
Si li baille .j. surigien
Qui molt sot de plaie et d'entrait.
Aiglente fu dit et retrait
Que malement est avenu
Le chevalier nouviel venu ;
Que navrés est molt durement.
Aiglente l'ot, li cuers li ment[1] :
« Lasse ! fait-elle, ke ferai ?
S'il muert, jamais joie n'arai
Ne d'omme, ne amour, ne joie.
Lasse ! fait-elle, j'en cuidoie
Mon ami faire ; mais c'est fable.
Ceste parolle est véritable,
Que tels cuide prendre, ki faut.
Kéue sui de l'escafaut
Où je cuidoie estre montée[2]. »

---

[1] Manque.

[2] Métaphore prise des places d'honneur dans les tournois, lesquelles étoient sur des échafauds.

(v. 2997.)
Si faitement s'est dementée
Molt longhement et puis si pleure.
Flourentine en icele eure
Se rescrie de l'autre part :
« Lasse ! fait-elle, à coi ne part
Mes cuers de duel et de tristeche ?
Certes, je n'arai jamais treche ;
S'il muert, rouegnier me ferai,
Nonne ou rencluse devenrai
En auchune foriest sauvage.
Jamais n'arai de mariage
Bénéichon, se Dex me salt. »
Aiglente l'ot, li cuers li salt ;
Puis a dit : « Par male aventure,
Que savés-vous s'il éust cure
De vous ne de vostre amisté ?
Molt l'avés or bien apresté
Qui cuidiés qu'il vous espousast.
S'il vous presist et moi laissast
Dont alast-il bien à rebors.
Quès viles, quès castials, quès bors
Aroit-il à vous et quel rente ? »
« Avoi ! ma damoisiele Aiglente,
Pour Diu ! ne vous courechiés pas !
Se li vassaus tourne à respas,
Amez-le bien, je n'en grouz mie ;
Mais s'il ne fait de vous s'amie,
Et il le voloit de moi faire,
Je m'en volroie si refaire
Que jamais mal ne sousferroie. »

(v. 3027.)

Dist Aiglente : « Je me ferroie
El cuer, s'il vous voloit amer
Pour moi laissier ; que dechà mer
Ne sai plus biele de moi nule.
On devroit tenir à avule
Ki de nous .ij. devroit coisir,
Se miex ne devoie plaisir. »
« Dame, che li dist Flourentine,
Ichi n'afiert nule aatine.
Se vous estes de moi plus biele
Et plus mignote damoisiele,
Et je sui miex asavourée,
Si seroie bonne éurée
S'il me velt amer et vous lait ;
Molt me feroit bel et vous lait,
Se j'en avoie mon talent.
Je volroie vo maltalent
Avoir tous les jors de ma vie ;
Et se vous en avés envie,
Déporter m'en estavera.
Je ne sai qu'il m'en avenra ;
S'il me velt amer, je ferai
Tout son voloir et sousferrai.
Ne sai qui m'en tenra por fole. »
« Par foi ! a poi que ne m'afole,
Dist Aiglente, de duel et d'ire
Quant ainc osastes contredire
Rien que volsisse commander ;
Et si vous voel or demander
Se de linage afiert à vous

3057.)
Que vous doiés tenchier à nous.
Bien m'en devera souvenir. »
Lors se regarde, et voit venir
Son père et la chevalerie.
Aiglente n'a talent que rie,
Mais por son père se cela ;
Sus sailli, contre lui ala,
Puis dist : « Sires, comment vous vait[1] ?
Por Dieu ! li quels l'a hui miex fait ? »
Lors li a ses pères conté
K'il n'a en nule roiauté
Si bon chevalier ne si preu
Comme cil qui a fait lor preu[2].
Atant se désarma li dus.
Et li barnage est descendus,
Si se désarment erraument.
Amont, el maistre mandement[3],
Monte li dus et li barnés,
Et li mangiers fu atornés.
Lors levent, si se sont assis ;

---

[1] Ms. 7595. Var.

Sus sali, contremont leva,
Puis dist : « Pères, com vous estait? »

[2] Dans le Ms. 7498[3] ce vers est suivi de ceux-ci :

Mès trop est durement bleciés :
Si en sui forment correciés.

[3] Mandement, *mandamentum*, se prenoit dans le sens de strict, étendue d'une juridiction. Il s'est dit aussi par analo-e du chef-lieu de la seigneurie. Du Cange cite les deux

(v. 3077.)

Mès orent pleniers plus de sis,
Si ont molt entremès éu :
Qui à Aiglente molt pléu,
Que les proueches ont retraites
Que Gérars li biaus avoit faites,
Et tout le loent et le prisent,
Que plus le loent plus esprisent
Aiglente et Flourentine ans .ij. ;
Mais l'une a de l'autre grant deus.
Après mangier, ont tout lavé,
Puis se sont des tables levé,
Déduisant vont par le palais.
Cil jougléour vielent lais [1]

---

vers suivans du *Roman de Rou* (qui se trouvent dans l'édition de M. Pluquet, tome I, p. 132, v. 2605) :

> En la vile et as bois fist herbeger sa gent,
> Li suen ostel fist prendre el plus haut *mandement*.

A ce passage nous joindrons le suivant :

> Tuit furent mort et livré à tormant,
> Et trébuché tuit li haut *mandemant*.
> N'i remest tors ne haus murs en estant.

(*Roman de Girard de Vienne*. Ms. 7498[3], fol. 120, v°, col. 2, v. 17, et Ms. 7535, fol. 29, r°, col. 1, v. 10.)

Voyez aussi le *Roman du Chevalier au Cygne*, Ms. suppl. franç., n° 5408, fol. 20, r°, col. 1, v. 34 ; fol. 26, v°, col. 1, v. 39 ; et fol. 90, v°, col. 2, v. 2, etc.

Dans notre roman et dans ces passages, ce mot signifie évidemment l'appartement principal ou le plus noble du château.

[1] Voyez, sur les lais, *Recherches sur les Ouvrages des*

(v. 3090.)

Et sons et notes et conduis :

Bardes de la Bretagne Armoricaine dans le moyen âge, par M. l'abbé de la Rue, *passim; De l'Etat de la Poésie Françoise dans les XIIe et XIIIe siècles*, édition de 1821, p. 216 et suivantes; *Glossaire de la Langue Romane*, t. II, p. 54, col 1; et *Poésies de Marie de France*, tome I, p. 26 et suivantes. Les lais, surtout les lais bretons, étoient très estimés, comme le prouvent plusieurs passages, entre autres ceux-ci :

Molt poisses oïr chançons,
Rotruenges et voialx sons,
Viléors, lais et notes,
Lais de vieles, lais de rotes,
Lais de harpes, lais de fiteialz.

(Vace, *Roman du Brut*. Ms. de la Bibliothèque Harléienne, n° 6508, cité par George Ellis, dans ses *Specimens of the ancient english poets*, etc., London, printed by William Bulmer and co., etc., 1801, in-8°, tome I, p. 48.)

La feste est pleinteive et grans et segneuris,
Là assamblent li prince de par tot le païs,
Si vienent à la feste le roi qu'est lor amis.
Molt ot gent el palais, qui fu de marbre bis;
Là sont li jogléor, cantent *lais*, notent dis.

(*Roman du Chevalier au Cygne*. Ms. suppl. franç., n° 5408, fol. 3, r°, col. 2, v. 7.)

Après messe commence feste et bohordéis.
On lève les quintainnes là ù on fiert tosdis,
Et jogléor i cantent et *lais* et sons et dis.

(Id., ibid., fol. 3, v°, col. 1, v. 5.)

Adonc i vint Panthésilée
A sa gent estroite et serée,

(v. 3091.)

Mout par i fu grans li desduis [1] ;
Mais à Aiglente n'en caut point ;
C'Amours l'a mise en autre point,
Si k'il ne li tient de déduire.
En sa cambre se fait conduire,
Sa maistre apiele qui le garde,
Qui de chou ne se donne garde.
Son lit a fait apparillier
De quite-pointe et d'orillier.
Couchie s'est pour reposer ;
Adont recommenche à penser
A Gérart une molt grant pièche ;
Lors se redreche, si depièche
Ses dois, si durement les frote :
« Par foi ! fait-elle, je radote

Ki mult ert fière et combatans.
Li bruis des lanches i fu grans.
Haut s'escrient à l'avenir ;
Mais sos ciel n'est riens à oïr
Avers eles. *Lais de Breton*,
Harpe, viele, u'autre son
N'est se plors non avers lor cris.

(*Roman de Troies*. Ms. 7595, fol. CXXVIII, r°, col. 2, v. 8.)

Plus set Sansons
Rotruange, conduiz et sons ;
Bien sait faire les *lais bretons*.

(*De Richaut*, v. 797, *Nouveau Recueil de Fabliaux et Contes*, publié par Méon, tome I, p. 63.)

[1] Ce vers ainsi que le précédent ne sont pas dans le manuscrit 7595.

(v. 3106.)
Quant jou ai chelui encovi [1],
C'onques de mes deus iex ne vi
Fors que hui en l'estour armé.
Certes, trop tost l'ai aamé;
Mais, par mon chief! je penserai
Aillours, et si l'oublierai. »
Lors se recouche ens en son lit;
Mais Amours tout adiès li lit
Une lechon, si que penser
Le fait, cui qu'en doie peser,
A Gérart et à son gent cors.
En chou que tels est ses recors
Et c'Amors l'esprent et assaut,
Une eure est coie, autre tressaut.
Oublier se velt, si chanta
Ceste chanchon, qui bon chant a;
C'amors l'a mise en grant malage :

En non Diu, c'est la rage
Li dous maus d'amer
S'il ne m'asouage.

Flourentine couchie fu
En un lit qu'est fais de bofu,
En la chambre en une partie.
A poi que n'est de duel partie
Quant le canchon a entendue.
.J. petitet s'est atendue,
Son chief drecha, sa dame voit

[1] Désiré, convoité.

(v 3133)

Qui clerement chanté avoit.
En séant s'est el lit assise,
A sa maisiele a sa main mise ;
De Gérart li est souvenu.
En cel point est si avenu
Que il li souvint de chanter
Ceste canchon pour conforter,
Dont li cans est et clers et haus :

Vous cantés et je muir d'amer :
Ne vous est gaires de mes maus [1].

Dist Aiglente : « Diu en souvigne !
Que la male mors vous en vigne
Que taindre vous en puist le fache [2] ! »
« A foi, damoisiele, non fache,
Que ne l'ai mie déservi ;
N'ainc mais de mes .ij. iex ne vi
Femme ki tant péust maudire. »
Des pucieles ne voel plus dire.
Si arai de Gérart conté :
Li dus Miles l'a visité

---

[1] Cette expression, qui pour être comprise n'a pas besoin d'être expliquée, se retrouve dans le *Roman d'Athis et Prophilias*, Ms. 6987, fol. 123, v°, col. 3, vers 18. Athis se plaignant de Prophilias, qui ne l'a pas reconnu dans l'état de pauvreté où il s'étoit présenté à lui, dit :

Ne li est mais gaires de moi,
De moi ketif ne li est cure.

[2] Ce vers n'est que dans le Ms. 7595.

3153.)
.Ij. fois le jour, c'ainc n'i passa.
Gérars des plaies respassa
Tant qu'il pot lever et drechier,
Aler en bos et cevalchier;
Et li dus volentiers l'i mainne,
Tant c'une fois en la semainne
De la première k'il leva,
Que li dus Miles li rouva
Un don, c'o lui alast mangier.
Gérars l'otroie sans dangier,
A la court vont sans nul ariest.
Le mangier trouvèrent tot priest;
Mais les damoisieles estoient
En cambres, là où se déduisoient
Et paroient de toutes pars[1].
Lors issirent d'anbes .ij. pars
Des cambres, el palais entrèrent,
Gérart volentiers esgardèrent.
Mais Aiglente le regarda;
En l'esgarder ne se garda
Que nus i éust pris regart;
Mais laiens n'ot, se Dex me gart[2],

---

[1] Ms. 7498[3]. Var.

Es chambres là où se paroient
Et vestoient de lors biaus dras.

[2] Gibert en jouant long-temps sur une syllabe a fait une ncession au mauvais goût de son temps; mais on doit le i pardonner en songeant qu'il n'est tombé qu'une seule is dans une faute commise à tout instant par Gautier de

(v. 3175.)

Nului qui ne l'ait aperchute;
C'Amors l'ot sousprise et déchute;
Car adiès l'esgarda el vis.
Chascun sambla et fu avis
Qu'ele ne pot ses iex retraire.
Assés vous poroie retraire
De ses regars et de s'amour.
Gérars vint à li sans demour,
Si le salua erramment,
Et ele lui molt simplement;
Ne li fist mie samblant lait.
Au salu rendre .j. souspir lait
Aler de si grant volenté
Que tout éust entalenté
Gérart, s'aillours n'éust pensée.
Flourentine s'est porpensée,
Si dist: « Dame, par saint Gervaise!
Or sont vo sospir plus aaise;
Cis vient ore de molt parfont. »
Aiglente l'ot, à poi ne font
De duel et de courrouc et d'ire,
Mais ele n'osa .j. mot dire.
Pour son père que molt doutoit,
Et pour Gérart, qui là estoit,
N'ose estre si abandonnée.
Atant a-on l'aighe donnée,

Coinsi, Beaudouin de Condé, Rutebeuf, et une foule d'autres auteurs de la même époque.

1201.)
Lors levent, si se sont assis.
A cel mangier fu molt pensis
Gérars; à Euriaut pensa.
Li dus le voit, molt li pesa [1].
Bien sont à cel disner servi.
Onques de mes .ij. iex ne vi
Ostel à baron si plentiu,
Fors que la dame de Pontiu :
Cil passe tout; che m'est avis
Que li dous samblans de son vis,
Sa courtoisie et sa parolle
Ciaus de sa court paist et saolle [2].
Bien fu Gérars, che m'est avis,
A cel disner de tous servis.
Chascuns molt biel samblant li fait.
Bien furent de mangier refait,
Et si furent bien abevré
De piument [3] k'il n'ont pas pevré.
Apriès mangier, sans arester,
Fait li dus les tables oster,
Puis se liève, si vait dormir,

---

[1] Ms. 7495. VAR.
Li dus le voit, molt le blasma.

[2] Ms. 7498[3]. VAR.
Cels de sa cort plaist et acole.

[3] Vin dans lequel, outre le miel, il entroit des épiceries t des aromates d'Asie. Voyez Le Grand d'Aussy, *Histoire e la Vie privée des François*, édition de 1815, tome III, . 65.

(v. 3222.)

Et li auquant vont escremir,
Et li autre juent as tables
Et as autres gius délitables ;
Mais Gérars lor a guerpi l'estre,
Seus s'en vait à une fenestre.
D'Euriaut s'amie li menbre ;
Faut li li cors et tout li membre,
A painnes puet sour piés ester,
Et dist que il ira quester
S'amie, se jà avenroit
Se en nul liu le trouveroit ;
Là où fu en tel souspechon
Li souvint de ceste canchon ;
Lors cante cler sans nul délai :

« Destrois, pensis, en esmai,
Chant de bonne amour souspris,
Et faic samblant cointe et gai
Là où sui plus d'ire espris.
Ma douce dame où j'ai pris
Les maus dont jà ne garirai,
Ains en trai
La painne com fins amis[1]. »

Aiglente oï et escouta
Le canchon que Gérars chanta.
Quant ele en a le vois oïe
Molt durement fu esjoïe,

---

[1] Ce couplet est le premier d'une chanson qui se trouve entière dans le Ms. de la Bibliothèque Royale n° 7222, fol. 147, v°, col 2; elle y est attribuée à Audefroi-le-Bâtard.

(v. 3248.)
Que bien cuida che fust pour li;
Molt durement li abieli [1].
Gérart manda qu'à lui alast,
Que volentiers à lui parlast;
Et il i est molt tost alés,
Et ses ostes li fu dalés;
En la chambre vinrent Aiglente.
Mainte damoisiele i ot gente
Et mainte dame de haut pris.
Gérars, ki bien estoit apris,
Le salua courtoisement,
Et Aiglente premièrement
Saut contre lui, si le bienvigne:
« A foi! bonne joie vous vigne
Ensi com mes cuers le desire! »
Lors le prent au bliaut de sire,
Lès lui l'asiet, si li a dit:
« Sire, se dame-Dex m'aït,
Molt vous desiroie à véoir
Et à oïr et à savoir
Dont vous estes et de quel terre;
Par amors le vous voel requerre
Que vous m'en dites vérité,
Et je ferai vo volenté
Dou tout en tout, sans contredire. »
Gérars l'ot, si li prent à dire

[1] Ce vers ainsi que le précédent ne sont pas dans le manuscrit 7498[3].

(v. 3274.)

Couvertement : « Par Diu, ma dame,
Jou reubai l'autr'ier une fame
Qui de grant avoir estoit riche ;
Baron avoit éu trop niche,
.J. chevalier riche et escars.
Son avoir ne traisist uns cars
K'il avoit ensamble aüné.
Molt cuidai bien avoir finé,
Que la dame une nuit ravi
Pour l'avoir que jou encovi.
A moiller la pris et à per.
Quant ele me pot eschaper,
A la justiche se clama ;
Ensi la terre tolu m'a.
Poi sui poissans, n'i os aler. »
Quant la puciele l'ot parler
K'il se demente k'il est povres,
Bien le cuide par ses biaus offres
Atraire à s'amour et avoir
Puis k'il est couvoiteus d'avoir ;
Si li a dit : « Biaus dous amis,
La dame qui fors vous a mis
De son païs, poi vous ama
Quant ele de vous se clama.
Por Diu ! se g'ière vostre amie,
Je ne m'en clameroie mie. »
Flourentine ert de l'autre part
Que pour .j. poi de duel ne part
De chou qu'il parolle à Aiglente :
« Ha ! fait-ele, lasse ! dolente !

(v. 3304.)
Par ses parolles l'atraira,
Espoir jà ne s'en retraira ;
Qu'ele set trop de renardie.
Certes, molt est ore hardie
Quant, voiant moi, à parlement
L'ose tenir si longhement,
Et si set bien son pensé sai ;
Mais je revenrai à l'essai,
Et se je puis à lui parler
En autre sens ferai aler
Son pensé, se Dex me sequeure.
N'est mie raisons que je queure
A li, ne que je li desfende ;
Mais Dex doinst que sa lange fende
Qui si a esmolu flael,
Si que laist em pais le dansel,
Que molt le voi taisant et coi. »
Ensi dist la biele en recoi
Que pour .j. petit de duel n'art.
Aiglente redist à Gérart :
« Sires damoisiaus, quar chantés,
Par amors si vous confortés ;
Si oublierés vostre fame,
Qui orains fu mise en la flame
Quant onques mal vous porcacha ! »
Adonc Gérars li commencha
Ceste canchon, bien velt c'on l'oie :

Je ne la voie mie
Cheli dont j'atenc ma joie.

(v. 3333.)

Aiglente le canchon entent,
D'ire et de maltalent s'estent,
Qu'ele cuida qu'il l'éust dit
Ceste canchon pour escondit
Aussi com n'éust de li cure.
La fache li devint oscure
De mautalent et de courous :
« Sire, estes-vous si paourous,
Dist Aiglente, que vous n'osés
Amer là où amés serés ?
Molt par estes de povre cuer,
Qui oés que je vous recuer
Vostre amor, et vous m'escondites. »
« Avoi ! puciele, mar le dites ;
N'escondi mie, ne n'otroi.
Par cele foi que je vous doi,
Mon mariaige fauseroie.
Sachiés de fi que fols seroie
Se pensoie si hautement ;
On poroit dire apertement
Que plus seroie qu'esragiés.
Por Diu ! puciele, or vous taisiés ;
Qu'espoir à fole vous tenroit
Auchuns qui vous escouteroit. »
Lors se leva, si s'em parti.
A poi que de duel ne parti
Aiglente, quant l'en voit aler
Qu'il ne velt pas à li parler ;
Son lit fait faire, si se couche.
Li maus d'amer au cuer le touche,

(v. 3363.)
Qui le fait mate et triste et morne.
Souvent se degiete et retorne,
Plaint soi et souspire et tressaut ;
En petit d'eure a cel assaut,
Mien esciant, .x. fois ou vint.
Atant Flourentine à li vint,
Puis dist : « Dame, comment vous est ?
Je cuic en avés tout prest
Le chevalier à vo plaisir ;
S'éu en avés vo desir
Par amors, or le me prestés
Tant que j'aie mes volentés. »
Aiglente l'ot, à poi n'esrage ;
Jà éust respondu folage
Quant sa maistresse vit venir,
Qui son pensé li fait tenir,
Et ses souspirs li fait trenchier
Et li a tolu le tenchier.
Sa maistresse le regarda,
A li vint, se li demanda :
« Ma damoisiele, que avés,
Par cele foi que moi devés,
Que si vous voi et pâle et tainte ? »
« Dame, uns maus m'a .j. poi atainte ;
Mais je ne sai de quel nature.
Une eure sent le grant froidure
Ki molt me fait forment trambler,
Et à le fois me fait sambler
Que j'ai si caut que je tressu ;

(v. 3392.)

Que se trestous li vens de su [1]
Me feroit adiès el visage
Ne m'alegeroit mon malage. »
Dist la maistresse : « Or sai de voir,
Cest mal vous fait Amors avoir.
Or me dites, ne vous poist mie,
Se chil cui vous estes amie
Vous en requist premièrement. »
« Dame, se jà mes cors ament,
Quant je li dis ainc n'en parla ;
Au plus tost k'il pot s'en ala :
Dont tel duel ai que ne mar voi. »
« Avoi ! ma damoisiele, avoi ! [2]
Che li a redit sa maistresse.
Or vous ferai une pramesse
Dont je vous voi en grant desir,
Que vous arés tout à loisir
Vos bons de lui et à vostre aise.
Jà mar en serés à malaise
Par tans vous en porés refaire ;

---

[1] Probablement *le vent du sud*. On pourroit lire aussi *de fu* (de feu), ou *desu* (dessus), ou enfin suivre le Ms. 7498[3], qui porte : *li vens qui fu*.

[2] Ms. 7498[3]. Var.

Dont tel duel ai que je mar vi.
Lasse ! dolente ! con mar vi
Le jor que il céans entra !
S'amors à la mort me metra. »
« Avoi ! ce li dist sa maistrece,
Or vous ferai, » etc.

(v. 3412.)
Que je sai bien tel puison faire
Dont vous le porés bien deçoivre
Se vous l'en poés faire boivre ;
Mais que vous en pensés apriès,
Jà n'ira mais ne loinc ne priès
Que ne vous aint sour toute rien. »
« Or, maistresse , or avés dit bien ;
Mais or alés sans arester,
Si faites le boire aprester ;
Mais gardés bien que Flourentine
Ne sache point de vo couvine. »
« Dame, fait-elle, non sara. »
L'uis de la chambre desserra,
Puis est entrée en .j. vergié,
N'i a mie gramment targié,
Des pluisours herbes querant va.
Et Aiglente sus se leva,
Si en est montée en la tour ;
Seule s'en vait en .j. destour,
A une feniestre s'en vient ;
La gent qui par la rue vient
Esgarde, se jà avenroit
Que chou que desirré avoit ;
Mais ne voit aler ne venir.
Adont ne set que devenir,
Ains a dit qu'ele chantera
Si cler que on l'escoutera ;
Que bien porra sa vois aler,
Che dist, à son ami parler.
Lors s'apense que non fera,

(v. 3442.)

Et dist qu'encore sousferra :
« Sousfrir ! ahi ! lasse ! comment ?
Se cis maus me tient longhement,
Toute serai de duel remise.
Puis que jou ai la chose emprise,
Jou chanterai, comment k'il prengne,
Jà soit chou c'on m'en en reprengne [1],
Se n'avoie fors os et cuir :

Ki set garir des maus d'amer,
Si viegne à moi ; que je me muir. »

Coi que la puciele canta,
Sa maistresse si l'escouta,
Qui repairie est dou vregié.
N'i a mie trop atargié.
Chou qu'ele quist molt tost trova ;
Arrière en la chambre s'en va,
Ses herbes estampe et destempre,
Sa puison tout à point atempre
A la samblanche de mouré [2] ;

---

[1] Ce vers ne se trouve que dans le Ms. 7595.

[2] Sorte de boisson composée de raisins et de mûres fermentées. Il en est fait mention dans le capitulaire de Charlemagne *de Villis*, c. 34 : *vinum acetum*, moratum, *vinum coctum*, *garum*, etc. (Voyez le *Glossaire* de Du Cange, au mot Moratum). En voici deux exemples pris dans des ouvrages du XIIIe siècle :

Molt ont bons mès et bons viez vins,

(v. 2461.)

N'a mie gramment demouré [1],
Quant Gérars est venus à court,
Afublés d'un mantelet court
D'escarlate [2] et de frès ermine.
Millour n'ot ne rois ne roïne.

Et bons *morez*, et clarez fins.

(*De la male Dame*, v. 498. *Fabliaux et Contes*, édition de 1808, tome IV, p. 380.)

Et à boivre orent-il assez
Si com bon vins et bon clarés,
Moré, ferré et bon rosé,
Et piment et citouandé.

(Douin, *Roman de Trubert*, v. 2801; *Nouveau Recueil de Fabliaux et Contes*, t. I, p. 279.)

[1] Ce vers ainsi que le précédent manquent dans le manuscrit 7498[3].

[2] Le mot *escarlate* désignoit une étoffe et non une couleur : ainsi on lit *escarlate blanche* dans le *Roman des Aventures de Fregus*, Ms. 7595, fol. CCCCLXXII, r°, col. 1, v. 14; et *escarlate vermeille* dans celui *du Chevalier aus .ij. espées*, Ms. suppl. franç., n° 180, fol. 1, v°, col. 2, v. 43, et fol. 25, r°, col. 1. v. 28.

Il en étoit de même du mot *pourpre*. En effet, on lit *pourpre bis* ou *bise* dans le *Roman du Chevalier au Cygne*, Ms. suppl. franç., n° 540[8], fol. 31, v°, col. 2, v. 32; dans le *Lai de Lanval*, v. 565; et dans le *Lai del Désiré*, v. 133; *pourpre inde* dans le *Roman d'Athis et Prophilias*, Ms. 6987, fol. 125, r°, col. 2, v. 14; et dans *li Siéges de Thèbes*, même Ms. fol. 47, r°, col. 4, v. 1; *pourpre vermelle* dans le *Roman d'Eneas*, Ms. du fonds de Cangé,

(v. 3466.)

Desous ot chemise ridée [1]

---

n° 27, fol. 87, v°, col. 3, v. 35; *pourpre sanguine* dans le *Roman de Guitechin de Saissoigne*, Ms. de l'Arsenal, n° 175, fol. 238, r°, col. 2, v. 17; *pourpre roée* dans le *Roman du Chevalier au Cygne*, Ms. déjà cité, fol. 10, r°, col. 1, v. 19; *porpre dorée* dans le *Roman de Godefroi de Bouillon*, même Ms., fol. 46, r°, col. 2, v. 20; et *pourpre noire* dans celui *du Chevalier aus .ij. espées*, Ms. déjà cité, fol. 4, r°, col. 1, v. 16. Enfin la *pourpre* n'étoit pas seulement une étoffe de laine, car on lit *porpre de soie* dans le *Roman de Garin de Monglave*, Ms. de la Bibliothèque Royale, fonds de La Vallière, n° 178, *olim* 2729, fol. 8, v°, col. 1, dernier vers.

[1] Plissée à petits plis, comme sont encore aujourd'hui les surplis des ecclésiastiques. Ce passage et les suivants prouvent qu'un vêtement ainsi apprêté étoit un objet de grand luxe dans le XIIIe siècle :

O prist-ele si bon mantel
Et cel chainse *ridé* novel
Qui si traîne?

(*De Richaut*, v. 476. *Nouveau Recueil de Fabliaux et Contes inédits*, etc., tome I, p. 53.

Si ot unes braies chauciées
Moult très blanches et moult dongiées;
Et chemise gascorte et lée
De lin, menuement *ridée*.

(*Do Chevalier à l'espée*, v. 40. ibid., p. 128.)

Un chainse avoit blanc et *ridé*
Que desus avoit afublé.

(*De l'Ermite que le Deable conchia*. v. 463. *Nouveau Recueil*, etc., tome II, p. 376.)

(v. 3467.)
Qui de fil d'or estoit brodée.
Viestue l'avoit pour le caut,
Querre volt aler Euriaut [1];
Si aloit à court congié prendre,
K'il ne péust de rien mesprendre.
Ensamble od lui avoit son oste,
Qui chou qui li messiet li oste.
Si tost comme en la sale entrèrent,
La fille le duc encontrèrent
Qui de la chambre estoit issue.
Quant voit Gérart toute tressue,
Souventes fois coulour mua,
Coie estut, ne se remua.
Gérars li vit coulour muer;

Regnault, châtelain de Coucy, demandant à la dame de Fayel quelque chose qui lui ait appartenu afin de s'en parer, lui dit :

Dame, s'il vous plaisoit, avoir
Vourroie une mance de vous,
Ridée as las, large dessous,
Qu'en mon destre bras porteroie;
Espoir que plus preus en seroie.

Peu de temps après Regnault combattit à un tournoi,

Ens el bras destre avoit lachiée
La manche *ridée* et deliée,
Bien ouvrée d'orfrois faitis.

(*Histoire du Châtelain de Coucy et de la Dame de Fayel*, v. 702, p. 24, et v. 1285, p. 43.)

[1] Ce vers et les cinq précédens ne sont pas dans le manuscrit 7498[3].

(v. 3481.)

Et quant ne se volt remuer,
Atant vint, si le salua.
La puciele respondu a :
« Sire, Dex vous doinst joie et bien !
Proier vous volroie une rien,
Qu'en ma cambre venés déduire.
Je vous i porrai bien conduire,
Et sauf venir et sauf aler ;
Mais .j. poi voel à vous parler. »
« Dame, dist Gérars, je l'otroi. »
En la chambre s'en vont tout troi,
Si sont assis à parlement [1] ;
Et Aiglente premièrement
Parolle, et a dit à Gérart :
« Sire, fait-elle, mes cors art
De duel et de courouc et d'ire
Quant pour chose que je sai dire
Ne puis de vous l'amour avoir.
Or volroie-je molt savoir
Comment che va que je ne l'ai.

---

[1] Ce vers et les dix-huit précédens manquent dans le Ms. 7498[3], où ils sont remplacés par ceux-ci :

En la chambre virent Aiglante.
Mainte damoiselle i ot gente
Et mainte dame de haut pris.
Gérars, qui bien estoit apris,
Le salua cortoisement,
Et Aiglente, etc.,

que l'on a déjà vus ci-dessus dans le texte, page 161.

(v. 3501.)

Ne poés-vous metre en delai
L'amour vo femme qui vous het ? »
« Puciele, fait-il, nus ne set
Comment mon cuer puis justichier ;
Trop est fors chose à estanchier
Cuers d'amours quant il a empris,
Et li miens en est si souspris
D'amer cheli pour cui me duel
Que jamais partir ne m'en voel. »
Aiglente la parolle entent,
Au respondre .j. petit atent :
« Certes, fait-elle, grant duel ai
De chou que onques l'em priai.
Me tieng-jou à fole prouvée.
Assés est pire que dervée
Femme qui premerainne proie.
Failli ai à prendre ma proie,
Si m'estuet en autre liu tendre
Puis que vous n'i volés entendre.
Alés vous rendre en auchun ordre ;
Je quit paour avés de mordre
Ou déduit de femme haés ;
Ne sai en quel liu vous baés. »
Gérars la ramprosne entendi,
Molt sagement li respondi :
« Dame, fait-il, ne vous poist mie ;
Si m'aït Dex, jou ai amie,
C'autrement m'amour vous donnaise,
S'il vous pléust ; que j'en cuidaisse,
Che m'est avis, molt miex valoir ;

(v. 3531.)

Mais vous ne poriés pas voloir
Que je m'amour vous otriaisse
Et loiaument ne vous amaisse [1];
Che seroit laide trahison
Et trop vilainne mesproison,
Se jou entendre vous faisoie
Et se jou m'amie fausoie
Que j'ai amée longhement.
Morir devroie laidement.
Dehait ait qui li fausera!
Ne qui nul jour si fols sera
Qu'il doinst s'amour, s'il n'aimme bien!
Mais dire vous voel une rien
C'à tous jours mais, s'il est mestiers,
Serai li vostres tous entiers;
Mais congié vous volrai requerre,
C'aler m'estuet m'amie querre
Que jou ai molt lonc tans perdue. »
La puciele fu esperdue
Quant ele ot qu'il s'en velt aler;
Sa maistresse fait apieler,
Si prie qu'ele aport à boire,
Et la vielle saut sus en oirre,
La puison met en une coupe.
Las! com de grant péchié s'encoupe
Cele qui Gérart velt deçoivre!

---

[1] Ce vers ainsi que le précédent ne sont pas dans le Ms. 7498[3].

(v. 3557.)
Tout premerains l'en a fait boivre
A la coupe, qui molt fu biele,
Puis donne à boire la puciele.
Cele but tout, qui bien savoit
Que li boires senefioit.
La maistresse fu bien aprise,
Maintenant a la coupe prise;
Chou qu'il a ens molt tost en oste,
Simple vin donne à boire à l'oste.
Quant Gérars ot bu la puison,
Aussi comme de pasmison
Fu revenus, et tous cois sis;
Une grant pièche fu pensis,
Ainc d'Euriaut ne li souvint,
Talens et volentés li vint
De resgarder la damoisiele.
Trop li resambla estre biele,
Ne set que dire, ne que faire,
D'esgarder ne se pot refaire.
Aiglente molt bien aperchut
Que li boires l'avoit déchut;
S'en fu .j. poi plus orgilleuse
Et envers lui plus desdaigneuse.
Et c'est costume par usage
A femme de légier corage,
Quant ele voit l'omme souspris,
Et il est de s'amour espris,
Tant fait vers lui plus le mescointe,
Atant plus à envis s'acointe.
Aiglente dist: « Alons-nous-ent;

(v. 3587.)

Que je ne volroie noient
Que mes pères vous i trouvast. »
Gérars volentiers li rouvast
S'amour; mais il ne l'ose dire,
Que trop redoute l'escondire.
Malemant a son senz changié,
Quant il a si encoragié
Ce que devant ot refusé.
Or a si tout meis son pensé
A Aiglente, et tant est sospris
De s'amor, qu'a si fort empris,
Qu'amer à force li covient.
De nulle autre ne li sovient;
Mès il n'osa illuec plus estre,
Ainz s'en va, si leur guerpit l'estre,
An la maistre-sale s'en va [1];
Flourentine séant trouva
Sour une queute-pointe asise,
Et si cousoit par grant cointise
Une cote à armer molt riche.
La puciele ne fu pas niche;
Contre lui saut, si le bienvigne.
« A foi! bonne joie vous vigne!
Che dist Gérars; or vous séés,
Ma damoisiele, et si cousés,
Et je vous ferai compaignie. »

---

[1] Ce passage entier manque dans le Ms. 7595, où il est remplacé par les vers suivans, à partir du 3613e :

(v. 3613.)

« Sire, se Dex me bénéie,
Vo compaignie ainc et desir :
Nule rien ne me puet plaisir
Tant com il fait à estre od vous.
Se la compaignie de nous
Vous plaisoit endroit vous autant,
Je n'iroie mie doutant
Que nus nous péust départir ;
Mais or vous voil .j. giu partir
Que vous me donnés vostre amour,
Ou vous me dites sans demour,
Pour Diu, se vous avés amie ;
Que je ne me volroie mie
Travillier ne pener en vain.
Jou aroie mal trop grévain
Se jou amoie et n'ière amée.
Je ne sui mie acoustumée,
Biau sire, à estre prinsautière,
Ne jà n'en ière coustumière,
C'onques mais homme n'aamai ;
Dou commenchier forment m'esmai. »
Gérars li dist : « Dame, merchi.
Si m'aït Dex, fort point a chi.
J'ainc, et me sui mis à l'essai ;

Bien li sont or li déchangié.
La puciele n'a plus targié :
« Je n'os voir, je vous di, chi estre. »
A itant lor a guerpi l'estre,
Et Gérars ensement s'en va,
Etc.

(v. 363.)

Mais, par mon chief, encor ne sai
Se cele cui je sui amis
A son pensé envers moi mis;
Se ne m'aimme, ne sai que faisce.
Diex! ele a tant clere la fache
Et la boche si très vermeille!
Trop par est biele à grant merveille.
Et pour chou que il m'en souvient,
De chanter volentés me vient. »
Lors chante, ne se volt taisir:

Par .j. seul baisier de cuer à loisir
Poroit longhement mes maus adoucir;
Mais de desirier me fera morir.
S'encor n'en ai joie [1],
Bonne est la douleurs
Don raist la douceurs
Et solaz et joie. [2]

Flourentine la chançon ot,
Grant duel et grant anui en ot,
Que bien cuida qu'ele péust
Tant faire que s'amour éust;
Mais bien voit qu'ele i ot failli.
D'ire et d'angoisse tressailli,
Puis dist: « Sire, se jou osaisse,
Molt volentiers vous demandaisse

---

[1] Ms. 7498³. Var.
S'encor joie n'en avoie.

[2] Ms. 7595. Var.
Bonne est la dolours dont il vient
Et hounours et joie.

v. 3662.)
Où cele maint que vous amés.
Par amours, or le me nommés. »
« Certes, puciele, non ferai;
Mais mon mal adiès soufferrai
Tant que de moi merchi avra
Cele qui à mort me navra
Dont je sui molt à grant meschief. »
Lors commenche tout de rechief
A chanter, et puis se drecha:

Adeviner porés cui j'aimme,
Par moi ne le sarés-vous jà.

Quant canté ot, si s'em parti;
A poi que de duel ne parti
Flourentine quant s'en ala.
Gérars son bon oste apiela,
Puis s'en vont andoi main à main.
Gérars vint à court lendemain
Si matin com il pot lever,
Che fu quant vit l'aube crever;
Car on li ot conté le soir
Que li dus iroit asséoir
.J. chastiel ki li faisoit guerre,
Ses anemis iroit requerre.
Liés fu li dus quant Gérart voit
Qui avoec lui aler devoit.
Li dus monte, od lui ses amis,
Puis se sont à la voie mis.
Tant ont erré et cevalchié
Qu'il sont del chastiel aprochié.

(v. 36971.)

Li dus et sa gent sont armé,
Et quant il furent acesmé
Bien sont .lx. el cief premier.
Cascuns ot lanche de pumier;
Ensaigne et riches couvretures
Ki sont de diverses faitures,
Cote à armer et frès escu.
N'i a chelui n'éust vaincu
Par son cors seul tornoiement.
Bien cuident livrer à torment
Chiaus dedens et le chastel prendre.
Le signour manacent à pendre
Qui maint mal avoit fait le duc.
On l'apieloit Meliaduc.
Chelui qui tenoit le chastel,
Tous armés, l'escu en chantel
Vint par devant la barbacane;
En sa main une roide cane.
Compaignie ot, c'oï conter,
Qui molt faisoit à redouter.
Saisnes i ot de si à .x.
Li plus couars est trop hardis.
Bien ot chascuns de grant .x. piés,
Mais n'ont ne lanches ni espiés;
Chascuns ot hache ou mail de fier:
Bien samblent dyable d'ynfier.
Li dus Miles voit cele gent,
Ne li fu mie biel ne gent.
N'osent l'assambler commenchier.
Gérars lor vit les chiés baissier,

(v. 3721.)

Puis dist : « Dex pères, que ferai ?
Poinderai-jou ou soufferrai
Que cist baron commencheront ?
Espoir jà n'i aprocheront
Tant lor porra estre plus lait. »
Il ne dist plus, le cheval laist
Aler, ki ne va mie lent.
Meliaduc ot bon talent
De jouster, quant le vit venir.
Jà en venront au couvenir ;
Que li uns et li autres point.
Gérars de sa lanche le point
Outre en outre par mi le pis,
Mort l'a, ne li pot faire pis.
Gérars fu vertuous et fors,
Dou cors li trait sa lance fors,
Puis fiert l'un d'iaus que il encontre ;
Ses armes li percha tout outre,
Le cuer li perche et la coraille :
Cil chiet qui à la mort baaille.
Quant cil voient lor compaignon
Dens eskigniés comme gaignon,
Chascuns d'iaus vers Gérart acourt.
Jà l'éussent tenu molt court ;
Mais Gérars le cheval guenchi.
Ne l'ont touchié, la Diu merchi,
Fors que sour l'escu en colant.
Gérars trait l'espée trenchant,
Sour les autres molt tost retorne ;

(v. 3750.)

Le premerain si mal atorne,
De l'espée qu'il tient fourbie
L'a si féru dalès l'oïe,
Ne li valut arme .j. bouton ;
L'oreille et demi le menton
Sour la poitrine li abat,
Ens en l'espaule li enbat
L'espée si que il li colpe.
Gérars dou bien férir s'acolpe,
Mout grans cous leur done et départ ;
Le tierch a mort et puis le quart [1] ;
Et cil ki fu navrés el vis
A tant sainié, che m'est avis,
K'il chiet adens en la longaigne.
Li autre en ont molt grant engaigne,
Quant par .j. seul homme ont esté
Descomfi et desbareté.
Chascuns cuide vis erragier,
Se or ne se pueent vengier ;
Mais or soit Dex de Gérart garde !
Li dus Miles, ki tout esgarde,
Dist à sa gent : « Signour, corons ;
Cel bon chevalier secourons.
Hontes est s'il est mors ne pris
Cil courtois chevalier de pris. »

---

[1] Ms. 7498[3]. Var.

Au branc d'acier tous le départ
Et cil, etc.

(v 3775.)

Li .lx. plus n'i atendent [1];
Tout à Gérart secourre entendent.
Quant Saisne les voient venir,
Il ne sevent que devenir,
Quant chiaus voient venir vers eus;
Mais encor lor est plus crueus
L'assaut Gérart: itant le doutent
Que de sa voie se desroutent;
Si entrent en la fremeté.
Gérars a le cheval hurté,
Apriès iaus se fiert en la porte.
L'un fiert ki une hache porte
Si qu'il li a le brac trenchié;
Mais trop a avant encauchié
Se il n'en a prochain secours;
Que uns Saisnes li vient le cours,
Qui tint une mache de fier.
Aussi com dyables d'ynfier
Li vint courant de tel randon,
Si le fiert à tel abandon
Sour l'escu si que il le froisse.
Li cous descent par tel angoisse
Devant sour l'archon de la siele
Que le bon destrier de Chastele [2]

---

[1] Ms. 7498[3]. Var.

Lors urtent les chevaux de pris
Li .xl. que plus n'atente,
Etc.

[2] De Castille.

(v. 3799.)

A si forment del cop chargié,
K'il en a .j. molt trébuchié
Le chevalier et le cheval;
Mais il ne touche le vassal
En char, que Deu ot à garant.
Atant vinrent espouronnant
Li dus Miles et si baron;
A chiaus sont venu environ,
Si les ont molt bien assaillis.
Gérars est en estant saillis,
A l'espée les acueilli.
Tuit furent mort et mal bailli
Li Saisne, et li chastiaus fu pris;
Mais Gérars ot sour tous le pris,
Et si dient tout de rechief
C'onques mais à si grant meschief
Ne virent nul home assembler.
Li dus le courut acoler,
Molt le conjoïst et houneure;
Plus de .c. fois bénéist l'eure
Quant il onques vint en sa terre,
Que par lui a finé sa guerre.
Atant s'ont el repairier mis.
Par le conseil de ses amis,
Au repair de la cevalchie,
A li dus la senescauchie
De sa terre à Gérart donnée,
Toute li a abandonnée
La seignourie et la justise.
Gérars le tint sans couvoitise,

. 38ag.)
Che m'est avis, molt longhement;
S'erra à maint tournoiement
Par Alemaingne et par Habaing [1].
Gérars n'avoit mie en desdaing
Les povres chevaliers de pris;
Pour chou s'il estoit de grant pris
N'estoit-il orgillous ne cointes;
A toute gent estoit acointes.
Par son sens et par sa bonté
Et par sa deboinaireté
Fist tant que il l'amoient tout,
Nis li félon et li estout.
La fille au duc l'amoit molt bien
Et il plus li que nule rien,
Si qu'il ne li caut de s'amie.
D'Euriaut ne li menbre mie
Nient plus se nient éust esté.
Tout .j. yvier et .j. esté
Fu Gérars od le duc ensi.
De lui vous lairai ore chi,
D'Euriaut est drois que vous conte,
Car abregier volrai mon conte.
A Miès fu Euriaus la biele.
Venue estoit de la chapiele

---

[1] Le Ms. 7498[3] porte : *Estaing*. Le mot *Habaing*, écrit *Hasbaing* dans le *Roman du Chevalier au Cygne*, étoit l'ancien nom de la *Hasbaie*, portion du pays de Liége située entre le Jéker, la Géere et le Demer.

(v. 3853.)

Où elle ot prié et oré;
N'i avoit pas trop demouré
Pour le pule ki l'esgardoit,
Au miex que pooit se gardoit.
Li dus volentiers le presist
S'aucuns ne li contredesist;
Mais ses barnages li desfent.
A poi de mautalent ne fent
Li dus quant ne l'ose esposer.
La damoisiele pour penser
S'en est en une cambre entrée,
Lors li menbre de sa contrée
Et de Gérart que tant amoit.
Assés plus pour lui se cremoit,
Pour chou qu'il fu desyretés
Et de sa terre fors jetés,
Que il ne se desesperast
Et de son cors ne s'empirast :
« Lasse ! fait-ele, quant verrai
L'eure venir que jou venrai
En liu où jou mon ami voie ?
Lasse ! fait-elle, se l'avoie
Veue, con seroie esbaudie !
Ha ! Lisiart, Dex te maudie
Quant tu nous as fait départir !
Bien me devroit li cuers partir
Quant m'as tolu la riens el monde
Qui plus m'amoit. Dex te confonde !
Quant tu onques vers lui gajas,
Ne sai comment tu pourcaças

. 3883.)
Les ensaignes que tu séus,
Par coi Gérars fu déchéus.
Si voirement com che gas fu
Soit li tiens cors ars en un fu,
Et si r'aie-jou mon ami
Qui si dolans parti de mi!
Mais je ne puis enfin savoir
Comment il me péust r'avoir.
Assés le puis ichi atendre
Ainz que novelle en puisse aprendre,
Que jà ne verrai avenir
Que chaiens le voie venir. »
Tout ensi Euriaus disoit,
Qui duremant se delosoit [1];
Nule riens ne le recomforte.
Atant uns varlés li aporte
Une aloie [2] qu'il avoit prise,
Et l'avoit à chanter aprise [3].
Euriaut a donné l'aloe,
Et de chanter forment li loe.
La damoisiele prist l'oisiel
Qu'ele ot rechut del damoisiel,
En son devant le prist à paistre;

---

[1] Ms. 7595. Var.
Que rien ne le recomfortoit.

[2] Alouette.

[3] Ms. 7595. Var.
Ki molt estoit biele à devise.

(v. 3906.)

Mais encor le fera iraistre [1]
L'aloe et molt fort dementer;
Ensi com vous m'orez conter,
Maint souspir fist pour l'oiselet.
La puciele ot .j. anelet
Que donné li ot ses amis :
En son doi la belle l'a mis;
Mais ne se vait aperchevant
Si li chaï en son devant.
Quant l'aloete vit la pière,
Qui fu de diverse manière,
En son biec a erramment pris
L'aniel, qui fu de riche pris.
Le biec escoust, si escaï
Que li aniaus li rechaï
Par mi le teste, entour son col,
Atout l'aniel a pris son vol
Par mi une fenestre estroite.
La puciele fu molt destroite
Quant ele a véu cel afaire;
Molt grant duel commencha à faire,
Molt fu dolante et esmarie :
« Ha ! fait-elle, sainte Marie !
Com jou ai le cuer esperdu
De mon aniel que j'ai perdu,
Que donné m'avoit mes amis !

---

[1] Mais l'alouette lui fournira de nouveaux sujets de chagrin, etc.

(v. 2932.)

Lasse ! en com grant dolour m'a mis
Mon cuer cis oysiaus ! Maus fus l'arde !
Voir je ne m'en donnoie garde
Que je déusse anui avoir ;
Mais je sai bien de fi pour voir
Que joie me fuit ; et esqueule,
Mais c'avient une n'avient seule.
Par devant oi assés anui,
Cis oysiaus le m'a acrut hui ;
Or sera mes maus plus greveus.
C'est bien voirs c'au mal éureus
Rechiet tout adiès la sajete.
Je doi molt haïr l'aloëte
Qui a emporté mon aniel.
Ha ! dous amis ! vostre joiel
Me sont bien piecha eslongié.
Jamais ne seront alegié
Mi souspir ne ma grans destreche. »
Lors fiche ses dois en sa treche
Et desache sa crine bloie.
De duel faire ne s'afoibloie.
Là où demainne si grant duel,
Cele qui fust morte son voël,
Or oés comment li avint.
Uns chevaliers là dedens vint,
Qui molt fu fel et de malaire ;
Ainc ne fu lassés de mal faire ;
Apielés fu Meliatir ;
N'ot si félon de si à Tyr,
Ne si orgillous com il fu.

(v. 3962.)

Dex! c'or fust-il ars en .j. fu!
Que par lui ot puis Euriaus
Assés et d'anuis et de maus;
Et chou est voirs: souvent avient
Que l'uns maus sour l'autre revient.
La puciele seule trouva
Li trahitres, se li rouva
Qu'ele li consentist ses bons,
Et il li feroit tant des sons [1]
Que jamais n'aroit povreté:
« Avoi! sire, à molt grant vilté,
Dist-elle, seroit à haut homme
De jésir à moi, c'est la somme;
C'onques ma chars ne fu véée. »
Cil respont: « Vous estes dervée,
Qui si faitement m'escondites. »
« Ha! pour Diu! sire, mar le dites,
Che ne porroit ore pas estre. »
Cil l'a pris par la main senestre,
Porter le volt desour .j. lit,
Que faire en cuide son délit;
Mais la puciele s'esforcha;
Le pié encontremont haucha,
Si l'a féru en mi les dens
Que en la bouche là dedens
L'en abati ou trois ou quatre.
Des puins le commenche à debatre;

---

[1] Tant (de largesse) des siens (biens).

(v. 3989.)

Donné li a molt grant souspape.
Tant fait que ele li eschape.
De la cambre fuit escourchie;
Triste et dolante et courechie
S'en est dedens la sale entrée.
Une puciele a encontrée
Ki suer estoit le duc germaine.
La pucele ot à non Ysmaine.
Euriaus l'avoit bien aprise
De soie ovrer en mainte guise :
Molt avoit l'une l'autre chière.
Or oiés que fait li tréchière
Qui dedens la chambre demeure;
Il a pris .j. coutiel ameure,
De mal faire s'est apensés
Com cil qui ainc n'en fu lassés.
Repus est derrière une huche [1],
Ne crie, ne noise, ne huche;
Euriaut manache forment.
Là fu dusch'à l'anuitement
Que li dus est alés couchier,
Ki lassés estoit de mangier [2].
Euriaut portoit grant hounour;
Couchier le fait od sa serour

---

[1] Ms. 7498[3]. Var.

Repos s'est darrère une couche.

[2] Ms. 7498[3]. Var.

Qui jà s'estoit fait dechaucier.

(v. 4013.)

Dedens sa chambre par chierté.
Quant laiens n'ot point de clarté,
Li trahitres sus se leva,
Droit au lit la puciele va;
La couvreture a souslevée,
Le serour le duc a trouvée,
Si cuida che fust Euriaus;
Mais cui Dex velt garir de maus,
Nule riens ne li puet mal faire.
Li trahitres de put afaire
A pourtastée la puciele,
Endroit le cuer sous la mamiele
Le trenchant coutiel apointa,
De si au manche li bouta
El cors, illuecques l'a mordrie.
Li trahitres, que Dex maldie!
A prise le main Euriaut,
Bielement li leva en haut,
Si cuida que chou fust Ysmaine;
Le main tout bielement amaine
Com chil ki bien en set l'esmance,
Apuignier [1] li a fait le mance
Pour chou que qui les trouvera
En tel manière et les verra
Si cuidera c'ocise l'ait.
Atant s'en torne, si les lait [2].

---

[1] Empoigner.

[2] Dans le conte *de l'Empereri qui garda sa chastée par moult temptacions*, par Gautier de Coinsi (*Nouveau Re-*

(v. 4039.)

De la cambre issi bielement,
Puis est couciés molt coiement
Dusch'al demain ke se levèrent,
Que les .ij. pucieles trouvèrent
En tel manière et en tel point
K'il samble qu'Euriaus ait point
Cheli dou coutiel et occise;
Que il les truevent en tel ghise
Qu'encor tint le manche à plain puing.
Li dus estoit .j. petit loing

---

cueil de Fabliaux et Contes inédits, etc., publié par Méon, in-8°, tome II, p. 50 et suivantes), un chevalier

Qui moult iert biax et envoisiez,
Renomez d'armes et proisiez

devient amoureux de l'impératrice de Rome qu'un prince avoit délivrée des infames tentatives de deux *ribaut* qui l'avoient traînée dans une forêt pour la tuer, d'après les ordres d'un mari abusé par un frère dont les coupables espérances avoient été déçues. Ne pouvant en venir à ses fins, le chevalier conçoit l'idée d'une vengeance atroce :

Coiement vint au lit la dame,
L'Empereriz, la sainte fame,
Qui son nevou (*celui du chev.*) par grant solas
Tient endormi entre ses braz.
Un coutel tint de bone forge,
Au valleton cope la gorge;
Le coutel a coiement mis,
Si com li dist li anemis,
Es mains la sainte Empereriz,
Cils cui malignes esperiez
Méne et conduit en sa grant couche,
Quant ç'a bracié, moult tost se couche.

(v. 4049.)

Et esgarda cele merveille.
Euriaus maintenant s'esveille [1],
La gent coisi par devant li,
Mervilla soi, si tressailli.
Li dus maintenant le regarde,
Puis li dist : « J'ai fait male garde
En vous, mais pas ne le cuidoie :
Si est bien raison que j'en doie
Avoir anui, et jou si ai ;
Quant onques en vous me fiai,
Bien m'en devoit avenir maus. »
Encor ne savoit Euriaus
Que li suer le duc fust occise ;
Ne set pour coi cil li devise.
Au cuer molt durement li grièvc,
Un petitet le chief sousliève,
Et voit la damoisiele morte.
Molt durement se desconforte,
Sa main a mise à sa maisiele :
« Hé ! biele douche damoisiele,
Ki vous a si mal atirée ? »
Li dus l'a par le brac tirée,
Sa reube li a fait vestir,
Puis le baille Meliatir.
Li dux li dist : « Delléaus fole,
Priès va que je ne vous afole ;
Mais je ne voel sans jugement.

[1] Ce vers occupe la place du précédent dans le Ms. 7198[3].

(v 4056.)

Molt avés ouvré malement
Qui ma serour avés mourdrie. »
Euriaus ne set qu'ele die,
De la paour devint esmarbre.
Lors s'est assise sour .j. marbre,
Et li dus tous ses barons mande
Par la cité, si lor commande
K'il dient comment le fera [1],
A quel martyre liverra
Cheli qui avoit sa serour
Ensi occise à tel dolour.
« Sire, che dist Meliatir,
Ne vous en quier de mot mentir;
Je n'i sai autre jugement
Fors de l'ardoir isnielement;
Car elle est bien prise prouvée
Puisque elle est el fait trouvée. »
Atant se dreche uns chevaliers,
Sages hom fu et biaus parliers;
Cil en a apielé le duc:
« Sire, fait-il, à Bar-le-Duc
Envoiés pour le conte querre.
Vos oncles est, en nule terre
N'est chevaliers, je cuic, plus sages.
Tost ert revenus li messages;
Et vous, faites cesti garder.

---

[1] Ms. 7498[3]. Var.

Confaitement il overra.

(v. 4100.)

C'est li miels que puisse esgarder.
Sans le séu de vos amis
N'iert jà ses cors à escil mis. »
Meliatirs a poi ne fent
Quant cil à ardoir le desfent.
Au cuer durement li anoie :
« Sire, fait-il, pas ne queroie
Qu'ele par li ne soit occise,
N'ele n'en osfre nul juise
Nis tant qu'ele sache escondire,
Namporquant se nus voloit dire
Qu'ele n'éust cest murdre fait,
Je seroie tout entresait
Tout près de prouver orendroit
Qu'ele doit estre arse par droit. »
Che dist li dus : « Je sousferrai,
Nule justiche n'en ferai
Tant que mes oncles ert venus. »
Melyatirs est devenus
Si dolans qu'à poi ne marvoie,
Et li dus por son oncle envoie ;
Euriaut fait em prison metre.
Or mais me covient entremetre
A conter de Gérart l'enfant
Qui à Couloigne servi tant
Que tout l'amèrent bas et haut.
Ne li ramenbre d'Euriaut ;
En amer a mise s'entente
La fille au duc Milon Aiglente,
Cheli ot faite la puison

Comment guart et aglentme se
eret tant que le duc en volt fa
le mariage.

(v. 4182.)

Dont il ot but à grant fuison,
Et Aiglente tout ensement
L'amoit issi très durement
Qu'ele en estoit toute déchute
Tant que ses pères l'a perchute.
Sa fille ne tint pas por saige;
Mais il dist que par mariaige
Les volra ajouster ensamble,
Quar en nul leu, si con moi semble,
N'el puet à millour chevalier
Donner à femme ne baillier.
Par le consel de ses amis
En a Gérart à raison mis.
Tant ont la parolle aprochie
Que la puciele a fianchie;
Mais de fin anui se moroit
Que li termes tant demouroit
K'il devoit Aiglente espouser.
S'amour l'a mise en grant penser:
Pourquant si mainne biele vie,
Tant que .j. jour li prist envie
D'aler en gibier pour déduire
Et pour son esprevier miex duire
A prendre l'aloe et la quaille;
C'à la pie ne fait-il faille,
A cerciele ni à vaniel [1].
Gérars sist el cheval isniel,

[1] A la sarcelle ni au vanneau.

(v. 4159)

Son esprevier sor son puing porte,
De Couloigne issi par la porte
Et ses ostes li fu à destre.
Aiglente fu à la fenestre
De la plus haute tour perine;
Dejouste li fu Flourentine,
Et Aiglente le chastioit
D'amer Gérart, c'avoir cuidoit.
Gérars, quant aperchute l'a,
Son oste en riant apiela:
« Biaus ostes, foi que moi devés,
Que vous samble? jà est levés
Li solaus à cele fenestre.
Molt voi ore enbieli cel estre,
Et pour chou que g'i puis coisir
La riens el mont que plus desir,
Volrai ceste chanson chanter,
Que bien me porra escouter. »
Dont chante cler, molt s'esforcha [1]:

J'atenc de li ma joie:
Diex! arai le jou jà?

Tout ensi a son cant finé,
Mais de chevalchier n'a finé

---

[1] Ms. 7498[3]. Var.

Lors comence seuz arester
Ceste chançon, mout, etc.

(v. 4182.)
Dès le Rin tant k'il vint aval [1].
Gérars tint .j. poi son cheval
Tant c'une vois a entendue
D'une aloe ki ot tendue
Ses eles et va aletant,
Et si aloit molt cler chantant.
Gérars, quant la vois entendi,
De joie ès estriers s'estendi,
De fine amour li resouvint,
Pour Aiglente talens li vint
De cest son provençal chanter [2] :

Quan vey la laudeta mover
De joi sas alas contra 'l rai,
Que s'oblida e s laissa cazer
Per la doussor qu'al cor li 'n vai ;
Ailas ! qual enueia m'en ve,
Cui qu'ieu ne veia jauzion !
Meraveillas m'ai, quar desse
Lo cor de dezirier no m font [3].

Ensi vait Gérars chevalçant ;
Mais ains k'il ait finé son cant,

---

[1] Ms. 7498[3]. Var.

Delez le Rin tout contreval.

[2] Ms. 7595. Var.

De cest son poitevin chanter.

[3] Ce couplet, qui n'est que le premier d'une pièce de Bernard de Ventadour, ou de Pierre Vidal, selon le Ms. de la Bibliothèque Royale, n° 7222 (fol. 190, v°, col. 2), qui

(v. 4203.)

L'aloete ses eles joint,
Si s'est assise; et Gérars point,
A l'esprevier ses loingnes oste,
A garder les baille son oste;
Et l'espreviers, ki vit de loing
L'aloete, desour son poing
Se couche et a laské ses giés.
Molt fu biaus à véoir cis giés :
Que l'aloe .j. petit monta;
Mais li espreviers le hasta,
Qui de prendre sa proie ert sages,
Et si n'estoit mie ramages [1];

---

la renferme, est entièrement défiguré dans les deux manuscrits du *Roman de la Violette*. Nous l'avons pris dans le *Choix des Poésies originales des Troubadours*, par M. Raynouard, tome III, page 68. A ce propos, nous devons dire que le couplet rapporté ci-devant, dans la note 2 de la page 19, est traduit du quatrième couplet d'une chanson provençale du même Bernard de Ventadour, qui se trouve aussi dans l'ouvrage de M. Raynouard, tome III, p. 43, le voici :

Non es enuegz ni falhimens
Ni vilania, so m'es vis,
Mais d'ome quan se fai devis
D'autrui amor, ni conoissens.
Enoios! e que us enansa
De m far enueg ni pesansa!
Quasqus si deu de son mestier formir;
Me confondetz, e vos non vei jauzir.

[1] Sauvage. Voyez la note 4 de la page 9 *Des XXIII Manières de Vilains*.

(v. 4215.)
L'aloe prent, el pié le mist.
Cis vols à Gérart molt bien sist,
Cele part broche isnielement,
Puis descendi molt bielement;
.J. poi en sus pour esplumer
Li laist, .j. poi pour aamer,
Puis prent l'aloe et l'esprevier,
C'on ne tint mie à ravenier;
De la cervele le repeut,
Puis li oste au plus tost k'il puet.
Quant osté li ot l'oyselet,
Lors a chosi un anelet
Entour son col; molt tost li oste,
Maintenant apiele son oste,
Et li ostes li vint isniel.
Gérars li a moustré l'aniel,
Qui molt fu biaus à grant merveille:
La piere fu toute vermeille.
Gérars souvent l'aniel esgarde,
Lors li souvint, et se prist garde,
Que chou fu Euriaut s'amie.
On alast bien liue et demie
Anchois k'il se fust remués.
D'ire et d'angoisse est tous mués,
Plus noirs que terre tous devint,
Quant d'Euriaut li resouvint.
Erramment est quéus pasmés;
Au revenir s'est molt blasmés:
« Hé! las! fait-il, che m'est avis
Que c'est dolours que je sui vis

(v. 4245.)

Quant j'ai perdu chou que j'amoie. »
Tant est dolans, tant se gramoie,
Che samble bien k'il soit dervés.
Atant s'est en estant levés,
Lors s'escrie, ses paumes bat,
Et ses espreviers lors s'esbat,
Qui dontés fu et deboinaire,
Desour .j. biel aubourc s'aaire
Qui fu sour le Rin à la rive.
Gérars s'esvertue et avive,
De grant duel faire s'esvertue :
« É ! las ! c'atent que ne se tue,
Fait-il, cis caitis, cis dolens ? »
De duel faire ne fu pas lens,
Près va qu'il n'est dou sens maris.
Ses ostes fu tous esmaris
Dou grant duel que il li voit faire,
Et si ne set pour quel afaire ;
Ains descent, et si le castie :
« Sire, fait-il, je voi sotie [1] ;
Que maintenés si grant dolour
Que toute vous taint la coulour.
Comment vous est-il avenu ? »
« Biaus ostes, il m'est souvenu
De m'amie que je tant aim,
Et pour chou las, dolans, me claim,
Que je l'ai perdue piechà. »
A ses mains son vis depecha,

[1] Ce vers et le précédent sont répétés dans le Ms. 7498[3].

(v. 4273.)

Son bliaut, tant estoit plains d'ire,
Et ses ostes li prent à dire :
« Biaus dous sire, or ne vous poist mie ;
Dites-moi se avés amie
Autre c'Aiglente la puciele. »
« Oïl ; .c. mile tans plus biele,
Dist Gérars, se Dex me seceure !
Mais péchiés, qui m'est courus seure,
Le m'a fait oublier lonc tans.
Jamais jour ne serai restans
En .j. leu .ij. nuiz près après [1] ;
Ains cerquerai et lonc et près
Tant que jou en sarai nouviele. »
« Sire, fait cil, ma damoisiele
Pour vous de duel se marira,
Ne jamais jour mari n'ara. »
Gérars, quant d'Aiglente ot parler,
Ne set comment s'en puist aler,
Ne comment s'en puisse partir [2].
Amors li set molt bien partir
.Ij. poins : prenge lequel k'il velt ;
Pour l'un et por l'autre se delt ;
Or verrons-nous qui plus porra,
Et tout apertement parra

---

[1] Ms. 7595. Var.

.Ij. lius en .j. liu priès apriès.

[2] Dans le Ms. 7498[3], à la place de ce vers, le précédent se trouve répété avec la suppression du second mot et l'addition du mot *il*.

(v. 4197.)

Se caradeus [1] et sorcherie
Puet plus esprendre druerie,
Et se ele est de millours mors
Que n'est fine loiaus amors.
Se Gérars demoure à Couloigne
Et ensus d'Euriaut s'esloigne,
Dont vaurra miex, chou est la fins,
Et sorcheries et carnins
C'amors qui vient naturalment;
Mais se drois et raisons ne ment,
Amours qui vient de volenté
A molt de grignour poesté
Et plus courtoise est et miex valt.
Par foi, dont ira Euriaut
Gérars querre, pas n'el laira;
Et Aiglente del tout laira.
Atant monte el cheval isniel,
Et en son doit a mis l'aniel
Qui fu cheli que tant ama,
Son esprevier luès reclama,
Et il vint volentiers au claim :
« Biaus ostes, à cheli que j'aim
Sans vilonnie porterés
Cest esprevier; si li dirés
Que Dex li mire les biens fais
Que ele et ses pères m'a fais;

---

[1] Charme. Voy. le *Glossaire* de M. de Roquefort au mot *Caraie*.

(v. 4323.)

Et il me doinst le jour véoir
Que je puisse pooir avoir
Que je vous rende vo servise. »
Lors prent congié, et li devise
Que il li saluast Aiglente.
Atant s'en vait toute une sente.
L'ostes le voit, à poi ne part
Quant Gérars ensi s'en depart.
Tant com il pot l'a esgardé,
A Diu dou chiel l'a commandé;
Lors monte, l'esprevier emporte,
En Couloingne entre par le porte;
Encor estoit à la feniestre
Aiglente pour esgarder l'estre,
Encor ne s'estoit remuée.
Aiglente a la coulour muée
Quant l'oste vit tout seul venir;
Elle ne set que devenir
Quant Gérart ne voit avoec lui;
Molt par le torne à grant anui
Que il fait or si grant demour.
Mais il eslonge de s'amour
Et va querre Euriaut s'amie;
Mais elle n'en set encor mie,
Ains bée tout adiès s'il vient,
Et d'une chançon li souvient
Dont amours le fait esmouvoir :

Dex! li cuers me faurra jà;
Trop le desir à véoir.

(v. 4352.)

Anchois que sa canchons fausist,
Qui molt avenamment li sist,
L'ostes vint el palaìs errant;
Tout vinrent encontre acourant,
Et Aiglente premièrement
Li demanda isnielement
S'il set nouvieles de Gérart.
L'ostes, qui pour .j. petit n'art
De duel et d'ire et de deshait,
Li dist : « Damoisiele, or n'i ait
Duel demené ne commenchié. »
Lors li a conté et nonchié
Comment il trouva l'anelet
Entour le col de l'oyselet,
Et comment il le ravisa;
Et le duel tout li devisa
K'il ot demené pour s'amie;
« Et dist que ne laissaisse mie,
Pour Diu, que ne vous saluasse
Et son esprevier vous donasse.
Vés-le chi; il le vous envoie. »
Aiglente à bien près ne marvoie
Quant la parolle a entendue;
La seniestre main a tendue;
L'esprevier prent, jà l'ocesist,
Se ses pères ne li tolist,
Qui molt le blasme durement :
« Ha! fille, povre vengement,
Ce m'est avis, auriez fait :
L'espreviers n'i a riens mesfait. »

(v° 438 a.)

« Si a, pères; que l'oisiel prist
Par coi Gérars nouviele aprist
De cheli pour coi m'a laissie. »
Après cest mot s'est eslaissie
A duel feire et à dementer.
Riens ne le puet reconforter;
Mais ses pères tant li pramet
Qu'en bonne espéranche le met;
K'il dist k'il l'envoiera querre.
« Jà n'iert en si salvage terre,
N'en leu c'on sache si estrange;
Et s'il ne vient molt bon eskange
Arés de lui, se Dex me gart. »
« Sire, se Dex ait de moi part,
Vous poés bien de fi savoir
Que ne voudroie mie avoir
D'Alemaigne l'emperéour
Et avoec lui toute s'ounour [1]
En liu de lui. Tout sans targier
Envoiés querre .j. messagier
Por lui, et qui le vous amaint;
Que par cel Diu ki lassus maint,
Jamais n'iere à homme donnée,
S'estre devoie couronnée [2],
Se Gérart n'ai par mariage. »

---

[1] Avoir, richesse.

[2] Ms. 7498[3]. Var.

Ne à nul home abendonée.

(v. 4407.)

Atant fist li dus son message
Tout erramment apparillier
D'aler querre le chevalier [1].
Aiglente le message voit
Apparillié, grant joie avoit;
Pour le joie se comforta,
En haut ceste chanchon canta
A clere vois et molt seri :

Vous qui là irés, pour Diu, dites-lui
C'à la mort m'a trait s'il n'en a merchi.

Anchois qu'ele ait finé son chant,
S'en torne li mès chevalchant;
De Gérart querre s'entremet,
Après lui au chemin se met
Tant que ses esclos [2] en trouva.

---

[1] Le manuscrit 7595 porte *le messagier*.

[2] Traces de pas :

Les *esclos* suient par mi le pré flori,
N'alèrent gaires, s'ont Isoré choisi,
L'escu au col à deux mil fervestis.

(*Li Romans de Garin le Loherain*, t. I, p. 220, v. 14.)

Quant il l'ot decachié plus d'une grant loée
S'em perdi les *esclos* en une grant valée.

(*Roman de Garin de Monglave*. Ms. La Vall. n° 178, fol. 13, v°, col. 2, v. 19.)

Atant est montez el roncin,
Après lui se met el chemin,

(v. 4422)

De Gérart dirai, ki s'en va
Tous seus grant aléure errant.
Euriaut vait adiès querant;
Del tout i a mis sa pensée.
Mainte foriest a trespassée,
Tant que il vint en une lande,
N'ot si biele dusqu'en Irlande;
En mi la lande avoit .j. arbre.
Par desour .j. perron de marbre
Trouva .j. chevalier couchié
Ki tout ot le vis depechié;
Une plaie ot par mi le cors
D'où li clers sanz li coroit fors [1].
Gérars cele part esgarda,
A lui vint, si li demanda
Qui si l'ot navré et blechié.
Cil a .j. poi le chief drechié,
Puis dist : « Cil ki si m'a navré
M'a de ma femme délivré,
Cui cest jor esposé avoie.
Atout m'ere mis à la voie,
Moi tierch de chevaliers, sans plus;

De lui trouver a grant espoir,
Ses *esclos* suit tresqu'au bas soir.

(*Roman de Parthenopex de Blois*. Ms. du fonds de Saint-Germain, n° 1830, fol. 145, v°, col. 1, et Ms. du roi, n° 6985, fol. 19, v°, col. 2.)

[1] Ce vers ainsi que le précédent ne se trouvent que dans le Ms. 7498[3].

(v. 4444.)

Tant que le sires de Durlus [1],
Uns trahitres, uns maus trichière,
Qui est d'Ardène justichière,
Et en cele foriest manoit [2],
Mes anemis morteus estoit;
Mais il m'avoit trive donnée.
Or en a ma femme menée,
Que la forche fu devers lui;
Mais il m'est trop plus de l'anui
De ma femme k'il m'a tolue
Que de la plaie ch'ai éue [3]. »
Gérars li dist : « Biaus amis chiers,
Je ne sui ne fers ne achiers,
Ne jou n'ai arme fors m'espée,
Qui molt bonne est et s'est temprée;
Mès sachiés bien s'armes avoie
Je me meteroie à la voie
Après lui, et sachiez sanz faille
Que de moi auroit la bataille [4],

---

[1] Le Ms. 7498[3] porte *Durbus*.

[2] Ms. 7498[3]. Var.

En ceste forest m'agaitoit.

[3] Ms. 7498[3]. Var.

De ma feme que il enmaine
Que de mon mal ne de ma paine.

[4] Ms. 7595. Var.

Mais sachiés bien se jou avoie
Armes, je les vous presteroie,
Et s'iroie apriès lui sans faille.
Il aroit de moi la bataille.

(v. 4463.)
Se vo femme ne voloit rendre. »
« Sire, fait cil, dont alés prendre
Les armes d'un mort chevalier
Qui là gist desous cel lorier,
C'orains al assambler occis. »
Gérars est cele part guencis;
Descendus est, molt se hasta;
Au mort tos les ados [1] osta,
Puis est armés isnielement,
Et est montés hastivement.
Dou chevalier navré se part,
Et cil li ensaigna quel part
Il porra les trahitours suire;
Très bien les porra aconsuire
S'un petit esforchier se velt.
Grant oirre son cheval aquelt
Par mi le bos, lors li souvint
D'Euriaut, et talens li vint
De renvoisier et de chanter;
Lors commenche sans arester
Si cler k'il fait tentir l'arbroie

Volentiers verroie
Cui je sui amis:
Diex m'i maint à joie!

Ensi Gérars cantant s'en va
Tant que le chevalier trouva

---

[1] Ce qu'il portoit sur lui.

(v. 4489.)

Qui la dame à force enmenoit [1],
Qui molt grant dolour demenoit ;
Car li trahitres l'ot jus mise,
Trestoute nue en sa chemise
L'ot faite li fel despoillier.
Si le tiennent troi chevalier
Par les bras molt estroitement,
Et il molt angoussousement
Le batoit d'un rain d'aiglentier [2]
Si qu'il ne li laissoit entier
Cuir sour le char se molt poi non,
Et cele reclamoit le non

---

[1] Ms. 7595. VAR.

Que la dame à forche menoit.

[2] Le Ms. 7498[3] porte *d'olivier*. A ce propos nous ferons observer qu'à tout moment il est question de cet arbre dans les plus anciens romans composés en langue d'oil, et que même plusieurs lieux du nord qui y sont mentionnés lui empruntent leur nom. Cependant il faut remarquer que dans le VIIIe siècle il n'y avoit pas d'huile en France, et partant point d'oliviers; ce fut cette considération qui engagea les pères du concile tenu en 817 à Aix-la-Chapelle, à permettre aux chanoines réguliers d'employer pour apprêter leurs alimens la graisse animale ou l'huile de lard : *Et quia* oleum olivarum *Franci non habent, voluerunt episcopi ut* (*canonici regulares*) *oleo lardino utantur.* Voyez le Glossaire de Du Cange au mot OLEUM LARDINUM; et Le Grand d'Aussy, *Histoire de la Vie privée des Français*, édit. de 1782, tome II, p. 33.

(v. 4501.)

De Jhésu-Crist molt hautement.
Gérars le vit apertement,
Cele part le cheval brocha;
Molt bielement l'araisonna,
Et lor dist qu'en pais le laissaissent,
Pour Diu, que plus ne la desaissent.
Li traïtres l'ot, si s'areste;
Par orguel li torna la teste
En travers, puis dist : « Audigier [1],
Estes le vous venus vengier ?
Je cuic quant de nous partirés
Autel loier emporterés
Com véu li avés rechoivre. »
Dist Gérars : « Bien puis aperchoivre
Que biaus parlers n'i valt noient.
Je cuic, par le mien escient,
Quant chou venra au départir,
Légièrement porrés partir
Le gaaing que vous i ferés.
Laissiés la dame, n'el férés;

---

[1] Terme de mépris. Audigier est le héros d'un fabliau extrêmement sale qui se trouve dans le Recueil de Barbazan, édition de Méon, tome IV, page 227; ce fabliau étoit très répandu dans le XIIIe siècle. Adam de le Halle en fait réciter le 321e vers à Gautiers, l'un des interlocuteurs de *li Gieus de Robin et de Marion*, et Rutebeuf termine son fabliau *dou Pet au Vilain* en faisant allusion à cette pièce ordurière. Voyez les *Fabliaux et Contes*, édition de 1808, tome III, p. 69.

(v. 4501.)

Que plus ne le vous sousferoie,
Sachiés de fi je vous ferroie. »
Quant cil ont Gérart entendu,
Il n'i ont gaires atendu ;
Chascuns se trait vers son destrier,
Erramment monte par l'estrier ;
La dame ens el chemin laissièrent,
Lor chevax de pris eslaissièrent
Vers Gérart et Gérars vers eus.
Cil jurent le mort et les ieus [1]
Que Gérars ert tous detrenchiés ;
Mais je sai bien que manechiés
Vit plus que mors ne fait d'asés [2].
Gérars, qui bien fu apensés,
Saisi l'escu, puis a branlée
La lanche ; sour la targe lée
Vait férir le signor d'iaus tous,
Qui molt estoit fel et estous ;
L'escu li perche en .ij. moitiés.
Pourchiaus quant il est afaitiés [3]

---

[1] Ceux-ci jurent par la mort et par les yeux de Jésus-Christ. Voyez, sur l'habitude, au moyen âge, de jurer sur toutes les parties du corps de Jésus-Christ, les *Fabliaux et Contes*, édition de 1808, tome I, p. 461, col. 1, au mot Coiffe.

[2] Dist Wistasces : « Manechiés vivent. »

(*Roman de Wistasce le Moine*. Ms. 7595, fol. cccxxxv, v°, col. 1, v. 34.)

[3] Arrangé par le boucher.

(v. 4541.)
N'en est mie plus aouvers
Que à cel cop fu li cuvers.
L'ame s'en part, li cors trébuche,
Cascuns des trois s'escrie et huche :
« Par Diu ! cuvert, n'i durerez. »
Gérars, qui bien fu adurés
De bataille et d'estour sousfrir ;
Envers aus se vait pourosfrir,
Seure lor court, l'espée traite :
L'un féri si à la retraite
Que le brac à toute l'espée
Li abati en mi la prée ;
Mais cis cols a Gérart costé,
Que en la cuisse et el costé
L'ont navré li doi durement,
Et Gérars molt hardiement
Les requeurt seure de rechief.
A l'un a porfendu le chief ;
L'autres le voit, en fuies tourne.
Gérars à la dame retourne,
Vestir le fait et puis monter.
Atant s'en vont sans arester,
En la lande truevent couchié
Le vassal navré et blechié :
Encor ne s'estoit remués.
Li viaires li est mués
De joie, quant sa femme voit.
De la joie que il avoit
En a oublié sa mésaise.

(v. 4570.)

Gérars descent, et si li faise [1]
Cief et costé tout d'une gimple;
Et la dame, qui molt fu simple,
L'avoit ostée de son chief.
Gérars li a dit de rechief
S'il puet sousfrir le cevalchier :
« Sour mon cheval, que j'ai molt chier,
Vous porterai tant que j'arai
Trouvé vile où vous laisserai;
Que mestier averiés de myre. »
« Sire, fait cil, Dex le vous mire [2] !
De cui je vous renc la merchi;
Mais j'ai .j. manoir près de chi
A une liue, voire à mains;
S'el garde uns miens cousins germains.
Se dusque là m'aviés porté,
Adont seroie à sauveté;
Et se je tornoie à respas,
Jamais sans moi n'iriés pas
Se vous de moi aviés mestier. »
Atant le met sour son destrier
Gérars, puis monte, che me samble.
Atant s'en vont tout troi ensamble :
Cele devant et cil apriès.
A l'issue dou bos, bien priès,

---

[1] Lui bande; du verbe latin inusité *fascio*.

[2] Ce vers n'est pas dans le Ms. 7498[3].

(v. 4595.)

En mi .j. pré, jouste .j. grant lai [1],
Truevent le chastiel de Monglai,
Qui fu au chevalier k'il porte.
Lors passent le pont et la porte,
Descendu sont en mi la court :
Chascuns ki l'ot, cele part court.
Quant lor signour voient blechié,
Dolant en sont et courechié ;
Mais pour Gérart se recomfortent.
En une chambre molt tost portent
Lor signour, et puis le couchièrent.
Devant Gérart s'en repairièrent ;
Compaignie et joie li font.
Icele nuit bien servi l'ont
Dusc'al demain qu'il ajourna.
Gérars mie ne séjourna,
Ains se leva isnielement
Et vesti .j. bon garnement [2].
Au chevalier qui fu navrés
Congié prent, et s'en est alés.
Pour proière ne pour prametre
Ne se volt pas d'errer demetre ;
Ains monte, del esrer s'atourne,
Et puis tout maintenant s'en torne
Par les foriès et par les plainnes

---

[1] Le Ms. 7498[3] porte *glai*.

[2] Ce vers ainsi que le précédent ne sont que dans le Ms. 7595.

(v. 4610.)

Qui de sauvechines sont plainnes [1].
Atant erre par plusours jours,
Ne fu mie grans ses séjours;
Euriaut tout adiès queroit,
Par les contrées enqueroit
Nouvieles d'Euriaut s'amie.
Quant ne les ot, molt se gramie;
Et nampourquant quant l'en souvient
De chanter volentés li vient,
Lors chante halt sans demourer :

Par Diu! Amours, grief m'est à consirrer
Du grant soulas et de la compaignie,
Dou bel samblant que me souloit monstrer
Cele qui m'iert et ma dame et m'amie;
Et quant recort la simple cortoisie

---

[1] Ce vers n'est pas dans le Ms. 7498[3]. Après le récit qu'il termine, on trouve dans la traduction de ce roman, faite en prose dans le XVe siècle, deux chapitres qui ont peut-être été interpolés dans l'ouvrage de Gibert de Montreuil, ou qui se trouvoient dans un manuscrit plus complet que ceux dont nous avons fait usage. Voici les sommaires de ces chapitres, que nous donnerons à la fin de ce volume, d'après le manuscrit du fonds de La Vallière, en y ajoutant les variantes de la première édition gothique : *Comment Gérart combatist le chevalier de Langarde et l'ocist, et osta la damoiselle de la fontaine, laquelle le vouloit depuis faire murdrir en dormant. — Comment Gérart s'endormist ou geron de la damoiselle, et comment il fu esveillié par ung escuier.* (Ms. La Val. fol. 237, r°, et 245 r°.)

(v. 4635.)

Et les douz mos que soil à li parler,
Comment me puet li cuers el cors durer
Qu'il ne s'en part? certes, trop est malvais [1]

Ensi s'en va Gérars chantant,
Qui cel jour a cevalchié tant
Qu'il a une terre trouvée
Qui de tout bien fu escouvée [2];
Que il n'i avoit gaaignages [3],
Mais praieries et boscages
I avoit-il grans et plenières;
Tout contreval sour les rivières
Avoit tout le plus biel vignoble
Qui fust dusqu'en Coustantinoble.
La rivière fu grans et lée
Assés plus d'une arbalestrée,
Par mi la rivière ot .j. pont
Et qui, le voir vous en despont,
Onques nus hom ne vit si biel.
Au pié dou pont ot .j. chastiel,
Le plus fort et le miels séant
Que nus véist en son vivant,
De tours, de murs, de sales riches.

---

[1] Ce couplet est le troisième d'une chanson de Regnault, châtelain de Coucy, qui se trouve page 79 de mon édition des poésies de ce trouverre, déjà citées.

[2] Dépouillée.

[3] Le Ms. 7498[3] porte, sans égard pour la rime, *gaagnerie*.

(v. 4687.)

Onques emperères, ne princhés,
N'ot si biel ne si deliteus.
Jamais, je cuit, ne sera teus
Si biaus, si riches, ne si fors;
Mais Gérars ne vit par defors
Borde, ne maison, ne manoir.
Defors ne puet riens remanoir
Qui tout ne soit ars et destruit;
Dedens la rivière qui bruit
N'avoit remès nef ne chalant.
Gérars s'en va molt mervillant
Quant le païs voit si gasté,
Qui tant avoit riches esté;
Et vit venir molt tost errant
Sour .j. grant cachéour ferrant
.J. escuier gent et adroit.
Gérars vint contre lui tout droit,
Si le salue, et puis li prie
Que le non dou chastiel li die,
Ki tant par est riches et biaus.
Cil estoit de respondre isniaus,
Si li a dit : « Sire, merchi.
Pour Diu! fuiés-vous-ent de chi;
Que li demourers n'est chi preus
A nul homme ki tant soit preus [1]. »
Et dist Gérars : « Amis, pour coi?
Certes, je ne voi pas de coi

[1] Ce vers n'est que dans le Ms. 7595.

(v. 4684)
Nus hom se doie espoenter
Que il ne puist chi arester ;
Mès or me dites la reson,
Et si me contez l'achoison
Pour coi li païs est gastés. »
« Sire, fait cil, or escoutés :
Li chastiaus que véu avés,
Dont li murs est si haus levés,
Sot avoir à non Bien-Asis.
Passé a-il ans plus de sis
Que cil nons li est remués;
Que tant est l'afaires mués.
Riches sot estre de tous biens ;
Mais or n'i puet remanoir riens,
Que tout a destruit uns gaians
Qui a à non Brudaligans [1].
Tout a ars et tout essillié,
Et le païs si avillié,
Qu'il n'i a fors des murs remèse
Maison qui ne soit arse en brèse.
Bien en sont les prueves apertes,
Que le chastiel des Laides-Pertes [2]
L'apielent dès ore mais tuit.

---

[1] Le Ms. 7498[3] porte *Brudigalans*.

[2] Le Ms. 7595 porte *des Illes Pertes*. Le premier mot, que nous n'avons jamais vu ailleurs, paroît signifier *mauvais*. L'adjectif anglois *ill* a encore aujourd'hui le même sens ; *illa* en islandois et ilde en danois, sont de la même famille et équivalent au *male* des Latins.

Se vous n'avés molt bon conduit,
Pour Diu, biau sire, avant n'alés;
Et se vous chi avant volés
Aler, si tournés à senestre
Se fors de péril volés estre;
Que li gayans, que Dex confonde!
N'espargne nul homme del monde
Que ne prenge et mete em prison.
Si vous dirai pour quel raison
Em prison le met et destraint :
Que uns maus si fort le constraint
Chascun trois ans tout seulement,
Qu'il morroit si desvéement
Que tous li mons en aroit hide.
Mais savés-vous comment s'aïde?
Par car d'omme que il mangue;
Ensi del malage s'ajue,
Qui li dure .xl. jours.
Se n'est mie bons li séjours;
S'il vous trueve, vous serés pris.
Or vous en ai le voir apris. »
Quant a l'escuiers devisé,
Gérars garde, s'a avisé
.J. chevalier ki dou chastiel
Estoit issus, et d'un mantiel
Avoit son chief envolepé.
Gérars a vers lui galopé;
Mais anchois que il venist priès,
Vit venir une dame apriès
Et une biele damoisiele.

Je cuic c'onques nule puciele
Ne fu plus biele ne plus gente,
Mais molt pooit estre dolente.
La puciele tenrement ploure.
Ses pères et sa mère en cele eure
Ont entr'iaus .ij. la biele mise.
Toute estoit de plourer remise
La mère et li père ensement.
Apriès iaus ist isnielement
Fors dou chastiel la gent menue,
Qui si fort est plourant venue
Et si dolousant k'il n'est nus
Qui dolans n'en fust devenus
S'en lui éust nule pitié.
Gérars n'a gaires respitié ;
Envers aus galopant s'en va ;
Le chevalier plourant trouva
Et la dame molt tenrement.
La puciele piteusement
Sospire et pleure et duel demainne.
Gérars voit le duel et la painne
K'il mainnent et toute la gent,
Namporquant molt salue gent
Le chevalier qu'il encontra,
Et li chevaliers li mostra
Le plus biel samblant k'il pot faire.
Gérars li enquiert son afaire
Et pour coi tel dolour demainne
Et toute la gent que il mainne.
Li chevaliers li prent à dire,

(v. 4,67.)

Qui molt fu plains de duel et d'ire :
« Sire, molt aroie à conter ;
Mais se le volés escouter,
Le voir vous en dirai dou tout.
Il a .j. gayant si estout
En cest païs, ki trestout hape;
Riens k'il ataint ne li eschape :
D'ommes a pris bien .ij. milliers.
.Vij. fiex avoie chevaliers,
Trestous les a li gayans pris;
Mais j'ai vers lui .j. plait empris,
Que j'ai à lui une pais faite [1]
Qui molt durement me dehaite,
Que je li doi ma fille rendre.
A cel arbre l'ira atendre
Ma fille tant que il venra.
Mes fiex et ma fille enmenra
Li gayans, que Dex doinst anui ! »
« Par mon chief! sire, che n'ert hui,
Dist Gérars, k'il l'ait sans estour ;
Mais que j'aie armes et atour.
Or m'envoiés querre harnois. »
« Sire, che ne valt une nois,
Fait li sires, se Dex me salt,

---

[1] Ms. 7498[3]. Var.

.Vij. filz avoie chevaliers
Qui mout estoient de grant pris,
Trestouz les a li jaianz pris;
Mès j'ai à lui une pais, etc.

(v. 4791.)

Qu'il ne crient estour ne asaut,
Tant est poissans que riens ne doute;
Il descomfiroit une ost toute. »
Dist Gérars : « Molt m'anoie fort
Que vous despisiés le comfort
Que je vous faich; mais aprestés
Armes, et si les me prestés;
Que la puciele conduirai,
Se Diu plaist, se li aiderai
Vers le gayant félon et fier. »
Atant envoie .j. escuier
Li sires, pour querre les armes.
Onques n'ot si bonnes à Parmes,
Ne si fors, ne si bien tenans,
Si bieles, ne si avenans.
Les armes aportées ont,
Molt richement armé l'en ont
Com pour déduire une bataille;
Mais ne lacha pas sa ventaille,
Ains cevalche elme deslachie
Tant k'il sont del arbre aprochie.
Adont prent sa fille li sire,
Qui molt fu plains de duel et d'ire [1],
A Gérart le délivre et baille;
Que il couvient que il s'en aille.
Plourant s'en part, sa fille baise.

---

[1] Ms. 7498[3]. Var.

N'es pas merveille se il s'ire.

(v. 4817.)

La mère vit à grant mèsaise,
.Xx. fois se pasme, et quant s'em part
A poi que li cuers ne li part.
Li sire et la gens s'en retourne.
Gérars et la biele s'atourne
D'errer molt grant oirre vers l'arbre;
Et quant vinrent desour le marbre [1],
Descendent, puis se sont assis.
Gérars fu dolans et pensis
Quant vit la dame tel duel faire :
« Ha! douche amie deboinaire,
Pour Diu! laissiés le duel ester,
Si vous pensés del comforter;
Que, se Diu plaist, le souvrain roi,
Li gayans morra à desroi [2]. »
Coi k'il parollent et devisent,
Gardent avant, et si avisent
Le gayant ki venoit bruiant,
Qui le païs vait destruiant;
Les .vij. fiex le signor amainne,
Qui molt ont trait dure semainne [3].
La puciele le gayant voit,

---

[1] Ms. 7498[3]. Var.

Et quant il vinrent sor. j. arbre.

[2] Dans le Ms. 7498[3], ce vers est suivi de celui-ci, qui ne rime avec aucun autre et qui se retrouve plus bas :

Qui le païs va destruiant.

[3] Ms. 7498[3]. Var.

Touz loiez en une chaéne.

5839.

A poi li cuers ne li crevoit
De paour, de mal et de duel
Que maintenant morust son voel.
Gérars saut sus, plus n'i atent;
D'orgueil molt durement s'estent[1],
Puis a lachie sa ventaille.
La puciele l'ielme li baille,
Il le lacha, puis est montés :
« Puciele, or vous recomfortés,
L'escu me bailliés et la lanche;
Que pour la cité de Vaillanche[2]
Ne lairai que ne me combate
Au gayant tant com jou abate
Son orgueil, ou il m'ocirra.
Li ques que soit de nous morra;
Mais proiés Diu qu'il nous secoure. »
Qui véist le gayant acourre
Encontre Gérart les grans saus.
Jà sera molt grans li assaus
Entre le gayant et Gérart.
Li gayans de mautalent art
Quant voit Gérart c'atendre l'ose;
Mais il ne le prise une alose;
Qu'il ne doute fier ne achier.

---

[1] Ms. 7498[3] Var.

Gérars saut sus, ses braz estant
Par fin orgueil que plus n'atent.

[2] Valence.

(v. 4863.)

Armés estoit d'un cuir molt chier
Qui fu de le piel [1] d'un serpent.
Gérars s'eslonge un grant arpent
Dou jaiant, qui molt estoit grans,
Et quant le voit Brudaligans
Sa machue prent, si s'apreste.
Jà sera la bataille preste,
Que Gérars le cheval eslaisse,
Et quant vint près sa lanche baisse;
D'espouronner ferrant ne fine,
Le gayant fiert en la poitrine;
Le cop par grant vertu conduit,
Par mi le pel li a enduit
Le fier trenchant plus d'une espane,
Et li gayans par mi la pane
De l'escu le fert de sa mace.

---

[1] De la peau. Dans le *Roman de Fierabras*, il est aussi question d'un géant nommé *Agolafre* qui gardoit le pont de Mautrible et qui lutta pendant long-temps contre Raoul d'Amiens, Hoel de Nantes, Richard de Normandie et Renier de Gênes :

Mais ne li ont la teste ne le cors entamé;
Que vestu ot la pel d'un dur serpent cresté.

(Ms. suppl. franç. n° 180, fol. 230, r°, col. 2, v. 21.)

Enfin Renier l'ayant abattu d'un coup d'une barre de chêne qu'il avait ramassée à terre et

Ki molt ert grande et grosse, d'un dur kesne quarré,

les François

As pierres et as maus ont le maufé ocis.

mment girart combatist le geant
e tua et vescouist les sept freres et
damoiselle leur seur Et de la grāt
iere q̄ leur pere lui fist

(v. 4879.)
Molt li éust fait grant damage
Se Gérars guencis ne li fust;
Que li gayans ot pesant fust.
Si vint li cops bruiant aval
Dalés le col de son cheval,
En tierre fiert .j. pié [1] parfont.
Li gayans de mautalent font [2]
De chou qu'il n'a Gérart occis;
Et Gérars est vers lui guencis,
Son cheval espouronne et point;
Le jaiant féri en tel point
Où il l'avoit devant féru,
Si qu'il li a le fier consu
De la lanche outre par l'eskine,
Et li gayans par tel ravine
Le fiert sour l'elme en escliçant,
Ne sambla mie cop d'enfant :
Chou k'il ataint aporte aval.

---

[1] Le Ms. 7498[3] porte : *.ij. piez.*

[2] Dans le Ms. 7498[3], ce vers est suivi de ceux-ci :

De ce qu'il a son cop perdu.
Li chevalier sont esperdu,
Et leur suers, qui séoit sur l'arbre;
Por Gérart ont le cuer esmarbre.
Chascuns en prie à Deu mout fort
Qu'il li doint aïe et confort
Encontre le jaiant cruel,
Qui ne pensoit onques à el
For c'au jaiant adamagier,
Que il vit de duel enragier
De ce qu'il n'a, etc.

(v. 4897.)

L'archon devant et le cheval
A si ataint que il l'esmie.
Jamais n'éust mestier de mie
Gérars, se il l'éust ataint.
De maltalent a le vis taint
Gérars quant vit mort son destrier
Et lui à terre trébuchier;
Mais il saut sus, l'escu embrace.
Onques Guillaumes fière-brace [1]
Ne se moulla miex ne plus biel.
Ainc puis le tans Luciabiel [2]
Ne vit onques nul chevalier
Plus bielement escu baillier
Por courir et por escremir;
Mais molt puet douter et cremir
Son adversaire qui li vient;
Et Gérars, cui molt biel avient,
Li court seure, l'espée traite;
Le gayant fiert à le retraite,
Sour le piel qu'il avoit vestue,
Si que il li a enbatue

---

[1] Guillaume d'Orange, surnommé *au Court-nez*, fils d'Aimery de Narbonne.

[2] Ms. 7498[3]. Var.

Onques mès dès le tans Abel.

Le mot *Luciabiel*, comme on le voit plus loin, signifie *Lucifer*. Il se retrouve encore dans les Poésies de Clément Marot. Voyez l'*épitaphe de l'abbé de Beaulieu La Marche, qui osa tenir contre le roy*, vers 12.

(v. 4918.)

.J. grant pié dedens le costé ;
Et li gayans le r'a hasté,
Grant cop le fiert de son tibel [1] ;
Mais il chiet par mi .j. tombiel
Adens, si que la grans machue
Li est fors des mains quéue ;
Et Gérars seure li recourt ;
Le gayant a tenu si court
Anchois qu'il se soit redrechiés,
Fu-il si fort adamagiés,
K'il ot .iij. plaies molt crueus
Dont li sans li filoit ès ieus [2].
Gérart a le machue prise,
Puis a l'espée el fuerre mise ;
Et li gayans em piés resaut,
A Gérart vient, et si l'asaut ;
Dou poing li a tel cop donné
A poi qu'il ne l'a estonné ;
Puis le rehaste, si l'a pris
Par l'escu, si l'a entrepris
Que del col li a esrachie ;
Puis l'a encontremont drechie ;
Par mi le pis le fiert dou plat ;

---

[1] Gros bâton, massue. Ce mot semble n'être autre chose que le mot *tinel*, altéré pour la richesse de la rime. On dit encore aujourd'hui à Abbeville *timbet* dans cette acception.

[2] Ce vers ainsi que les cinq précédens ne sont pas dans le Ms. 7498[3].

(v. 4941.)

Donné li a .j. si grant flat
Qu'en mi le camp l'abat envers;
Mais li gayans ot si couvers
Les iex dou sanc, qu'il n'en vit pas.
La damoisiele isniel le pas
Et tout si frère se pasmèrent,
Qu'il cuidièrent et esmèrent
Que Gérars fust issus de vie.
Gérars saut sus, ki n'ot envie
Fors de lui vengier se il puet;
Où qu'il voit le jaiant s'esmuet:
A .ij. mains le machue dreche,
Encontre le gayant s'adreche;
Si l'a féru par tel aïr
Que il li fait les os croisir
Et la cervelle toute espandre,
Et lui par terre mort estendre.
.J. tel brait jeta au caïr
Que bien le péust-on oïr
Plus d'une grant liue plénière.
Molt li couvenist grant litière,
Que bien ot .xij. piés [1] de lonc.
Li .vij. chevalier qui selonc
Lor serour furent, sont joiant
Quant il voient mort le gayant.
Molt par en ont grant joie faite;
Mais molt durement les dehaite
Que il voient Gérart blechié;

[1] Le Ms. 7498[3] porte .*x*. *piés*.

(v. 4969.)
Dolant en sont et courechié.
De pitié pleure la puciele,
Que molt fu avenans et biele;
Pour Gérart sont en grant esfroi;
Par de desus .j. palefroi
Le font monter, et puis s'en vinrent
Vers le chastiel, et quant les virent
Cil dou chastiel, s'en issent fors;
Puis fisent une joie lors
Si grant que c'est une merveille.
Chascuns de joie se traveille,
Et à cele joie rechoivent
Gérart, que bien faire le doivent;
Et li sires sour tous se painne :
En la maistre-sale le mainne,
Si le désarme bien et biel,
Puis li afublent .j. mantiel
D'escarlate et de vair fourré.
.Iij. jours a laiens demouré.
Entretant le levent et baingnent,
Et de lui servir molt se painnent [1],
Et li sires sour tous l'ouneure.
Gérars li a requis une eure,
C'aler s'en velt, cheval li prest;
Dist li sires : « Jà l'arés prest,

---

[1] Ms. 7498[3]. Var.

Entretant le baignent et levent
Et font tout le bien que il sevent.

(v. 494.)

Grant et isniel, fort et adroit;
Mais proier vous voel orendroit
De demourer, si soit tout vostre;
Que par la sainte patenostre,
Que avant vous n'en ruis .ij. oés. »
Et Gérars li respondi lués :
« Ha! sire, pour Diu! ne vous poist
Que plus séjourner ne me loist;
Que jou ai .j. afaire empris
Dont je seroie molt repris
Se le metoie en noncaloir. »
Dist li sires : « Vostre voloir
Ferai. » Lors vinrent contreval;
Amener li fait .j. cheval
Bon et plus noir que une meure [1].
Gérars monte, plus ne demeure,
Sour le cheval, l'espée çainte.
La fille au signor vint deschainte
Acourant, quant ot la nouviele.
Em pur son bliaut fu la biele,
Sans gimple, .j. chapel d'or el chief;
Mais dire vous voel de rechief
K'encor estoit ses chiés plus sors
Et plus reluisans que li ors
Qui fu el chapiel, che m'est vis.

---

[1] *Meure* signifie *mûre* et non *Maure*, ainsi que l'a dit M. Prompsault dans son édition des *Œuvres de maistre François Villon*. Paris, Techener, 1832, in-8°, p. 115, note au vers 179.

(v. 5019.)

La freche colors de sen vis
Fu assés miex enluminée
Que rose en mai, la matinée;
Entre le vermeil estoit blanche.
Si oel furent de tel samblanche
Que il estoient gros et vair.
De sa biauté resplendist l'air
Quant ele vint devant la gent.
Le cors avoit bien fait et gent,
Les mains bien faites et les bras.
.J. poi ot soslevé ses dras,
Se li paroit li pieehonnés [1]
Blans et petis, bien fais et nés;
En l'ortel fu li cuirs rompus,
Si que li sans en fu courus,
Del angoisse de tost venir.
Elle ne set que devenir
Quant elle vit Gérart monté:
A lui vient, n'a plus aresté;
Que grans forche d'amors l'esprent.
Gérart molt tost par le frain prent,
Puis li a dit: « Sire, merchi;
Prenge-toi pitiés, ne m'ochi,
De moi qui tant t'ain et desir;
Mais ne le t'osoie jéhir
Devant chou que santé éusses:
Je cuidoie que tu déusses

---

[1] Petit pied.

(v. 5056.)

Chaiens longhement demourer. »
Dist Gérars : « Bien vous puis jurer
Que jou plus demourer ne puis :
Mais le congié demanch et ruis. »
A tous a congié demandé,
Trestout l'ont à Diu commandé
Fors la puciele, qui demoure;
Mais pour li couvrir, en cele oure
Commenche à chanter clerement
Aussi com par envoisement,
Pour la gent faire aillors penser :

Lasse! comment porrai durer [1]?
Or ne sai mais que devenir [2]
Quant cil que je voloie amer
Ne m'a daigné ne velt oïr.
Si ne me puis recomforter,
Ains m'estuet le mal endurer
Ki me destraint et lasse et fait frémir ;
Ne de nule autre amour ne quier joïr.

Gérars le canchon bien entent,
Mais pour chou tant ne quant n'atent,
Ains passe le pont et la porte
Sour le cheval qui tost le porte.

---

[1] On lit dans *Renart le Nouvel* deux vers de chanson dont le premier ressemble assez à celui-ci :

Diex! conment porroie sans celui durer,
Qui me tient en joie?

(*Le Roman du Renart*, tome IV, p. 317, v. 4568.)

[2] Ce vers n'est que dans le Ms. 7595.

(v. 5069.)
D'Euriaut li membre et souvient;
De chanter volentés li vient
Pour la chançon que la puciele
Avoit canté, qui molt fu bicle.
Lors cante haut, seri et cler :

Or aroie amouretes
Se voloie demourer.

Anchois que fausist sa canchon
Coisist le chastel de Mosson [1],
Qui estoit sour une rivière,
Qui molt fu et large et plénière [2].
Le pont et le porte est passés.
En son corage est apensés
Qu'en la ville hebregeroit,
Savoir se nouvieles oroit
D'Euriaut, que il a tant quise.
Une veve dame a requise
Que icele nuit le herbert :
« Sire, par le cors saint Herbert,
Dist la dame, molt volentiers;

---

[1] Le Ms. 7498[3] porte *Monçon*. Il s'agit probablement ici du château de Mouzon, petite ville de la Champagne, située entre Sedan, au nord, et Stenay, au midi, dans l'ancien diocèse de Reims, et actuellement dans le département des Ardennes. La Meuse passe au pied de ses murailles, et c'est d'elle que la ville tire son nom.

[2] Ms. 7498[3]. VAR.

Tant avança, ce m'est avière, etc.

(v. 5089.)

Arés quanque vous est mestiers
De viandes et de biel lit,
Del tout en tout à vo délit. »
Gérars descent, si l'en merchie;
Dedens une marescauchie
Li ont son cheval establé;
Si li donnent avainne et blé;
Et la dame, ki molt fu sage,
Mainne Gérart en .j. estage
D'une loge ki molt fu biele.
La dame li conte et faviele [1]
Tant que li soupers fu tos près.
Oisiaus en rost et poisson frès
Orent assés à grant délit.
Apriés souper sont fait li lit,
Puis vont dormir et reposer.
Gérars ne fina de penser [2],

---

[1] Causer, s'entretenir; on dit en italien *favellare*.

[2] A la place de ce vers et des douze suivans, le Ms. 7498[3] contient ceux-ci :

A Oriaut tant qu'il ajorne.
Gérars se vest, plus ne séjorne,
Sa sel'e met con bien apris;
A la dame a le congié pris
Come saiges et enseigniés;
S'espée çaint, puis s'est saigniez,
Quant sur son cheval fu montez.
Lors s'en départ, n'est arrestez;
Del tout chevauchier s'apensa,
La porte et le pont trespassa.

(v 5106.)

Toute la nuit anchois villa,
Qui durement le travilla.
Au matinet Gérars se liève,
Que li demourers molt li griève,
Et sa siele li fu jà mise.
Gérars n'i fist plus ademise,
A la dame a le congié pris
Comme sages et bien apris.
Montés est, si ist de la porte
Sour le cheval, ki tost l'emporte.
Diu prie k'il le meche à voie
En tel liu que s'amie voie.
Ensi va faisant sa proière
Par mi une lande plénière,
Ki molt estoit biele et onnie;
Lors vit une grant compaignie
De chevaliers venir ensamble;
Gérars vint vers aus, che me samble,
Si les salua erramment,

Et chevauche grant alléure,
Et en son cuer se raséure
Que d'Oriaut orra novelles.
Se Deu plaist, qui li seront belles;
Et porce que il l'en sovint,
De chanter volentez li vint.
Lors chante et chevauche sor frain :
« Sains cors Deu! quant averai celi cui j'aim? »
Quant chanté ot, à Deu deprie,
Se lui plaist, que il li otrie;
Mout va priant de cuer forment
Qu'il truist s'amie trenprement.

(v. 5125.)

Et il lui molt courtoisement,
Que biel et acesmé le voient.
Atant ensamble se r'avoient;
Mais ains k'il passassent la lande,
Gérars as chevaliers demande
Où il vont; car, se aus pléust,
Molt très volentiers le séust.
« Sire, che dist uns chevaliers
Qui sages fu et biaus parliers,
Celer pas ne le vous volons;
Sachiés pour voir que nous alons
A Miès pour faire .j. jugement.
Si vous en dirai l'errement
Ensi com on me l'a conté.
Li dus de Miès, par vérité,
De Saint-Jaque or a .ij. ans vint,
Tant que par aventure avint
Que en Bourgoigne le salvage
Trouva en .j. parfont boscage
La plus très biele créature
Que onques mais formast nature.
Li dus avoec lui l'aporta,
Mais onques ne s'i déporta,
Que si homme li desfendoient,
Que pour poi de duel ne fendoient.
Je cuic malgré iaus l'éust prise;
Mais sa serour li a ochise
En murdre molt vilainnement.
Hui en doit-on le jugement
Rendre : si sera tourmentée,

(v. 5155.)
Arse ert, et la pourre ventée. »
Quant Gérars la parolle oï,
De l'une part se resjoï,
Que il set bien c'est Euriaus;
Mais molt li poise des grans maus
K'il li ont fait sousfrir et traire;
Mais anchois se laira detraire,
S'il puet, k'il ne l'ait à délivre.
S'ele muert, il ne quiert plus vivre.
Atant s'en vont, plus ne parlèrent;
Tant chevalchièrent et alèrent
Que il voient Miés tout de plain.
Fors de la vile en mi .j. plain
Voient alumé .j. grant fu;
Li dus et ses barnès i fu.
Euriaut amené avoient,
Que en cel fu ardoir devoient.
Desour .j. drap l'avoient mise
Trestoute nue en sa chemise.
Son juise devant li voit,
Mais son secours pas ne savoit
Si près de li, qui jà venra.
Jamais à femme n'avenra
A nul jour plus biele aventure.
Evous chevalçant à droiture
Gérars par mi la praerie
Par devant la chevalerie.
Tout maintenant vers le fu point;
Euriaut trouva en tel point
Qu'ele faisoit jà s'orison

(v. 5185.)

Et réclamoit en sa raison
Diu Jhésu-Crist molt hautement;
S'orison dist apertement.
« Vrais Dex, qui le mont estoras
Et l'air de la terre eslevas
Et el chiel les angeles [1] mesis,
Esperitelment les fesis,
A grant merveille furent biel;
Mais par l'orgueil Luciabiel,
Qui pour sa biauté s'orgilli,
Vrais Dex, la gloire lor failli.
En ynfier tous les trébuças,
Par lor orgueil les encaças,
Dous Dex, pour cel liu raemplir;
Et pour la droiture acomplir
Refesistes angeles plus biaus
Que n'ot esté Luciabiaus,
Et Adan fesis de ta main,
Puis fesis sa moillier Evain;
El paradys lor commandas
A garder; tout abandonnas
Fors seul que le fruit d'un pumier;
Chelui lor véas à mangier;
Mais par l'enort [2] del mal Sathan,
En fist Eve mangier Adan.
Dous Dex, quant chou fu avenu,

---

[1] Prononcez *anjles*.
[2] Par l'exhortation.

(v. 5211.)

Gardèrent, si se virent nu.
L'angeles vint, ki ne s'aresta,
Fors de paradys les bouta,
L'espée traite, molt isniel,
Et besque [1] et quenoulle et fusiel
Lor aportas pour labourer,
Dex; puis lor couvint endurer
Grans painnes par dedens ynfier
Avoec le malfé Lucifier.
Quant les armes des cors partoient,
Trestout en ynfier en aloient.
Onques, Dex, dedens .v. mile ans
Ne morut nus ki les ahans,
Vrais Dex, en ynfier ne souffrist,
Tant que la pitiés vous em prist.
Par le saint angele Gabriel
Mandas à la virge el canciel [2],
Dous Dex, k'en li esconseroies
Et humanité i prendroies;
Et quant l'entendi la Marie,
Joians en fu et esmarie.
Poissans Dex, .ix. moys vous porta,
Au jour dou Noël enfanta.
A vo naistre vint une dame,
Qui molt par estoit bonne fame;
Onestasse c'estoit ses nons;

---

[1] Bêche.
[2] Clôture, lieu fermé.

(v. 5237.)

Mais n'ot nules mains fors moignons,
Dous Dex, quant vous dut rechevoir;
Lués li fesistes mains avoir
Bieles et blanches comme toile [1].

---

[1] Ce fait apocryphe se trouve à peu près de la même manière, mais plus longuement, dans le Protévangile de Saint-Jacques-le-Mineur, chap. XIX et XX, et dans l'*Histoire de la Nativité de Marie et de l'Enfance du Sauveur*, chap. XIII; (*Codex apocryphus Novi Testamenti*, etc., ed. Ioanne Carolo Thilo. tomvs primvs. Lipsiæ MDCCCXXXII. Svmptibvs Gvilielmi Vogel, in-8°, p. 245-255 et 330.) Dans l'*Evangile de l'Enfance*, chap. II et III, tome I, p. 17-99, de la même compilation, il est question d'une vieille femme qui en imposant ses mains au nom du Christ naissant fut guérie de la lèpre; mais dans aucun de ces deux livres la sage-femme n'est appelée *Onestasse*, non plus que dans la *Légende dorée*, qui reproduit le fait consigné par le Protévangile. Ce n'est que dans les *Anfances Nostre-Dame et de Jhésu* (Ms. de la Bibliothèque Royale, n° 7595, fol. CCLXXV, r°, col. 1), dans *les Enfances nostre sire Jhésu-Crist*, en vers (Ms. de l'Arsenal, B.-L.-F., in-folio, n° 288, fol. 1, v°, col. 2, v. 38), et dans le *Roman du Chevalier au Cygne* (Ms. suppl. franç., n° 5408, fol. 24, v°, col. 2, v. 32), que j'ai trouvé le nom d'*Anestasse*, *Anestaise* ou de *sainte Onestacie*, donné à Zélomi (anonyme dans le Protévangile, et appelée Zebel dans la *Légende dorée*), qui, avec Salomé, assista à la naissance de Jésus, et encore dans ces trois ouvrages, ainsi que dans le second de ceux qui sont cités dans cette note, est-il dit que le miracle s'opéra en faveur de cette dernière.

(v. 5241.)

En Bethléem parut l'estoile,
Et quant li troi roi l'aperchurent,
De molt lontain païs s'esmurent;
Dous Dex, si vous alèrent querre
Tant que il vinrent en la terre
Hérode, qui les hebrega;
Et chascuns des rois li noncha
K'il aloient querre .j. enfant,
Ne sevent ù, vers oriant;
Mais une estoile les menoit
Qui au chemin les assenoit.
« Bien savons qu'il est dou mont sire. »
Li fel Herodes fu plains d'ire [1];
As rois a dit que il alaissent
Ourer, et par lui reparaissent.
Cil s'em partirent, ki errèrent
Tant que par l'estoile trouvèrent
Vo cors, vrais Dex, en Bethléem
Defors les murs de Ihérusalem;
Or et myrre, encens vous offrirent,
Et puis el repairier se mirent.
Des mains Hérode les sauvas,
Par autre voie les menas;
Quant Hérodes li fel le sot,
Grant duel et grant anui en ot;
Tous les enfans fist decoler,

---

[1] Ms. 7498[3]. Var.

Quan Herodes l'oi, si s'ire.

(v. 5267.)

K'il pot par le règne trouver [1].
Dous Dex, .xxxij. ans alas
Par le mont, et si prééças.
.J. jour de la Pasque-Flourie,
Ensi com la letre nous crie,
Venis en la sainte cité.
Dous Dex, tu éus pieté;
Si plouras, chou trouvons lisant.
Quant l'asne venis chevauçant,
Contre vous les portes ouvrirent;
Vrais Dex, les gens vous poursivirent :
Li .j. pour avoir à mangier,
Et li autre pour prééchier,
Et li autre pour escarnir.
Li fel Yudas vous fist tenir,
Qui as mécréans vous vendi.
Par le saint jour dou venredi
Fustes, vrais Dex, en crois pendus.
Illuec éustes estendus
Les membres et puis cloficiés.
D'espines poignans fu vos ciés,
Dignes rois, en crois couronnés.
Longis l'avules fu menés
A vos, dous Dex, ki vous féri,

---

[1] Dans le Ms. 7498[3]. Ce vers est suivi de ceux-ci :

De deux ans et demi et mains ;
N'en eschapa .j. de ses mains.
Ocirre en fist li fel maint cent;
Or sont apellé Innocent.

(v. 5291.)

Si que le costé vous ouvri
Dès ci au cuer, que li clers sans
Fu aval la lanche coulans
Dusc'à ses mains; ses iex en tiert,
Et puis en vit-il en apiert [1].

---

[1] Cette tradition étoit populaire dans le moyen âge: on la retrouve dans les *Enfances nostre sire Jhésu-Crist*, Ms. 288, fol. 23, r°, col. 2, v. 7 et suiv.; dans le *Roman de Vaspasien*, Ms. 7595, fol. CCCLXXVII, v°, col. 2, v. 13; dans le *Roman d'Ogier le Danois*, par Raymbert de Paris, Ms. du fonds de La Vallière, n° 78, fol. 176, r°, col. 1, v. 20; dans le *Roman d'Aubri le Bourguignon*, recueil de Bekker, p. LXVII, col. 2, v. 90; dans le *Roman de Fierabras*, Ms. suppl. franç., n° 180, fol. 208, r°, col. 2, v. 25, et fol. 209, v°, col. 2, v. 22; dans le *Roman du Chevalier au Cygne*, Ms. suppl. franç., n° 5408, fol. 25, r°, col. 1, v. 20; dans le *Roman de Godefroi de Bouillon*, même Ms., fol. 92, r°, col. 1, v. 26, fol. 117, v°, col. 2, v. 15, fol. 118, v°, col. 1, v. 26, etc.; dans le *Roman de Parise la duchesse*, Ms. 7498³, fol. 6, r°, col. 2, v. 16; dans *la Branche aux Royaux lignages* de Guillaume Guiart, tome VII, p. 217, des *Chroniques nationales* publiées par M. Buchon; enfin dans la *Légende dorée*. Voyez au reste les *Acta sanctorum*, au XV mars, t. II, p. 376, le *Dictionnaire de la Bible* de D. Calmet, au mot LONGIN, et *les Masures de l'Abbaye royale de l'Isle Barbe* (par Claude le Laboureur), t. I, Lyon, Cl. Galbit, M.DC.LXV, in-4°, p. 4-10.

On lit ce qui suit dans un fragment de mystère inédit qui se trouve à la Bibliothèque Royale :

(v. 5296.)

Merchi proia, il ot pardon.
A vo destre avoit .j. larron
Pendu, qui merchi vous proia;
Sire, bon guerredon en a;

Dunt s'en alèrent dous des serganz,
Lances od sei en main portanz;
Si unt dit à Longin le ciu,
Que unt trové séant en un liu:

UNUS MILITUM.

Longin frère, veus-tu guainner?

LONGINUS.

Oïl, bel sire; n'en dotez mie.

MILES.

Vien, si auras duzein dener
Pur le costé celui perecer.

LONGINUS.

Mult volenters od vous vendrai;
Car del gainner grant mester ai,
Povres sui, despense me faut;
Asez demand, mès poi ne vaut.
Quant il vendrent devant la croiz
Une lance li mistrent el poinz.

UNUS MILITUM.

Pren ceste lance en ta main,
Bute ben amont et nent en vaim,
Lessez culer desqu'al pulmon:
Si saverum s'il est mort u non.
Il prist la lance, c'il feri
Al quer, dunt sanc et eive en issi:
Si li est as mainz avalé
Dunt il ad face muillée,
Et quant à ces oils le mist
Dunt vit aveire, et puis si dit:

LONGINUS.

Ohi! Jhésu, ohi! bel sire,
Ore ne suz, ciel, que dire;

(v. 5300.)

Car s'ame en est em paradys.
.J. en ot à seniestre mis
Qui ne daigna merchi proier;
Or en a si félon loier
Que dyables l'ame en ravi.
Joseph, qui Pylate ot servi
.Vij. ans [1], n'en volt autre loier
Fors vo cors despendre et cochier
El sépulchre où vous fustes mis.
Au tierch jour fustes surrexis;

Més mult par es tu bon mire
Quant en merci tornes ta ire;
Vers tei ai la mort déservi
Et tu m'as fait si grant merci
Que ore vei del oils que ainz ne vi.
A vus me rend, merci vus cri.

(La Résurr. de J.-C. par personnages. Ms. n° 7268.3.3-A, Colb. 3745, fol. J.xcvij, r°, col. 2, v. 43.)

[1] Nous ne savons où Gibert a trouvé que Joseph d'Arimathie avoit été sept ans au service de Pilate. Saint Mathieu (Évang., chap. XXVII, v. 57) le nomme ἄνθρωπος πλούσιος; saint Marc (Evang., chap. XV, v. 43) εὐσχήμων βουλευτής; saint Luc (Evang., chap. XXIII, v. 50) et Nicodème (Evang. apud Thilo, t. I, p. 594-596) βουλευτὴς ὑπάρχων. Voyez au reste, sur ce saint, les Bollandistes, *Acta sanctorum*, ad XVII^am diem martii, t. II, p. 507, seqq. Il paroît néanmoins que, dans le XIIIe siècle, cette tradition étoit très répandue; on lit dans un ouvrage de cette époque :

Uns homs estoit en la cité
Qui ert venus d'autre regné,

(v. 5310)

Droit en ynfier vous en alastes,
Dous Dex; les portes en brisastes,
Si en traisistes vos amis,
Que dyable i avoient mis :
Sousfert i orent mainte painne.
Dex, à Marie-Magdelainne
Vous aparustes tous premiers,
Et puis à vos aposteles [1] chiers;
Mais sains Thumas, ki s'en douta,
En vo costé son doit bouta
Anchois k'il vous volsist connoistre.
De tant fist vo créance acroistre,
Dex, que cil ki ne vous verront
Et vraiement en vous querront,
K'il aront vo bénéichon.
Au jeudi de la Rouvison,

Chevaliers estoit molt vaillans,
Pylate avoit servi long-temps;
Il estoit Joseph apelé.

(*Les Enfances nostre sire Jhésu-Christ*, Ms. 288, fol. 24, v°, col. 1, v. 3). Voyez aussi *l'Ystoire dou saint Graal*, Ms. de la Bibliothèque Royale, n° 6777, fol. 6, v° col. 2; le Miracle de la Résurrection, Ms. déjà cité, fol. j.xcvij., v°, col. 1, v. 41 et suiv.; le *Roman du Chevalier au Cygne*, Ms. suppl. franç., n° 540[8], fol 25, r°, col. 1, v. 25; le *Roman de Godefroi de Bouillon*, même Ms., fol. 118, v°, col. 1, v. 32, fol. 142, v°, col. 1, v. 39; etc.

[1] Ce mot n'est que de trois syllabes.

(v. 5346.)

Dex, vos aposteles asensastes,
En vo saint paradys montastes
Avoec vos angeles bénéis.
A la Pentecouste venis
Tes aposteles recomforter,
Où il n'avoit k'espoenter.
Sire Dex, com jou ai dit voir,
Puissiés-vous m'ame rechevoir
Si voirement c'onques Ismaine [1]
N'ot pour moi mort, dolor ne painne.
Aiés, Dex, de m'ame merchi;
Que li cors finera ichi [2]. »
La patenostre a dit apriès.
Gérars, ki estoit d'illuec priès,
Vint vers le fu en icele eure [3];

---

[1] Le Ms. 7498[3] porte *Ysmarie*.

[2] On trouve souvent dans les romans de chevalerie, des prières d'une forme et d'une longueur à peu près semblables. Voyez, par exemple, la prière d'Olivier dans le *Roman de Fierabras*, Ms. suppl. franç., n° 180, fol. 208, r°, col. 1, avant-dernier vers; celle de Charlemagne dans le même ouvrage, fol. 209, v°, col. 1, v. 28 - fol. 210, r°, col. 1, v. 4; celle de Lotaire dans le *Roman du Chevalier au Cygne*, fol. 4, r°, col. 1, v. 34 - v°, col. 1, v. 29; celle de la Duchesse de Bouillon, dans le même roman, fol. 24, v°, col. 1, v. 26 - fol. 25, r°, col. 2, v. 9, etc.

[3] Ms. 7498[3]. VAR.

Vint vers le feu poignant à l'eure.

(v. 5341.)

Et quant voit s'amie ki pleure,
Au cuer durement l'agréva.
Tout droit devant le duc s'en va,
Puis li dist : « Sire, or m'entendés.
Dites-moi que vous demandés
Cele dame ki est là prise. »
« Par foi! biau sire, elle est reprise,
Dist li dus, à murdre molt lait.
N'est pas drois c'on aler le lait;
Que elle a ma serour mourdrie. »
Dist Gérars : « S'il est nus qui die
Que ele ait icest murdre fait,
Vés me chi tout prest entresait [1]
De desfendre, bien le sachiés. »
Meliatirs s'est avanchiés,
Puis li a dit : « Sire vassal,
Ne prisons gaires vostre assal.
Tant a la parole courue
Que jà par vous n'est secourue [2],
Ne jà n'en ert bataille faite;
Ichi sera arse et desfaite.

---

[1] Dans le Ms. 7498[3], ce vers est suivi de ceux-ci :

A deffendre tout errenment.
Biaux sires dux, par jugement
Menez la dame et tout par droit,
Quar je sui toux près orendroit
Del defendre, bien le, etc.

[2] Ce vers ainsi que le précédent ne sont pas dans le Ms. 7498[3].

(v. 5362.)

Et namporquant je ne douch mie
Vostre asaut ne vostre escremie
Le montanche d'un denier faus;
Mais vous estes niches et faus,
Qui de chou vous aatisiés. »
« Signor, che dist li dus, taisiés.
Jugement et loi li voel faire,
Sans jugement n'el voel desfaire. »
Atant a les pers apielés :
« Signor, che dist li dus, alés;
En jugement si dites voir;
Que je n'i voel péchié avoir. »
Atant s'en sont li per tourné;
.Xij. sont, molt biel atourné;
D'une part à conseil sont trait.
Maint biel mot ont dit et retrait;
Mais en la fin ont esgardé
Et si sont ensamble acordé
Que sour iaus deus se meteroient,
Et chou que cil doi en diroient
Sera tenu tout plainnement.
Cil ont rechut le jugement.
Li uns des .ij. k'il ont coisi
Estoit li sires de Lansi [1]

---

[1] Le Ms. 7498 porte : *de Naisi.* Voyez sur le lieu désigné dans le moyen âge par ce nom, changé quelquefois en *Noisil*, *Naissil* ou *Naisil*, l'*Essai archéologique sur Nasium, ville des anciens Leucois, dont l'emplacement se*

(v. 5386)

Et l'autres sires d'Aspremont [1].
N'ot chevalier en tout le mont
Tant séust de plais ne de drois ;
Biaus chevaliers fu et adrois.

---

trouve au centre d'un triangle qui a Ligny, Gondrecourt et Commercy à ses extrémités, par G. Fr. Denis. A Commercy, de l'impr. de Denis, 1818, broch. in-8°; le *Grand Dictionnaire géographique et critique* de B. La Martinière, t. IV, p. 492, col. 2 ; et *li Romans de Garin le Loherain*, t. I, p. 229, note 2. Quant à *Lansi*, nous n'avons pu parvenir à déterminer le lieu que ce nom désigne. Nous ne savons pas conséquemment s'il s'agit ici de Lanchy, village de la Picardie, dans l'ancien diocèse de Noyon ; de Lucy, village de la Lorraine, à deux lieues et demie de Château-Salins; ou de l'ancienne seigneurie du même nom, située en Lorraine aussi, au village de Belmont-sur-Vair, paroisse de Saint-Remimont. Dans tous les cas, il ne peut être ici question de Lansey, village du Dauphiné, situé sur la rive gauche de l'Isère, à trois lieues et demie, nord-est, de Grenoble ; ni de Bourbon-*Lancy*, très-petite ville de Bourgogne, à dix lieues d'Autun, et une demi-lieue de la Loire. La traduction en prose porte : *de Nauvy*.

[1] On connoît en France huit endroits différents portant le nom d'Aspremont, mais il est probable qu'il s'agit ici du lieu de ce nom situé dans l'ancien duché de Bar, au diocèse de Verdun et bailliage de Saint-Mihiel, dont il n'est distant que d'une lieue et demie, sud-est. C'étoit anciennement le chef-lieu d'une baronnie considérable, et l'un des plus grands fiefs de l'évêché de Metz. Le château d'Aspremont, qui étoit bâti sur une montagne escarpée, fut ruiné en 1545.

v. 5390.

Li sires de Lansi commenche,
Qui molt estoit de grant scienche;
Sour .j. baston s'est acoutés :
« Signour, fait-il, or escoutés.
Cele qui fu el fait trouvée
Fu en tel point prise prouvée
Que le coutiel encor tenoit
Dont le puciele occise avoit;
Et encor est teus li recors
Qu'ele avoit le coutel el cors
Si que cele en tenoit le manche;
Et qui ne diroit par esmanche,
Puisque trouvée est en tel ghise,
Que cele ne l'éust occise.
Li fais et la véue prove
Que qui onques en tel point trove,
Il n'i a bataille ne loy.
A ceste parolle m'aloy
C'on le doit par droit jugement
Ardoir et livrer à torment;
Et s'il est nus qui sache dire
Miels, je n'el voel pas contredire,
Ains l'escouterai volontiers.
Il ne nous est mie mestiers
Ne de tenchier ne de contendre.
Vous poés bien pour voir entendre
Que je n'i bé à nul malisce;
Car, par saint Jaque de Galisce,
Por Mez ne por trestout l'avoir
Ne volroie-je dit avoir

(v. 5470.)

A escient faus jugement. »
Molt par coure ore bielement
Ses mos, bien les set aatir.
Cil fu parens Meliatyr.
Quant il ot dit, si tint tout coi;
Si vous dirai raison pour coi,
Pour chou que auchuns ne cuidast
Que il Meliatir aidast.
Li sires d'Aspremont atant
S'en est levés en son estant :
« Signor, fait-il, or entendés,
Un petitet si m'escoutés.
Li hom qui jugement emprent
Fait mal quant il i entreprent;
Que péchiés est de dire tort
Ou de traitier nului à mort
S'on n'i set loial ochoison.
Bien avés oï la raison
Que dist li sires de Lansi,
Que elle fu trouvée ensi
Qu'encore tenoit le coutiel
K'Ismayne avoit sos le forciel
Dès ci au manche enbatu ens
Je di, teus est mes esciens,
Que, se cele l'éust férue,
Ele s'en fust tantost courue;
Cuidiés qu'ele s'i endormist ?
Certes, onques ne s'entremist
De faire si grant hardement;
On puet savoir légièrement

(v. 5450.)

Que, s'ele s'en fust entremise,
Luès se fust à la voie mise;
Mais elle fu dormant trouvée.
Sachiés, c'est vérités prouvée,
K'en dormant ne le féri mie;
Et si sai bien, je n'en douc mie,
Se féru l'éust en villant,
Je m'alaisse molt mervillant [1]
Se ne s'en fuist orendroit.
Selonc la loi, si di par droit
C'on voist à li et demant-on
Se ele a fait cest murdre ou non.
S'ele dist non, Meliatir,
Que j'oï orains aatir,
Prenge l'escu et le baston;
Car elle a jà son campion;
Et si me faich de chou confiès
C'on devroit miex sor lui le fais
Metre de ceste oevre, je cuit;
Et Dex la puciele en acuit,
S'ele encoupée n'en doit estre! »
Chascuns jure le roi célestre
Qu'à cestui jugement se tiennent;
Atant devant le duc s'en viennent,

---

[1] Ms. 7498³. Var.

Que de riens n'estoit s'anemie.
Si m'iroie mout merveillant
Se féru l'éust en veillant.
Etc.

(v. 5474.)

S'ont la parolle racontée;
Et, quant li dus l'a escoutée,
Si a fait Euriaut mander.
Lors commencha à demander
Pour coi et la raison li die
Comment elle fu si hardie
Que sa serour osa occirre;
Celle, qui plus jaune est que cire
De la mésaise c'ot éue,
Dist : « Sire, se g'ière créue,
Juisse vous en osferroie. »
Dist Gérars : « Je ne sosferoie,
Sire dus, que juise en fache;
Mais s'il est nus ki tant si sache
Preu ne hardi, si viegne avant,
Je sui tous près; de chou me vant
Que jou la dame desfendrai. »
« Certes, jà ne vous en faurrai,
Dist Meliatirs, de bataille [1] :
Et qui porra valoir si vaille,
Que, par mon chief, miex ne requier.
Qui me doubleroit l'eskiekier
D'estrelins, n'es prendroie mie [2]

---

[1] Ms. 7498³. Var.

Et je vers vous le mostrerai,
Dist Meliatir, en bataille,
Etc.

[2] Ms. 7498³. Var.

Qui .m. marz sur .j. eschaquier
Me metroit, e prendroie, etc.

(v. 5497.)

Par si que fausist l'escremie;
Ains combatrai jà devant tous. »
Dist Gérars : « Molt estes estous;
Mais ains que voiés l'aviesprer
Vous cuic .j. si fait baing temprer
Qui trop ert caus; vés moi tot prest[1],
Se jou truis qui armes me prest. »
Et dist li sires d'Aspremont:
« Par cel Dieu ki fourma le mont,
Je vous ferai armes prester. »
Gérars descent pour aprester,
Son cors isnielement arma.
Euriaus Jhésu réclama,
Qui encore n'el connissoit
Gérart, qui armer se faisoit;
Et Meliatirs d'autre part
S'arma, qui por .j. poi ne part
De chou c'Euriaus n'estoit arse.
La gens s'est d'une part esparse;
Si fu biele la praerie,
Entour fu la chevalerie;

---

[1] Ms. 7498[3]. Var.

Vous cuit .j. si fait baing chaufer
Qui trop iert chauz, je vous promet.

Dans une occasion semblable, Fierabras dit à son adversaire :

Li bains est sur le feu que je vous fac caufer.

(*Roman de Fierabras.* Ms. 180, fol. 214, v°, col. 2, v. 10.)

(v. 5518.)

Et Euriaus estoit au fu.
Gérars, qui molt dolans en fu,
En apiela Meliatir :
« Vassal, ne vous en quier mentir,
Je vous desfi. Or i parra
Li quès de nous .ij. plus porra. »
Meliatirs, qui poi le prise,
A l'enarme de l'escu prise;
Puis ont les chevaus eslaisiés,
Les fiers des lanches ont baisiés;
Si s'entre-viennent par tel forche
Que tout aussi comme escorche
Esclicent les lanches et fraignent;
Des cors et des escus s'ataignent
Si que tous les froiscent et quassent;
Mais sans caoir outre s'en passent,
Puis met chascuns au branc le main.
Ne vous aroie hui ne demain
Contés les cols de la bataille.
Chascuns tint l'espée qui taille [1],
Si s'entre-viennent de randon
Et se fierent droit à bandon
Sour les hiaumes, qui sont luisant.
Ne vont pas tout amenuisant
Li cop que il s'entre-donnèrent :
Au bien férir s'abandonnèrent.

---

[1] Ce vers ainsi que les trois précédens ne sont pas dans le Ms. 7498[3].

(v. 5544.)

Meliatirs fu chevaliers
Hardis et coragous et fiers ;
D'ire et de duel esprent et art ;
Par mi le hiaume fiert Gérart,
K'il en abati ..j. quartier :
Jà mires n'i éust mestier ;
Mais l'espée est defors coulée,
Devers senestre est avalée
Que son escu en .ij. trencha,
Mais en la char ne le toucha.
Namporquant mort le cuide avoir,
Puis dist : « Je vous ferai savoir [1]
De quel giu musars s'entremet
Qui pour autrui en camp se met. »
Gérars a le mot entendu,
Mais ne li a mot respondu,
K'il n'avoit cure de tenchier ;
En sa main tint le branc d'achier,
Grant cop en donne le cuivert
Par mi son elme à descouvert
Que la lumière en a trenchie.
L'espée est contreval glacie ;
Que li cols fu bien asenés.

---

[1] Dans le Ms. 7498[3], ce vers est suivi de ceux-ci :

Sire vassaus, vo musardie,
Trop éustes la char hardie
Qui vers moi vous ossastes prendre.
Je vous voudrai par tans aprendre
De quel jeu musarz, etc.

Le menton et demi le nés
Li a sevré de la fachon;
Li cols descent devant l'archon,
Au destrier a colpé le col
Aussi comme fuelle de col.
Li chevaus chiet et cil trébuche,
Gérars à clere vois li huche:
« Vassal, or refraigniés vostre ire:
Sours parlers nuist, chou oï dire;
C'est vilonnie de tenchier
Et folie de manechier;
Au départir porés savoir
Li quels devra victoire avoir. »
Meliatyr fu esmaris,
Priés va k'il n'est dou sens maris
Quant il se sent desfigurés;
Le mort et les claus a juré [1]
Que maintenant sera vengiés.
Gérars s'est .j. poi eslongiés,
De son cheval met pié à terre;
A cheval n'en volt pas requerre:
Quant de s'amie li souvient
Hardemens li encroist et vient.
Vers Meliatyr est venus,
Et cil vers lui les saus menus.
Si commenchent une escremie,

[1] Il a juré par la mort de Jésus-Christ et par les clous dont il fut percé, etc.

(v. 5593.)
Et si ne s'espargnièrent mie;
Froiscent hiaumes, escus pechoient,
As brans d'achier s'entre-perchoient
Cuiries, haubers et pourpoins :
N'i a chelui ki ne soit poins
Par mi le cuir, dèsci as os.
Chascuns estoit hardis et os,
Fière escremie se rendirent,
Escus et hiaumes pourfendirent.
Onques mais teus estours ne fu.
Des hiaumes font voler le fu
Si que tous les las en rompirent;
Cil qui les esgardèrent dirent
Que c'est merveille que il durent.
Grant ahan sueffrent et endurent:
Melyatirs, ki fu navrés,
S'est au miex k'il pot refusés;
Vers Gérart vient, grant cop li donne
Sour son hiaume, que tout l'estonne
Si k'il le fait agenouillier.
Très bien dient li chevalier
Que Meliatirs est vassaus.
Si est navrés bien li vassaus [1].
Gérars saut sus tous engramis;
Sour son chief a son escu mis,
Bien set c'à l'escremie afiert.

---

[1] Ms. 7498[3]. Var.
S'il l'a navré, bien li assaut.

(v. 5619.)

Meliatir .j. tel cop fiert
Entre l'escu et le costé
Que il li a le brac osté:
Cil chancel, et Gérars le boute
De l'escu, dou braz et dou cote [1],
Si qu'il le fait chaïr envers.
Sour lui se couche de travers;
Si l'a au branch tant débatu
K'il li a dou chief abatu
Le hiaume, et la coife abaisie.
Cil n'a pas sa vois acoisie,
Ains li crie : « Vassal, atent!
Apiele le duc, si entent,
Et je jéhirai vérité. »
Les gardes, qui l'ont escouté,
Ont tantost feit venir le duc [2]
Et le conte de Bar-le-Duc.
Meliatirs lor a conté,
Que il n'i a mot mesconté,
Comment ot Euriaut requise

---

[1] Ce vers ainsi que le précédent ne sont pas dans le manuscrit 7595.

[2] Ms. 7595. Var.

Les gardes, qui l'ont escouté,
N'i voelent pas faire arestanche,
Pour le duc vont sans demouranche.
Atant ont fait le duc venir
Tout bielement et à loisir;
Et quant venir ont fait le duc
Et le conte, etc.

(v. 5639.)

Et comment il avoit occise
La seror le duc en dormant.
Li dus a juré saint Amant,
Quant il ot les mos entendus,
Qu'il ert trahinés et pendus.
Lors fait li dus Gérart drechier,
Meliatir fait atachier
A la keue d'une jument;
Trahiner le fait molt vilment
Dusch'à forches, puis le pendirent[1];
Ensi son loier li rendirent.
Dont repaire à Gérart li dus,
Par dalés lui est descendus;
Molt le conjoïst et festie;
Et Euriaus s'est revestie,
C'on li ot ses dras aportés.
Li dus et Gérars est montés[2],
Et Euriaus et li baron;
En Miès entrent à espouron,
Droit au maistre palais descendent;
A Gérart désarmer entendent,
Puis ont ses plaies esgardées,
Loïes li ont et bendées;

---

[1] Ms. 7498[3]. Var.

Et atrainer à .ij. chevaus;
Par chemins, par monz et par vaus
L'ont traïné, puis le, etc.

[2] Ce vers ainsi que le précédent ne sont pas dans le Ms. 7498[3], et les deux suivans y sont transposés.

(v. 5662.)

Et quant il l'orent désarmé
Si le r'ont très bien acesmé
De cote et de mantiel molt riche,
Chainture, chapiel et afiche
Et chapiel de rose vermeille.
Euriaus l'esgarde à merveille,
Reconnut l'oi, si tressailli,
Mervilla soi, si en pailli,
Puis dist: « Dex pères, que ferai?
Irai à lui ou sousferrai
Savoir se il à moi venra?
Certes, je cuic jà n'avenra
C'à moi viegne, ne l'en est tant. »
A cest mot sailli en estant,
Devant lui vient, si s'agenoille;
De ses larmes sa fache moille,
Merchi li prie; et cil l'en liève,
.C. fois le baise, et molt li griève
Qu'ele pleure si tenrement.
Li dus et li autre ensement
Sont esbahi de chou k'il voient,
Que l'aventure ne savoient;
Et Gérars a dit à s'amie:
« Biele, fait-il, ne plourés mie,
Que m'amour avés gaaignié.
Lisiars nous a engignié,
Que il tient à grant tort ma terre;
Mais je l'irai par tans requerre,
Se Diu plaist et je sui en vie. »
Li dus, qui avoit grant envie

(v. 5692.)

Et del oïr et del savoir
De lor aventure le voir,
Dalés Gérart tantost s'asist [1],
Si li pria qu'il li desist,
Se lui plaist et il li est bon,
Que il est et qui sont si non.
Gérars li a le voir conté;
Et quant li dus l'a escouté,
Molt fut joians en son corage,
Que Gérars fu de son parage;
Ses niés ert, fils de sa serour.
Euriaus, qui en grant errour
Avoit esté molt longhement,
Commenche par envoisement
Ceste canchon seri et cler :

J'ai recovré joie par bien amer.

Si tost com ele ot chou canté,
A Gérart a dit et conté
Qu'ele avoit son aniel perdu,
Et Gérars li a respondu :
« Biele amie, or sachiés de voir
Que l'aniel poés bien r'avoir [2]. »

---

[1] Ms. 7498[3]. Var.

A pris Gérart, lez lui l'asist.

[2] Dans le Ms. 7498[3], ce vers est suivi de ceux-ci :

Lors li conta de chief en chief
Trestout l'ennui et le mechief
Qu'il avoit éu por li quesre;

(v. 5714.)

Dont prist l'aniel et li moustra.
Atant dedens la sale entra
Uns varlés grant oirre batant,
Et si venoit molt cler chantant
Ceste chançon par son voloir :

Nus ne doit amie avoir
N'amer par droit, ki miex n'en doie valoir.

Quant cis ot sa canchon finie,
Si dist : « Dex saut et bénéie
Le duc et les chevaliers tous ! »
Li dus, qui ne fu mie estous,
Li a dit : « Amis, Dex vous gart !
Or di dont viens et de quel part
Se mestu [1] à dire nouvieles. »
« Sire, oïl voir, ki molt sont bieles
A chiaus ki aimment pris et los.
Che vous mande li quens d'Alos [2],

Erré en ot par maintes terres,
Onques novelles n'en aprist
Devant ce que l'aloe prist.
Dont prist l'anel, etc.

[1] Lisez, ce me semble : *me ses-tu*, etc. Le Ms. 7498[3] porte :

Sez-me-tu à dire novelles.

[2] Le Ms. 7498[3] porte *de Los*. Il est probable que ces mots désignent *Aloxe*, village de Bourgogne (Côte-d'Or), entre Nuits et Beaune, plutôt que les deux seigneuries du nom d'*Alos*, situées l'une en Gascogne, l'autre en Lan-

(v. 5731.)
Qui chi vient, c'or vous aprestés,
Chevaus et armes empruntés,
Si irés au tournoiement
Ki doit estre prochainnement
A Montargis, che m'est avis.
Il est fianchiés et plevis
De .ij. barons de molt grant pris ;
Que li quens de Monfort l'a pris
Contre le conte de Forois,
Qui molt li a fait grans anois,
Ke trahitres est et cuivers :
Que sa nièche qui à Nevers
Estoit li a à tort honnie
Et de la contrée banie,
Et ses amis l'en a menée :
Si vont faisant lor destinée [1].
Or mande li quens de Monfort,
Qui duel et anui a molt fort,
Tous ses amis pour tornoier.
Certes molt doit chiaus anoier
Qui au conte sont bien voellant,
S'il ne se vont tant travillant
K'il li rengent à cest tornoi

---

guedoc, et que le comté dont la capitale est *Alost*, ville de Belgique, sur la Dendre, à deux lieues au-dessus de Tenremonde, et à six lieues des villes de Gand et de Bruxelles, entre lesquelles elle est située.

[1] Ce vers ainsi que le précédent manquent dans le manuscrit 7498[3].

(v. 5-54

Le mal et le honte et l'anoi
Que il a fait à Euriaut. »
A cest mot de joie tressaut
Gérars quant la parolle oï.
Toute la cours s'en resjoï,
Et li dus son neveu acole.
S'apiele mon signour Nichole,
Son seneschal ; si fait retraire
C'onques ne pot tant biel atraire
Euriaut, pour avoir prametre,
K'en corage li péust metre
K'elle volsist prendre mari.
Souvent l'en avoit fait mari;
Mais tout adiés s'escondissoit,
Et à chascune fois disoit
Que elle estoit femme de vie.
« Et j'avoie si grant envie,
Dist li dus, de li espouser
C'aillours ne pooie penser. »
Quant Gérart l'ot, si prent à rire;
Oubliié a travail et ire
De chou que s'amie a trouvée
Et qu'ele s'est si bien prouvée;
Et Euriaus li dist : « Amis,
En grant painne vous a cil mis
Qui de moi vous fist eslongier ;
Mais vos anuis doit aligier
De chou que trouvée m'avés.
Par cele foi que moi devés,
Par amours, vous reconfortés,

(v 5784.)
Et si vous proi que vous cantés. »
Gérars li dist : « Ma douche amie,
Je ne refuseroie mie
Vostre plaisir, sachiés de voir,
Por gaaignier .j. grant avoir. »
Lors cante haut sans arester :

Ne mi sont pas ochoison de canter
Prés ne vergiés, plaséis ne buisson :
Quant ma dame mi plaist à commander,
N'i puis trouver plus avenant reson;
Si m'est molt bon que sa valour retraie,
Sa grant biauté et sa coulour veraie,
Dont Dex li volt si grant plenté donner
Que les autres m'en couvient oublier [1].

Anchois que il éust finie
Ceste canchon ne parfurnie,
Vint li quens d'Alos et sa gent,
Qui molt orent d'acesmement [2];
Et dont fu la joie esforchie,
Et la parolle r'anonchie
Comment Gérars fu là venus
Et comment il fu reconuz.
Li quens, qui Gérart apartient,

[1] La chanson dont ce couplet est le premier se trouve sous le nom de *mesire Gaces* (Brullez), dans le Ms. du fonds de Cangé, n° 65, fol. 8, v°, col. 2, et dans le Ms. n° 66, même fonds, fol. 86, v°.

[2] Ce vers ainsi que le précédent ne sont pas dans le Ms. 7498[3].

(v. 5807)

Par la main senestre le tient,
Puis li a dit : « Nous en irons ;
Au tournoi si tournierons
Contre le conte de Forois.
Vos proueches ne pri .ij. nois
Se vous de lui ne vous vengiés
Et vo terre ne calengiés[1]. »
Gérars li dist : « De manechier
Ne vient nus preus ne de tenchier.
Se nous venons au couvenir,
On verra molt bien avenir
Li quès aura ou tort ou droit.
Che poise moi que orendroit
Ne sommes venu à l'essai.
Venus sui au point de l'essai
De moi vengier, se je tant vail.
Rendre li volrai le travail
Qu'enduré ai tant longhement. »
Atant finent lor parlement,
Puis se sont assis au souper

---

[1] Revendiquez. *Calenger* et *calumpnier* étoient synonymes dans la langue romane ; ils signifioient également, *quereller*, *disputer*, *revendiquer en justice*. En voici un exemple :

Li ont dit.....
K'il veut *calenger* l'iretage
Por celui qu'il tient à droit oir
De Rucem.....

(*Roman de l'Escouffle*, fol. 68, v°, col. 1.)

(v. 5827.)

Li dus et tout si autre per,
Gérars et Euriaus s'amie;
De joie est la cours estormie.
Apriès souper se vont couchier.
Molt furent biel et riche et chier
Li lit où il vont reposer.
Gérars ne fina de penser
Au tournoi tant k'il ajourna.
Chascuns par laiens s'atourna;
Lors sont monté, lor oirre ont pris;
.C. chevalier de riche pris
Sont en lor route tout ensamble.
Tant ont erré, si com moi samble [1],
C'à Bar-le-Duc vinrent au conte,
Ki de Gérart sot bien le conte
Et la painne et le grant anoi;
Et dist li quens : « A cest tournoi
Se vengera, se il me croit.
Honnis soit-il, s'il se recroit,
Que il ne rende le contraire
Que Lisiars li a fait traire. »
Et dist Gérars : « Laissiés ester. »
Atant fait li quens aprester
Ses chevaliers isnielement
Pour aler au tournoiement.
Lors sont monté et s'acheminent.

---

[1] Ms. 7498[3]. Var.

Tant ont erré trestuit ensemble.

(v. 5853.)

D'esrer et d'esploitier ne finent.
Par lor journées à bandon
Venu sont au Chastiel-Landon [1];
Lor osteus ont escuier pris.
Gérars, qui bien estoit apris,
Tint riche hostel de tous ensamble,
Et la chevalerie assamble
Par la vile et par le païs.
Mains escuiers fu esbahis
D'ostel trouver, n'est pas merveille;
Chascuns s'atourne et appareille
Au miex qu'il sot et au plus biel.
Garchon d'armes et hirebiel [2]
Ne sont pas del tout à séjour;
Lendemain à prime de jour
Vont huçant, chou est lor mestiers :
« Chevalier, alés as moustiers;
S'oiés messe dou Saint-Espir,
Que toutes malvaistiés guerpir
Vous otroit Dex, et puis lachiés
Les cauces : que bien le sachiés
K'il ert jà tans d'aler as chans.

---

[1] Petite ville du Gâtinais, sur une colline, près du ruisseau de Fusin, à deux lieues de Nemours, à cinq de Montargis, et à vingt de Paris. Château-Landon est actuellement chef-lieu de canton dans le département de Seine-et-Marne.

[2] Hérauts.

(v. 5875.)

L'aloëte lièvе ses chans,
Qui por le douch tans se depièche,
Sa grant voie dusch'à la pièche [1]. »
Quant li chevalier les entendent,
A iaus apparillier entendent;
Au moustier vont, le serviche oent.
A Gérart tout si ami loent,
Se lui est biel et il li plaist,
C'Euriaut en la vile laist,
Et il lor respont : « Volentiers. »
Ki dont véist courre as destriers,
Cauces lachier, haubers vestir,
Flaüstes et taburs tentir,
N'est si durs, s'il les oïst,
Qui del beubant ne s'esjoïst.
Gérars, qui se volt desgiser
Que nus ne le puist raviser,
Fu plus blans que n'est nois, covers
D'un blanc dyaspré molt divers.
Entour son chief ot mis la gimple
Euriaut, qui molt estoit simple;
Et si fist par envoiséure
De son tréchéoir bordéure
Entour son escu, che me samble;
Et tout si compaignon ensamble
Orent cotes à armer blanches;

---

[1] Ms. 7498[3]. Var.
Vous ne serez issus à pièce.

(v. 5901.)

Et colierés [1] en tel samblanches
Se partent de la vile tuit.
Tous li païs frémist et bruit
Des compaignies ki assamblent,
Des chevaliers qui viennent samblent
Que chou soient angele empené.
Quant je m'aroie tant pené
Ne vous aroie dit anuit
L'appareil ; mais ne vous anuit,
Que je dirai si com avint,
Ki de chà et de là i vint.
De chà vint li quens de Monfort.
En sa route ot main escu fort.
Cil de Bretaigne et cil de Brainne [2],
Cil de Rousi [3], qui molt se painne
D'avoir los d'armes et de pris.
Si vint uns quens de riches pris,
De lignage gentils et haus,
Larges et hardis et loiaus;

---

[1] Colorés.

[2] Petite ville du Soissonnais, actuellement chef-lieu de canton dans le département de l'Aisne. Elle est éloignée de quatre lieues de Soissons en allant vers Fismes, dont elle n'est qu'à trois lieues, dans une belle plaine sur la rivière de Vêle. On y voit encore des restes du vieux château des seigneurs de Braine.

[3] Ville de la Champagne, maintenant dans le département de l'Aisne. Elle appartenoit autrefois aux comtes de Braine.

(v. 5920.)

Toute malvaistés li eslonge,
Quens fu et sires de Boulongne [1];
Et si fu li quens de Pontiu,
Qui molt ot le cuer volentiu
De faire largeche et hounour;
Molt ot en lui bon donnéour.
Cil des Bares, cil de Garlande [2]
I vint, qui les tornois demande;
Et si fu li quens de Saint-Pol [3];
Cheli puet-on tenir por fol
Qui contre ces se velt emprendre,
S'il n'a grant gent por lui desfendre [4]:
Devers chiaus est venus Gérars.
Plus lonc que ne trairoit uns ars
Tenoit sa route ensus des autres,
Lanches levées, sour les fautres;
Furent bielement arengié.

---

[1] Boulogne-sur-Mer.

[2] Village de la Brie, maintenant dans le département de Seine-et-Marne. Il étoit le chef-lieu d'une châtellenie appartenant à la famille de ce nom, dont quelques membres se sont distingués dans le XIIe siècle. Voyez la *Biographie universelle*, à ce mot.

[3] Ville d'Artois, actuellement chef-lieu d'arrondissement dans le département du Pas-de-Calais, autrefois capitale d'un comté de même nom, d'une étendue considérable, et qui étoit un arrière-fief du comté de Boulogne-sur-Mer.

[4] Ce vers n'est que dans le Ms. 7595.

v. 5937.

De chiaus-là vous redirai-gié [1].
De là vint li quens de Forois,
Grant gent amainne et biel harnois.
Li fu li sires de Bourbon,
Od lui ot maint chevalier bon.
Si fu li sires de Biaugiu [2];
N'ot chevalier dusch'à Mongiu [3]
Plus hardi, che tiesmoigne-l'on.
Et si vint li quens de Chalon [4];
Si vint li quens d'outre Séonne,
Qui contre pris ne quiert essonne.
Li quens d'Auvergne i est venus;
Jouenes hom, n'estoit pas quenus;
Et li danfins [5] de Mont-Ferrant [6]
En sa route ot maint auferrant.

---

[1] Dans le Ms. 7498[3], ce vers est suivi de ceux-ci :

Qui mout reviennent cointement,
Armé d'armes mout richement.

[2] Beaujeu, ancienne capitale du Beaujolais, actuellement chef-lieu de canton dans le département du Rhône.

[3] Le mont Saint-Bernard. (Lat. *mons Jovis*.)

[4] Châlons-sur-Saône.

[5] Le Ms. 7498[3] porte : *donziaus*.

[6] Ville d'Auvergne, à un quart de lieue de Clermont. L'Auvergne étoit alors soumise à un comte et à un dauphin, depuis Guillaume VII, dit le *jeune*, sur lequel Guillaume VIII, surnommé le *vieux*, son oncle, avoit envahi la plus grande partie de ce pays, en 1155.

(v. 5952.)

Li quens de Sansore [1] i revint,
Qui as armes très bien avint;
Et li chastelains d'Ysoudun
I vint; si n'ot dusk'à Undun [2]
Nul millour, se on ne me ment [3],
Qui plus amast tournoiement;
Et de Grant-Pré [4] le conte Alain.
Devers Chastillon-sous-Louain [5]
Vinrent tout cil que j'ai nommé.
Maint bon cheval destré comé [6]
Véist-on et mainte biele arme.
Li rois estoit dessouz .j. charme [7],

---

[1] Sancerre.

[2] Le Ms. 7498[3] porte : *Verdon*.

[3] Ms. 7498[3]. Var.

Nul chevalier noméément.

[4] Ville de Champagne dans l'ancien diocèse de Reims, et à dix lieues de cette capitale; elle étoit le chef-lieu d'un comté qui faisoit autrefois partie des sept comtés-pairies de Champagne.

[5] Le Ms. 7498[3] porte : *sor l'Ain;* mais c'est une faute. Il est ici question de Châtillon-sur-Loing, petite ville du Gâtinais, à quatre lieues de Montargis, actuellement chef-lieu de canton dans le département du Loiret.

[6] Dont les crins sont faits avec soin. Bas latin, *comatus*.

Lo rey salh del vergier sus son destrier *comat*.

(*Roman de Fierabras*, édit. de Bekker, p. 11, v. 237.)

[7] Ms. 7595. Var.

Roys Loëys fu sour .j. carme.

Dans le Ms. 7498[3], ce vers est suivi de ceux-ci :

(v. 5964.)

Od lui ot grant cevalerie.
Tant i vint de bachelerie
Entre .ij. rens devant le roi;
Tant bon cheval, tant bon conroi
Véist-on par pluisours batailles [1].
Entre .j. rens as commençailles
Jousta mains chevaliers nouviaus.
Lisiars, qui par grans reviaus
Saisist l'escu et la lanche,
Entre .ij. rens molt tost se lanche;
Et uns hiraus prent à huchier:
« Qui velt le jouste commenchier
Contre cestui si viegne tost;
Mais je ne cuic que nus s'en ost
Issir des rens contre cestui.
Je lo qu'il mechent en estui
Lor lanches et lor escus nués;
Que cis ne redoute .ij. oés
Jouste de nul qui venir sache. »
Atant li quens de Monfort sache
L'escu par devant sa poitrine.
De lui ara jà une estrine
Se il puet à lui assambler;
Mais Gérars li sot bien embler

Por esgarder et por savoir
Liquex porra le pris avoir.

[1] Ce vers qui, ainsi que le suivant, n'est pas dans le Ms. 7498[3], est, avec les deux précédents, répété dans le Ms. 7595.

(v. 5988.)

Cele jouste; et courtoisement
L'escu acesme isnielement,
La lanche baise, puis si point,
Et il li vint si à cel point
Que tous li tournois s'aresta.
Gérars de courre se hasta
Tant que le conte desvancist,
Et Lisiars vers lui guencist;
Grant cop le fiert en l'escu paint;
Par si grant vertu l'a empaint
Que dusqu'as poins sa lanche esmie.
Mais Gérars ne refailli mie,
Ainz l'assenna haut en la penne;
De la lance une grant espenne
Li passa outre par grant forche
Sous le menton, ens en la gorge
L'a enferré par tel ravine
Que il l'abat panche souvine [1].
Gérars passe outre et ne set mot
Quant de sa bouche dist .j. mot
A clere vois et molt en haut.
« Chevalier, m'amie Euriaut. [2] »
Nus ne l'entendi, che li samble.
Et li tournoiemens r'assamble,
Et par banières et par routes
Cheval fuient lor resnes routes,

---

[1] Mot-à-mot : *panse renversée*. *Souvine* de *supinus*.

[2] Le Ms. 7198[3] porte : *mar vis Oriaut*.

v. 6014

Dont li signour sont abatu;
Très bien se sont entrebatu
D'espées et de trons de lanches.
Maintes banières de sanlanches
Véist-on par terre foulées.
En mi liu des plus grans meslées
Se fiert Gérars, n'est pas refrains;
Souvent i est guencis ses frains.
Là où il voit la grignour foule
S'enbat à droite forche et coule.
Tant i fiert que toute l'espart,
Mais des cols i rechoit sa part;
Nampourquant toute ront la presse,
Entre aus s'embat, entr' aus s'empresse.
Maint vassal à terre trébuche,
Souventes fois s'escrie et huche
Euriaut; mais ne s'en prent garde.
Li rois Loéys le regarde;
As chevaliers a dit entour:
« Cis aura le pris de l'estour,
Se onques chevaliers connui.
Il n'i aura chevalier hui
Qui à lui d'armes s'aparaut;
Si est bien drois c'on en paraut,
Car adiès a le hiaume el chief.
Souvent le voi à grant meschief
Assambler el tournoi, et courre,
Et sa gent aidier et secourre. »
Tout ensi li rois devisa,
Et Gérars sour destre avisa

(v. 6044.)

Le conte d'Auvergne et sa route,
K'il avoient par forche route
Les batailles et les conrois;
Là le fist molt bien li Barrois [1]
Et cil de Garlande ensement.
Et Gérars point isnielement;
Tout l'esgardent quant il assamble,
Et à chascun ki le voit samble
K'il ne li coust ne peu ne point:
Cele part là où Gérars point
S'areste adiès tous li tornois;
Qui valut mil mars de tornois
I ot gaegnié et perdu.
Li .j. fuient tout esperdu,
Li autre cachent [2] et ataingnent,
Tant bon cheval illuec estaingnent [3].
Trop i ot bon tournoiement
Le jour dusch'à l'anuitement;
Mais Gérars ot sour tous le pris:
Chevaliers a de sa main pris
.Vij. des plus haus, mais Lisiart
N'ot mie pris; dont à poi n'art.
Priès va qu'il n'est de duel partis;
Et li tournois est départis,
Et li rois à Gérart envoie,

---

[1] Le comte des Barres.

[2] Poursuivent.

[3] Ms. 7498[3]. Var.

Tant chevalier illuec méhaignent.

v 6069.

Se li prie que il le voie
Anchois que de la vile mueve.
Gérars de chou que li rois rueve
Ne fist pas longhement dangier.
En la vile vait hebregier ;
Tel hostel a la nuit tenu
Dont esbahi sont devenu
Tout cil qui en oent parler.
Qui véist chevaliers aler
A l'ostel Gérart pour savoir
Qui il est: chascuns velt avoir
S'acointanche, s'il le puet faire.
Tant le voient de haut afaire,
C'assés en devinrent plus cointe
Tout cil ki furent si acointe ;
Et cil qui l'ont reconnéu,
Qui piechà ne l'orent véu,
Sont molt joiant quant il le voient,
Que piechà véu ne l'avoient.
Cele nuit à joie passèrent,
Des cols c'ont pris se respassèrent
Assés tost, puis k'il ont séjour.
Gérars, si tost com vit le jour,
Envoia querre pour s'amie.
Apriès chou ne demoura mie
Qu'il se liève et li dus de Miès
Et li autre qui dès or mais
Volront ensamble à court aler;
Que Gérars volra apieler
Lisiart par droite ochoison,

Qu'engignié l'a par trahison
Et sa terre tient à grant tort;
Mais se tout ensi en estort,
Bien se puet tenir à poupart.
Atant se tourne d'autre part,
Gérars voit s'amie venir;
Adonques ne se pot tenir
Que tantost encontre n'alast
Et maintenant ne l'acolast:
Grant joie en mainne li barnés.
Au moustier est li sains sonnés,
La messe vont oïr ensamble;
Apriès la messe, che me samble,
Sont del eglise tout issu.
Maint garnement à or tissu
I véist-on vestir le jour.
Gérars ne fist plus lonc séjour,
N'atendi pas à lendemain,
Ains prent s'amie par le main;
Vers le court al roi tint sa voie,
Ses linages apriès s'avoie,
Gérars devant et Euriaus.
Ceste chançon, dont molt fu haus
Li cans, aloit Gérars cantant
Et les notes molt cler notant,
Que il n'el volt metre en delay:

J'en sai .ij., li uns en sui,
Cui Amors ont fait grant annui.

Oriaus, qui de lui fu près,

(v. 6128.)

A dit ceste chançon après :

Bones sont amors dont on trait mal [1].

Li rois, ki messe oïe avoit,
Qui de tout chou mot ne savoit,
Estoit issus de sa chapiele.
Tout maintenant à soi apiele
Son consillier, chelui de Roie [2] :
« Quel gent sont-chou ki se desroie [3],

---

[1] Ce vers ainsi que les deux qui précèdent ne sont pas dans le Ms. 7595.

[2] Le sire de Roye. Gibert fait évidemment allusion en cet endroit à Barthélemy de Roye, chambrier de France, deuxième fils de Rogues, sire de Roye, et d'Adeline de Guise sa femme. Barthélemy assista, en juin 1225, à la cession que fit au roi Louis VIII la comtesse de Ponthieu, Marie, de Saint-Riquier, de Dourlens, de la terre d'Avesnes et de ses dépendances, qui furent réunis au bailliage d'Amiens. Voyez l'*Histoire généalogique et chronologique de la maison royale de France, des pairs, grands officiers de la couronne*, etc. 3e édit., t. VIII, p. 404; l'*Art de vérifier les dates*, 3e édit., t. II, p. 755, col. 1; et l'*Histoire de la ville d'Amiens*, du P. Daire, t. I, p. 108 et 524, où sont imprimées deux chartes relatives à cette cession. Ces deux pièces avoient été publiées auparavant par Bry de la Clergerie (*Histoire des comtes d'Alençon*, p. 234), et par le P. Ignace de Jésus Maria (*Histoire de Ponthieu*, p. 253), qui ont attribué à tort ces actes à Saint-Louis, Louis VIII étant mort le 8 novembre 1226.

[3] Ms. 7498[3]. Var.

Un chevalier, si li demande :

(v. 6136.)

Que je voi là aval venir
Et si cointement maintenir ? »
« Sire, fait-il, par foi ne sai,
Que ravisés mie n'es ai;
Mais, se cangiés ne m'est li vers,
C'est li damoisiaus de Nevers
Cui Lisiars tel anui fist,
L'autre an, quant il le desconfist
De sa biele amie Euriaut. »
A icest mot leva en haut
Li rois le chief, si l'a véu;
Lors a Gérart reconnéu:
« Par mon chief! c'est il, dist li rois,
Et c'est s'amie à ces conrois,
Qui tant li sient bielement [1].
Je cuic nous orrons temprement,
Au mien cuidier, tele nouviele
Qui à Lisiart n'ert pas biele. »
Atant Gérart entre en la court,
Chascuns pour lui véir acourt,
Et Gérars est avant passés;
Con cil ki bien fu apensés [2],
Le roi salua hautement

« Qui est celle compaignie grande
Que je voi ? » etc.

[1] Ms. 7498³. Var.
Qui si bien le suit cointement.

[2] Ms. 7498³ Var.
Qui saigement fu enparliers.

(v. 6209)

A salué le roi avant
Et Gérart et les autres tous.
Gérars, qui ne fu pas estous,
Fols, ne vilains, ne maus parliers,
Saut sus, voiant les chevaliers.
Molt richement fu atornés;
Devers le roi s'est retornez,
Biel sot parler et sagement;
Lors a parlé molt bielement,
Que bien en estoit amoiés [1] :
« Sire rois, fait-il, or m'oiés.
Vous savés bien et cist baron
Qui chi sont assis environ,
Que Lisiars, que je voi là,
De gagéure m'apiela
K'il feroit ses bons de m'amie,
Et je ne le refusai mie,
Ains mis vers lui toute ma terre.
Il ala m'amie requerre;
Quant il revint, si dist sans doute

---

[1] Car il savoit s'y prendre convenablement. Voici un autre passage où ce mot est employé :

Mangonniaus et perrières firent lués estachier,
Vers le pont les adrècent por le coup *amoiier*.

(*Roman de Guitechin de Saissoigne*. Ms. de l'Arsenal, n° 175, fol. 250, r°, col. 1, v. 23.)

En marge de la copie de ce roman, Mouchet traduit *amoiier* par *ajuster*, *approprier*.

(v. 6229)
K'il avoit sa volenté toute
Éu de m'amie et ses buens.
Par ensaignes que dist li quens
A gaegnie ma contrée ;
Mais par une vielle Gondrée,
Qui sa pramesse couvoita,
Fist tant que m'amie agaita
Là où se baignoit en .j. baing ;
Illuecques li moustra le saing
La vielle que li quens nomma,
Par tel manière trahi m'a,
Grever me doit et ânuier ;
Et se li quens le velt noier,
Je sui près de prouver sans faille,
Cors à cors, vers lui par bataille,
Qu'en tel manière m'a trahi ;
Car à Neviers fui, si oï
Là où les .iiij. vers cantai,
Très bien oï et escoutai
Que la vielle li reprouvoit
Que par li gaegnié avoit,
Et li quens dist que c'avoit mon,
Et jura le cors saint Symon
C'onques de li n'ot éu part. »
Lisiars l'ot, à poi ne part
De duel et de courouc et d'ire,
Au roi a commenchié à dire :
« Bials sire rois, n'el créés mie.
Vous savés bien ki pert s'amie
Et sa terre, c'est mes recors,

(v. 6259.)

Ne li caut puis s'il pert le cors;
Cis vassaus se combateroit,
En aventure se metroit,
Qui de chou le volroit espondre.
Miauz li vauroit aler respondre
Et sa honte dou tout celer;
Ne devroit mais de chou parler. »
Tout ensi Lisiars parla;
Mais de la bouche li vola
Une molt greveuse parole
Qui à son oës fu niche et fole :
Chou li a fait dire maufés.
D'ire et de duel fu escaufés,
Puis li a dit : « Gérart, Gérart,
Honnis soit li rois s'il ne m'art
Ou pent, très bien li acréant,
Se ne vous en rent recréant. »
Gérars l'ot, maintenant s'aploie;
Le pan de son ermine ploie,
Ès mains le roi l'a pouroffert [1],
Et Lisiars n'a plus sousfert,

---

[1] Cette manière de donner un gage de combat paroît avoir été inconnue à tous ceux qui ont écrit sur le duel, et même au savant du Cange. Voyez son Glossaire et le supplément de D. Carpentier, aux mots DUELLUM et VADIUM; et surtout aux mots VADIUM PLICARE, que ce passage explique tout-à-fait et que du Cange semble n'avoir pas compris.

(v. 6280)

Erramment son gage raporte.
Li rois tant ne quant ne déporte,
Ostages a de chacun pris
De prouver chou qu'il ont empris;
Cil les ont plegiés que au jour
Les ramenroient sans séjour.
Adont volront estre délivre,
Et li rois maintenant lor livre.
Che fu à une Pentecouste[1],
Que on despent et que molt couste,
Que cele bataille fu prise.
Mains gentils hom de grant emprise
Vint au lundi apriès sans faille
Pour esgarder cele bataille.
Venu i furent de maint liu

---

[1] Les rois de France, ainsi que ceux d'Angleterre, tenoient leur cour plénière à la Pentecôte et à Noël. On lit plus bas, à la fin du poëme :

Onques li rois Artus en Gales,
A Pentecouste, n'à Noël,
Ne tint onques si riche ostel.

On trouve dans la Chronique métrique de Godefroi de Paris, une très-curieuse description de la cour plénière tenue par Philippe-le-Bel à la Pentecôte de l'année 1313. (Un extrait de cette chronique avoit été donné, en 1822, par M. Monmerqué, dans les *observations* qui précèdent *li Gieus de Robin et de Marion*, imprimé à très-petit nombre pour les bibliophiles françois; depuis, en 1827, M. Buchon a publié l'ouvrage entier dans sa *Collection des Chro-*

(v. 6295.)

Chevalier, bourgois et bailliu
Et duc et archevesque et conte,
Prouvost et voier et visconte.
Et cil qui ont Gérart plegié
Vinrent à court, n'ont plus targié;
Li autre, qui priès d'illuec mainnent,
D'autre part Lisiart amainnent[1].

---

niques nationales françaises. Voyez tome IX, p. 180 et suivantes.) On lit dans le Lai *du Mantel mautaillé*, pièce charmante que nous nous proposons de publier :

A la Pentecouste en esté
Tint li rois Artus cort plenière.

(Ms. de la Bibliothèque Royale, ancien fonds, n° 7218, fol. 27, r°, col. 1, v. 6.)

Dans le Fabliau de *la Mule sans frain*, ou *la Damoisele à la Mure*, par Paiens de Maizières, vers 20 :

Un jor de Pentecoste avint
Que li rois Artus cort tenoit
A Cardoil, si con il soloit,
Etc.

(*Nouveau Recueil de Fabliaux et Contes*, publié par Méon, tome I, p. 2.)

Voyez aussi les *Poésies de Marie de France*, tome II, p. 392 (*Lai du Chevrefoil*, vers 40 et 41); p. 516 (*Lai de Graelent*, vers 411), et surtout les *Fabliaux et Contes* de Le Grand d'Aussy, édition in-8°, d'Eug. Onfroy, M.DCC.LXXIX, tome I, p. 25, note *b*.

[1] Ms. 7498[3]. VAR.

Li autre, qui prés d'illuec erent,
Adonc Lisiart ramenenerent. (sic)

(v. 6302.)

Chascuns fu armés richement.
Devant le roi isnielement
Les mainnent, puis se paroffrirent;
Mais anchois au moustier offrirent[1],
Puis les mainnent en mi uns prés
Grans et larges et descombrés.
Là s'assist par desous .j. orme
Li rois, entour lui ot maint homme.
Là commenchent à recorder
Se il poroient acorder
Les .ij. barons, sans cop férir,
Et chou qu'il devroit aferir
A chascun éust par enqueste.
« Che ne sera mie conqueste
Au roi, très bien le vous créant,
Se l'uns fait l'autre recréant;
Mais qui poroit biele pais faire,
Et ceste bataille desfaire,
Che seroit la plus biele fins. »
Ensi va disant li danfins.
« Par foi! dist li quens de Bouloigne,
Tel parole n'est fors aloigne;
Que il n'i a nule raison.
Cist l'apiele de trahison,
Et chascuns a oï l'apiel.
Je n'iere jà, par mon chapiel,
En lieu que jou puisse savoir,

[1] Ce vers ne se trouve que dans le Ms. 7595.

(v. 6349)

Pour pramesse ne pour avoir [1],
Là où trahisons soit couverte,
Ains ert séue et aouverte;
Que li Escripture tiesmoigne,
Si le nous dient cler et moigne,
Que chou est li plus lais péchiés
Dont nus hom puist estre entechiés,
Que de demener trahison.
Or entendés autre raison
Que la divinités [2] recorde:
Ki orendroit feroit l'acorde
Et Gérart sa terre rendroit,
Si vous di-jou trestout por droit
Que pour chou ne seroit estainte
La renommée dont atainte
Fu Euriaus ne décaüe;
Et si r'est bien chose séue,
Qui de trahison est retés
Que puis en est tous jors doutés.
Par cest point ne puis-jou savoir
Que nus i puist hounour avoir
Se il font pais, se Dex me salt.»
Atant li rois en estant salt;
Si a fait les sains [3] aporter,

---

[1] Ces deux vers ne sont que dans le Ms. 7498[3].

[2] La théologie.

[3] Les reliques des Saints, et non les Saints Évangiles, comme cela a été dit par plusieurs et même par moi :

Li frans dus de San-Gile a fait les *sains* venir.

(v. 6353.)

Que plus n'es volra déporter
K'il ne voisent andoi ensamble.
Lors ont juré, si com moi samble,
Gérars avant et chil apriès;
Molt fu chascuns de l'autre priès [1];
Puis sont sor les chevaus montés.
Dex gart par ses saintes bontés
Gérart, si comme droit en a!
Atant ens el champ l'amena
Li dus de Miès de l'une part;
La gent entour le champ s'espart
Et li vassal furent en mi
Irié com mortel anemi.
Bien sont armé de toutes armes,
Chascuns tint l'escu as enarmes,
Et li cheval sont bien couvert.
Lisiars, qui molt ot cuivert
Le cuer, a Gérart apielé:
« Vassal, fait-il, tant as alé. »
Gérars respont: « Par saint Climent!
Cil ne dit mie voir qui ment:
Quant che venra au départir

C'et ilueques la chase del baron san Martin,
C'et del baron san Gile et del cors saint Firmin.

(*Roman de Parise la duchesse*. Ms. 7498[3], fol. 3, v°, col. 2, dern. vers.)

[1] Ms. 7595. Var.

Molt fu chascuns preus et spiers.

(v 6375.

Légièrement porrés partir
Vostre gaaing, je vous afi.
Or vous gardés, je vous desfi. »
Atant li uns vers l'autre broche;
N'i a chelui qui n'éust broche
Devant, el chief de son cheval;
Et il baissièrent contreval
Les lanches quant il s'aprochièrent.
Tels cols se donnent qu'il perchièrent
Les haubers comme .ij. samis,
Très par mi les haubers ont mis
Les fers rès à rès des costés.
L'uns est si à l'autre hurtés
Des cors, del cheval et del pis,
Que il ont les archons guerpis,
Et li cheval si cantonnèrent.
Li vassal si fort s'estonnèrent
K'il n'oent ne ne voient goute.
Cascune des gardes escoute
S'il alainnent ne peu ne point.
Tout ensi gisent en tel point
K'il ne remuent main ne pié,
Et samblent bien que lor espié
Soient par mi lor cors passé;
Mais assés tost sont respassés
Li vassal de l'estonnement,
Puis salent sus isnielement;
As espées ont les mains mises,
Ne fisent pas grans ademises.
Chascuns molt tost la soie trait;

(v. 6405.)

Li uns contre l'autre se trait,
Si se donnent si très grans cols
Par mi testes et par mi cols ;
Sour espaules et sour poitrines
Se donnent si crueus estrines
C'apriès lor cols li sans en saut;
Molt se grièvent à cel assaut,
Que si très grans cols s'entre-donnent
Et tant au férir s'abandonnent
Que haubers ne hiaumes n'i dure.
Molt par est félonesse et dure
La bataille des .ij. vassaus.
En tel manière .vij. assaus
Se rendirent, c'on ne savoit
A dire qui pis en avoit.
  Lisiars, qui molt fu crueus,
A juré le mort et les ieus
Que mar l'apiela cil en court.
Tout maintenant seure li court,
Grant cop li donne à l'entredeus,
Que molt fu plains d'ire et de deus ;
L'elme trenche et la coife blanche,
Li cols descent par tel samblanche
Aval, rès à rès de la fache;
Mais n'a pooir que mal li fache,
Que Gérars .j. poi li guenchi :
Che le sauva, la Diu merchi.
Lisiars .j. petit s'areste,
A Gérart dist : « Je vous apreste,

(v. 6434.)

Sire vassal, .j. tel caudiel [1]
Dont j'abatrai vostre baudiel.
Miels vous venist, se Dex me saut,
Avoec vostre amie Euriaut
Aler par le païs errant,
Et de vile en vile querant
Où vous vendre le péussiés,
Que grant avoir en éussiés. »
Gérars se teut, mot ne parla;
En l'escu se joint, puis ala [2]
Vers Lisiart, se li queurt seure,
Desos esme, puis fiert deseure
.J. molt grant cop par mi le chief;
Mais dyable, par grant meschief,
Ont fait torner le cop defors.
Gérars fu vertuous et fors;
.J. cop regete, molt se haste,
Que del braon une grant haste [1]

---

[1] Cette locution se retrouve dans le *Roman d'Agolant*:

Il en jura Mahon et Jupitel
Que il fera crestiens ma chaudel.

(Recueil de Bekker, p. 186, col. 1.)

[2] Ms. 7498[3]. Var.

Gérars l'oï, mot ne sona,
.J. cop regiete, mout se hasta.

Ce dernier vers se représente un peu plus bas dans le même manuscrit et dans notre texte.

[1] Morceau de chair. Ce mot se prenoit dans le sens de

(v. 6452.)

Li a ostée de la cuisse :
Jamais n'ert jors k'il ne s'en cuise
Tant com il avera à vivre.
Molt sont andoi fort et délivre ;
Si commenchent une escremie.
Li uns l'autre ne cremoit mie,
Par samblant, une mole poire;
Chascuns en soi-méisme espoire
K'il fera de son adversaire
Tempre chanter l'anniversaire :
Tel pensée avoit cascuns d'eus.

---

lance, broche, et dans celui de la *pièce de chair* destinée à être rôtie. Il a cette dernière acception dans les *Vers sur la Mort* attribués par Méon à Thibaut de Marly :

Se Dex ne rent repos por laste
A celui qui n'a ne pain ne paste,
Et qui por lui s'est escilliez,
En l'ordre qui le cors dégaste
Por rendre l'ame sobre et chaste ;
Fols est li gens, li atilliez
Qui por Dieu est tant avilliez
Qu'en blanc ordre s'est chevilliez,
Et qui d'aler à Dieu se haste,
Dont fu bien saint Leurens truilliez,
Qui fu rosti et graeilliez
Et fist por Dieu de son cors *haste*.

(*Les Vers sur la Mort*. Ms. du Roi, n° 7218, fol. 32, v°, col. 2.) Ce texte est préférable à celui qui a été publié par Méon, chez M. Crapelet, en un vol. grand in-8°, en 1826. Le passage cité s'y trouve à la page 35, stance XXXVIIe.

(v. 6463.)

Souvent se getent entredeus[1]
Et retraites[2] et surmontées,
Et se donnent si grans testées
Que lor elme casent et fraignent;
Ne pour chou mie ne refraignent,
Mais tost li uns l'autre requiert;
Et sachiés que petit conquiert
Li uns sour l'autre, che m'est vis.
Lisiars cuide esragier vis
Quant voit Gérart ki si atent,
Les bras encontremont estent,
De l'espée tel cop li donne
Sour le hiaume que tout l'estonne,
Si k'il n'ot goute ne ne voit:
Canchelant vait, k'il ne savoit
Se il estoit ou jours ou nuis.
As pluisours torne à grans anuis
De chou qu'il fu si estourdis;
Mais Gérars, qui molt fu hardis,
De l'estourdissement revint;
Vers Lisiart courant s'en vint,
Que honteus estoit pour la gent.

---

[1] Ms. 7498[3]. Var.

Sovant getent granz cops morteus.

[2] Terme d'escrime.

A un coup de *retraite* dont il fu ensegniés
Li fist voler la teste, etc.

(*Roman du Chevalier au Cygne*. Ms. suppl. franç., n° 5408, fol. 51, v°, col. 1, v. 26.)

(v 6485.)

Desour son escu à argent
Le fiert par si très grant aïr
Que l'escu ne le pot tenir [1];
L'espée el hiaume li embat,
Tout tranche si qu'il li abat
Le cuir dou front et les sourcius,
Si k'il li a couvert les ius
Dou sanc qui contreval degoute :
En petit d'eure ne vit goute,
Que tous fu luès de sanc couvers.
Adont pensa bien li cuvers
Que poi li vaurra sa desfense;
D'une grant trahison s'apense
Dont Gérars ert bien, en soi fis,
Se Dius n'en pense, descomfis.
Lisiars Gérart apiela,
Molt bielement à lui parla :
« Gérart, fait-il, pour Diu, merchi !
Pren m'espée, que tu vois chi,
Et apriès me bende le chief
Et je dirai de chief en chief
Comment jou ai erré vers toi :
Jà me faurra, se plus es coi,
La parolle; mais vien avant,
Si me soustien en ton devant,
Et puis apielerons le roi,

---

[1] Ms. 7595. Var.
Que onques ne le pot garir.

(v. 6511.)

Et jou jéhirai le desroi
Comment jou esploitai et fis.
Bien voi que je suis desconfis[1]. »
Ensi dist pour lui déchevoir.
Gérars cuida k'il desist voir;
Vers lui vient, sa cote deskirre,
Ki faite fu d'un drap de syre,
Une grant bende luès en oste;
Par dalés Lisiart s'acoste,
A sa plaie bender entent;
Et Lisiars coiement tent
Sa main à .j. coutiel d'achier
Que il avoit fait atachier
A une chaïne de fier.
Li cent vif dyable d'ynfier
L'avoient si bien acesmé.
Lisiars a son cop esmé,
Férir le cuide en la mamiele.
Quant Gérars coisit la lemiele[2]
Dou coutiel que cil entesa,
Au plus tost k'il pot refusa;
Namporquant l'a aconséu
El bras, que il li a consu
Tout droit ens el costé senestre,
Puis li dist: « Miex vous venist estre
Od vostre amie c'avés chière. »

---

[1] Ce vers ainsi que le précédent ne sont pas dans le Ms. 7498[3].

[2] La lame.

Comment girart de neuers desc
liziart conte de forest et liu fist con
istre z confesser la trayson quil a
cõmis alencontre deuriant.

(v. 6637.)
« Ahi! che dist Gérars, trechière,
Con je vous vendrai chièrement
Vo barat et vo traiement. »
Atant li donne de l'espée
.J. cop, si k'il li a colpée
L'espaulle atout le brac senestre,
Puis li dist : « Volés-vous le prestre ?
Mestier en avés, che m'est vis. »
Lors li racha en mi le vis,
Si que de l'espée l'ameure
Li a fait passer sans demeure
Outre trestout le hateriel.
Lors l'empaint par mi .j. turiel
Si k'il le fait chaïr envers.
Là le tint tant que li cuivers
Géhi toute la trahison
Et conta toute l'ochoison
Comment la vielle li mostra
Le saing quant Euriaus entra
El baing : tout ensi le déchut
La vielle, k'ainc ne s'em perchut;
Euriaus onques mot n'en sot.
Quant li rois ot oï cel mot,
Si dist : « Onques de trahitour
N'oï bien dire au chief de tour.
Or vous rendrai vostre loier. »
Tout erramment le fait loier
A la keue d'un fort ronchin,
Trahiner le fait ou chemin;
Puis l'ont à .j. arbre pendu.

(v. 6567.)

Gérars, qui plus n'a atendu,
Envoie à Nevers pour Gondrée.
Plainne caudière de cendrée
A fait metre desour .j. fu ;
La vielle dedens mise fu [1].
Ensi va qui trahison mainne.
En méisme cele semainne
Espousa Gérars Euriaut.
Li rois et li baron plus haut
Furent as nueches [2], ki durèrent
.Viij. jors que onques ne finèrent;
Plus plenières ne vit mais nus.
Ains menestreus n'i fu venus
A pié, c'à cheval n'en alast,
Et reube vaire n'enmalast
En sac ou en boge ou en male.
Nus n'i oï parolle male,
Mais joie et solas et déduit
Et sons et notes et conduit
I furent canté maintes fois;
N'i furent pas mis en defois
Les caroles, les espringales.
Onques li rois Artus en Gales
A Pentecouste n'a Noël

---

[1] Dans le Ms. 7498[3], ce vers est suivi de ceux-ci :

Tant i boilli qu'arse i fu toute
La vielle desleiaus estoute.

[2] Noces.

(v. 6591.)
Ne tint onques si riche ostel.
Au cief d'uit jors ont congié pris
Li vaillant chevalier de pris ;
Mais anchois a les yretés
Gérars rechut et les contés
Dou roi dont fu à tort fors mis,
Puis prist congié à ses amis.
A Nevers sa femme enmena ;
Estraigne joie en demena
Tous li communs de la cité.
Gérars a souvent rechité
As bourgois le mal c'ot éu
Puis qu'il ne l'avoient véu ;
Et li bourgois volentiers l'oent,
Et Diu en grasient et loent
De chou qu'il revint sains et saus.
Ne vous aroie anuit mais saus
Les livres ne les mars contés
Que li baron des .ij. contés
Ont despendu pour lor signour.
Ainc ne vit nus feste grignour
Que il font trestout d'Euriaut,
Et Gérars commencha en haut
A chanter, où il sist à table,
.J. vier plaisant et délitable,
Que bien s'en savoit amoier :

Qui bien aimme ne se doit esmaier
Pour grevanche c'Amours sache anvoier ;
Que à chelui donne double loier

(v. 6650.)

Ki pour lui trait plus de painne et essaie;
Ne sans amour n'a nus joie vraie.

Quant canté ot, si dist en haut :
« Certes, biele amie Euriaut,
Tant me sui d'amors aperchus
Que bien cuidai estre déchus;
Mais vo fois et vo loiautés
A sauvées nos amistés. »
Tout ensi souvent le disoit,
L'uns l'autre ne contredisoit
Riens nule que il volsist faire;
Tant estoient de bon afaire;
Et quant plus ensamble veskirent
Et tant plus bonne amour maintinrent;
Et c'est drois de bonne amour fine.
Gyrbers de Mosteruel define
De la Violete son conte,
N'en velt plus faire lonc aconte [1],
Tant a rimé k'il est arive.
Pour la miudre dame ki vive
A fait et rimée ceste oevre;
Toute bontés en li s'aoevre.

---

[1] Ms. 7498[3]. Var.

En l'onor la fille au bon conte
De Pontif, qui a non Marie.

Les six vers qui, dans notre texte, sont entre ces deux rimes, ne se trouvent pas dans ce même manuscrit.

(v. 6642.)

Tous biens, toute hounors et tous pris
Est enrachinés et repris
Ou cuer la contesse Marie
De Pontiu, ki souvent marie
Fust anchois que venist à terre
Souventes fois l'ala requerre ;
Mais sa fois et sa loiautés
Li rendi terre et yretés ;
Et Dex, qui tous les biens nous preste[1],

---

[1] Ces six derniers vers, et la souscription qui les suit, sont remplacés ainsi dans le Ms. 7498[3] :

Qui loiautez fait et demaine,
Loiautez le conduit et maine.
Loiautez est de touz biens porte.
Qui loiauté son seignor porte,
Touz li mons l'en aime et chérist,
Et Dieus à l'ame li merist;
Et par loiauté ramentoivre
Cels qui Amors vuellent deçoivre
Vous dirai ceste chançonete,
Que Dieux el cuers voloir lor mete
De bien et loiaument amer.
« Qui aime Deu et sa mère
Bien li doit sa joie dobler. »

Ci fenist li Romans de la Violete
Qui si estoit et pure et nete.

FINITO LIBRO REDDATUR GRATIA CHRISTO.

Cette dernière ligne a été biffée, probablement par le copiste, d'une ligne d'encre rouge.

(v. 6851.)

Le sien paradys nous apreste
A la fin, quant nous finerons;
Qu'en cest siècle poi demourrons.
Chi defenist Gérars son livre
Qui assés briément s'en délivre.

Chi define li Roumans de Gérart de Nevers et de la Violete, qui fu escris l'an del incarnation Nostre-Signour Jhésu-Crist Mil. cc. et iiij. xx. et quatre el moys de février.

FIN DU ROMAN DE LA VIOLETTE.

NOTE.

Les deux chapitres qui suivent sont ceux dont nous avons parlé ci-devant, dans la note de la page 218. Nous promettions d'y joindre les variantes de la première édition; mais depuis ayant reconnu qu'elles étoient très nombreuses, sans néanmoins présenter les moindres différences de sens, nous nous sommes décidés à donner purement et simplement le texte du manuscrit du fonds de La Vallière, avec ses abréviations. Les caractères dont nous nous sommes servis ont rempli nos intentions à merveille, ayant été gravés exactement d'après ceux qui étoient employés en France au XVIe siècle.

L'endroit d'où nous sommes partis se trouve dans le manuscrit précité au folio 235, r°, ligne 17; dans l'édition d'Hémon le Fèvre, au folio 76, v°, ligne 2; dans celle de Philippe le Noir, au folio 63, v°, ligne 3; et dans celle de Gueulette, 2e partie, p. 43, ligne 5.

. . . . . tant cheuaucha par mons & par plaines quil vinst en vne grant valee en laquelle auoit vne moult belle fontaine en laquelle seoit vne moult belle pucelle toute descheuelee en leaue iusques au col. Oncques de chose que Girart veist ne fut plꝰ esmueillie et pensa que ce pouoit estre / et pensa de fait que ce fust vne fantosme ou aucun deable / et commenca a faire le signe de la croix et sapproucha pres en saluant la pucelle. Quant elle veist Girart elle changea couleur et sabaissa/vng peu fut honteuse et lui dist : sire bon iour vous doint Dieu.

¶ Comment Girart combatist le chlr de Langarde et locist/et osta la damoiselle de la fontaine laquelle le vouloit depuis faire murdrir en dormant.

Quant Girart eust salue la pucelle et quelle lui eust rendu son salu il lui pria quelle lui voulsist dire pourquoy elle estoit en celle fontaine ne qui lui faisoit souffrir celle peine destre en celle fontaine toute nue iusques au col. Sire/dist la pucelle/oncques homme viuant ne fist telle derision a femme ne a damoiselle ne pour si peu doccasion. Jamais plus merueilleux homme ne fut comme est cellui q̃ ma icy mise / moult voulentiers le voꝰ diroye se ie osoye aucunement / il est lassꝰ / asses tost retournera. Sil vous treuue icy auec moy / a grant martire seray liuree. Et pource/sire/vous prie & requiers que incontinent vous departez dycy. Belle/dit Girart / saichies pour verite que iamais dicy ne partiray iusques a ce q̃ mayes dit la cause pourquoy vous estes la mise ou vous souffrez tant de peine. Lors la pucelle lui dist a basse voix :

sire/gaires naurez gaignie de le scauoir/ne ie ney pourtroye estre alegee. Mais se a la Verite sauoye que ey riens me puissiez aydier Voulentiers le Vous diroye. Belle/dist Girart/ie Vous iure & ꝓmetz ma foy que se dire le me Voulez ie mettray tout moy pouoir a Vous mettre hors de celle peine ou Vous Voy a pnt. Sire/dist la damoiselle/a ce que ie Voy de Vous Vous me semblez estre homme de foy & de credence. Et pource Vous racompteray la cause pourquoy ie suis cy mise. Sire/ il est Vray que le chlr qui ma cy mise me requist Vne fois que amer le Voulsisse. Tant me pressa que moy amour lui octroyay. Il mama moult/et aussi fis ie lui. Aduint que Vng iour lui et moy alasmes iouer es champs et eusmes plusieurs deuises ensemble et me requist moult fort q̃ la Verite lui Voulsisse dire dune chose quil me Vouloit demander. Je lui respondis que la Verite lui ey diroye. Alors il me demanda sil y auoit chlr ou mõde plus preu plus bel plus courtoys plus sage ne si biey parlant comẽ il estoit. Je lui respondis que ie ne sauoye ou monde plus preu plus bel ne plus sage chlr quil estoit/excepte le bel damoisel de Neuers parquoy il fut tant trouble & courroucie sur moy quil me dist que despriſie lauoie et que incontinent me despoillasse et que ie me meisse ey ceste eaue ou ie suis tous les iours Vne heure/et me dist et iura sa foy que a tousiours mais me tiẽdroit ey ce point iusques a ce que par Girart de Neuers par sa bataille par sa force mẽ auroit ostee. Sire la Verite Vous dis si Vous prie que me Vueilliez dire Vre nom. Belle/dist Girart/doncques est Vre penitence pfaicte car ie suis cellui qui Vo⁹ doy deliurer/par moy droit nom suis appelle Girart. Saige & aduisee auez estee de moy auoir dicte la Verite. Ainsi comẽ ensemble aloient deuisant le chlr mõte sur Vng

cheual noir descendist den hault et tantost quil veist Girart lui comenca a escrier et lui dist: Vassal/moult grant oultrage auez fait dicy vous auoir arreste/iamais plus grant folye ne vous auint. Girart le regarda moult fieremēt et lui dist: Dans chlr/pourquoy dictes vous ce/iamais ne croyroie que a ceste cause me voulsissiez faire aucun desplaisir. Vassal/dist le chlr/vre priere ne beau parler ne vous y auront mestr̄ que premierement ne vous soit chier vendu de ce que tant y auez arreste. Vassal/dist Girart/puisque doulceur ne prieres ny auront lieu tost ⁊ hastiuement vous tirez arriere. Lors sans pl⁹ dire se eslongerent lun de lautre/et mist chūn la lance en larrest et picquerent cheual desperon et rencontrerent tellement et par si grant force que leurs lances furent rompues en plus de cēt pieces et ny demeura sangle ne poitral entier. Cheuaulx et maistres cheurent a terre/puis se leuerent et misrent chūn la main a lespee et comencerent a cōbatre merueilleusement et frappoient si grans cops quil ny auoit healme ne piece de harnois quil ne fust tout rompu. Jamais par deux chlrs ne fut plus vaillam̄ent combatu. Toutesuoyes quant ilz eurent beaucop combatu/le chlr se retraist vng peu arriere et pria a Girart quil se voulsist vng peu retraire/puis lui requist que son nom lui voulsist dire. Vassal/dist Girart/pour vous ne pour autre ne vouldroye mon nom celer. Saichiez que ie suis Girart de Neuers. Or puis que ainsi est que mon nom sauez raison est que me dictes le vre. Vassal/dist le chlr/par mon droit nom suis appelle Baudrain dapremont leq̄l auez fait plus ioyeulx que oncques fusse en ma vie de ce que vre nom mauez dit/puis que vous estes Girart de Neuers/iamais ne buuray de vin iusques a ce que vre chief auray tranchie ius

de voz espaules/par mes maines vous conuient morir/ impossible vous est deschapper. Quant Girart entendist le chlr ainsi parler moult fierement le commenca a regarder et lui dist : chlr/se attendre voulez de boire & de mangier iusques a ce que mayez ossis assez porrez attendre. Lors Girart se approcha de lui et leua lespee contremont ey y employât toute sa force et lataindist sur le healme vng cop si desmesure quil le fendist iusques es dens et au retirer quil fist soy espee cheust tout mort/dont moult grant bien fut pour le pais dardene car iamais oy nauoit veu si faulx ne si mauuais quil estoit ne que plus se aduisast de faire mal quil faisoit. Quant Girart eust occis ce chlr/il essua soy espee et la rebouta dedans soy fourel/puis vint a la fontaine/si ey tira hors la damoiselle et la mena dessoubz vng arbre ou ses robes estoient/et les lui bailla/puis quant elle fut vestue et atournee/Girart se merueilla moult de la grant beaute qui estoit ey elle/et la prinst par la mai et lassist a terre emprès lui/et la comenca a interroguer dont elle estoit ne quel maisoy. Sire/dit la damoiselle/ puis quil vous plaist sauoir dont ie suis ie vous ey diray la verite et ne vous ey celeray riens. Moy nom est Denise de la Lande. Belle/dit Girart/ie vous prie se vre nom vous ay demande quil ne vo⁹ desplaise ne aussi se vng peu me repose emprès vous/deux iours a q̃ ne dormis ne reposay et suis si fort traueillie que a grant peine me puis soustenir/ Sire/dit la damoiselle/ pas ne me doit desplaire/ie ne seroye pas courtoise se nestoie cõtẽte de vous complaire car ie suis tenue a vo⁹ plus que a homme du monde et ne mest pas possible de iamais le vous desseruir.

¶ Comment Girart sendormist ou geron de la damoiselle et comment il fut esueillie par vng escuier.

ALors Girart se coucha et mist son chief ou geron de la damoiselle ou il sendormist tantost/et y demeura moult longuement que oncques la damoiselle ne se bougea ne tant ne quant. Ainsi que Girart estoit endormy suruinst vng ieusne escuier bel & courtois a merueilles qui estoit mõte sur vng boy destrie et pourtoit vne moult riche espee. Il regarda la damoiselle assise tenant sa main a sa maisselle et Girart gesant en son geron. Il se approucha delle et la salua moult courtoisemẽt. La damoiselle lui respondist moult bas que tresbien fust il venu. Lescuier lui demanda moult doulcement qui estoit le chlr qui dormoit sur son geron/elle lui respondist moult bas: tres doulx iouencel/saichiez que cest le plus faulx et le plus desloyal chlr du monde/le plus crueux qui oncques nasquist de mere/tout droit a occis mon amy que la veez mort. Je natens leure quant il sera esueillie destre par lui deshonnoree. Pour dieu ie vous requiers que descendez et prenez vre espee et coppez la gorge et ie vous prometz que incontinent q̃ laurez fait ie feray toute vre voulente. Quant le ieusne escuier entendist la damoiselle ainsi et sa mauuaise voulente quelle auoit/lui respondist moult saigement: damoiselle/iamais bien ne me puist aduenir se a cellui qui ne ma riens meffait que a vre requeste lui face aucun desplaisir/mauldit soye ie se vne heure vois auec vous/bien deuroye estre monstre au doit se a vre priere conmettoie vng tel murdre. Jamais en vous nauroye fiance quant vng tel chlr voulez que ie murdrisse sans le auoir deffie et en

dormant/por verite pourroye dire que autretel feriez de moy/domaige seroit de murdrir vng si bel chlr. Et en denisant qu ilz fasoient Girart se sueilla et se leua et fut esbay de veoir se ieusne escuier a cheual. Icellui escuier veant Girart esueillie vinst a lui et le salua mouult courtoisement. Amy/dit Girart/ Dieu vous vueille garder. Lors la damoiselle qui se sentoit auoir meffait dist a Girart: Ha/sire/ pour Dieu ie vous requiere mercy tenez ma foy ie vous prometz que ce que ie dis ores a ce ieusne escuier ce ne fut fors que pour lessayer. La desloyale damoiselle pensant que Girart leust oye sa nauca lui dire auant ce que lescuier en parlast. Damoiselle/dist Girart/ grant damaige est de la beaute qui est en vous quant la bonte ny est aussi. Mal est emploie en vous le beau corps et la belle facon/de tant nature a mal ouure en vous que bonte et vertu ny a mise/ il men desplaist mouult/pour telle que vous ay trouuee vous lairay/plus auant dicy ne vous mentray. Autre chose plus ne lui dist fors que il la commanda a Dieu et la laissa toute seule. La damoiselle prinst congie de lescuier qui dautrepart sey tourna atant.....

NOTE.

—

La pièce qui suit n'a, je crois, jamais été publiée. Elle se trouve dans le manuscrit de la bibliothèque de l'Arsenal, *Belles-Lettres françoises*, in-fol., n° 60, fol. 6, v°, col. 1; et dans celui de la Bibliothèque Royale, fonds de Notre-Dame, n° 274 *bis*, fol. 19, v°, col. 1.

Elle contient les plaintes d'un trouverre nommé *Girbers* ou *Gerbers*, qui gémit de ce que les ménétriers ne sont plus accueillis comme ils avoient coutume de l'être. Il dit que s'il vient en un *hostel*, il n'y trouve plus que mauvaise humeur et parcimomie, et il regrette le bon vieux temps.

DE GROINGNET

ET DE PETIT.

Dou siècle, qui peu est courtois,
Nous fait Girbers [1] .j. serventois,
Car il se complaint en ces vers
Dou siècle, qui tant est dyvers,
Avers, envieus et repoins;
Nequedent jadis fu .j. poins
Qu'il valoit miex que ors [2] ne fait
En diz, em paroles, em fait;
Ce tesmoignent li ancien.
Neporquant c'est-il plus de bien
Qu'il ne fu omques à nul tans;
Mais chascuns est mais si doutans,
Que cil a le bien en sa trappe [3]
Poor a qu'il ne li eschappe

---

[1] Ms. N.-D. Var.

Nous fait .j. clers, etc.

[2] Ms. N.-D. Var.

Qui valoit miex c'ores, etc.

[3] Ms. N.-D. Var.

Mais li siècles est si doutens
Dou bien, si le tient et acrape.

Et que richesse [1] ne li faille.
Touz est muez li grains em paille :
On lait la rose et [2] queut l'ortie ;
Toute largesse est resortie [3].
Qui l'avarice o soi aquieut,
La rose lait, l'ortie quieut.
Ausi tost prent mors à sa mace [4]
Celui qui grant avoir amasse
Com celui qui bien le despent ;
Li avers tantost [5] se repent
Qu'il festoie gent ne honneure.
A paines puis venir nule heure
En l'ostel nul home [6] tant riche,
Que dui serjant aver et chiche
Ne me soient à l'encontrer,
Tantost qu'en l'ostel doi entrer.
Se je ruis c'on l'ostel me prest,
Groignet truis-je tout avant prest ;

---

[1] Le Ms. N.-D. porte *largesce*.

[2] Le Ms. de l'Arsenal porte : *la ronce por*, etc.

[3] Ce vers est à la place du précédent dans le Ms. N.-D.

[4] Ms. N.-D. VAR.

Einsis tot prant mors à la nasse.

[5] Le Ms. N.-D. porte *tos tens*.

[6] Ms. N.-D. VAR.

Pour ce ne puis venir nul heure
En hostel à homme, etc.

C'est uns serjans de male frume [1] :
Groignès m'asiet au feu qui fume,
Groignès ferme l'uis et la porte,
Groignès laide nappe m'aporte,
Groing sont touz jors mi premier més [2];
Jà n'ière en cel lieu n'autre més
Que Groingnès ne me soit devant.
Dont vient l'autre serjans avant,
Touz emflés et touz aatis :
C'est li compainz Groignet, Petis.
Petiz est kex [3] et seneschaus,
Et boutilliers et mareschaus;
Petis est de molt mal affaire;
Par son conseil Petis fet faire [4]
Petis hanas et petis pos :
Petis n'a omques nul repos;
Petis, si com li plait et siet,
Par tout ses més met et assiet;
Petis est de molt male vaine;
Petis est au livrer l'avaine [5],
Petis a trestout en sa garde.

---

[1] Ms. N.-D. Var.
J. sergent qui fait laide frume

[2] Ms. N.-D. Var.
Groingnès est mes premerains mès.

[3] Le Ms. N.-D. porte à tort : *cuens*.

[4] Ms. N.-D. Var.
Par le consoil Petit font faire.

[5] Ce vers et les trois précédents manquent dans le Ms. N.-D.

Se je ruis [1], Groignés me regarde [2];
S'on me donne, c'est par Petit :
Groignès voussit bien le respit.
Groignès et Petis soit destruis !
Car em plusors osteus les truis,
Por ce ne sai mais où torner.
Groignès si fait tout trestorner
Les biens, et Petis les retrait.
Qui tex serjans à lui atrait
Ne puet mie granment valoir,
Por tant qu'il facent lor voloir ;
Et ci sont par tout si créus
Que li riche sont recréus
D'onnor faire et de largesse.
Touz biens et toute gentillesse
Sont mis arierre par ses .ij.
Certes c'est damages et deus
Quant .ij. mauvais vices lor tolent
Largece, et honor nous retolent.
Avarice ont mis à cheval ;
Honte est ou mont, honours ou val,
Tout par Groingnet et par Petit [3].
Omques Diex tiex serjans n'aïst,

---

[1] Le Ms. N.-D. porte : *se je ris.*

[2] Après ce vers, le Ms. N.-D. ajoute les deux suivants :

Petis est plains de mavaise ire,
Petis la cuisine nos livre.

[3] Ce vers ainsi que les dix-neuf précédents manquent dans le Ms. N.-D.

La male mort les tue et fière!
Mais une gent les ont tant chière
En lor baillie qui les garde,
Qu'il n'ont omques de nului garde
De roi, de prince, ne de conte.
Groignès les met touz en son conte,
Et Petis emporte la taille
Qui largesse et honor retaille.
Et ci sont par tout si antis,
Enracinés sont et repris [1],
Si c'om ne les puet essarter,
Ne par biaus dire deserrer.
Biautez ne vaut mais une melle
Que mauvaistiez partout revelle [2],
Neporquant sai bien la mecine
Par qoi om porroit la racine
Essarter et faire sechier.
Se riches homs eust tant chier
Que il voussist devenir teus
Que il fust larges et piteus,
Et biaus parliers à toute gent,
Et qu'il donnast de son argent [3]

---

[1] Ce vers ainsi que le précédent ne sont pas dans le Ms. N.-D.

[2] Ms. N.-D. Var.

Biax dis ne vaut mais .j. meelle
Car mauvaitiez partout se melle.

[3] Ms. N.-D. Var.

Et donnast à la povre gent.

Selonc ce que il porroit faire,
Si porroit honir et deffaire
Le pooir Petit et Groingnet;
Qu'il se déduissist bel et net,
Et fust de cuer et nès et cointes,
Et à la bonne gent acointes,
Et qu'il amast les menestreus,
Et qu'il se déduissist entr'eus
Sans ramponer, sans coppoier.
Ainsi se porroit appoier
Riches hom par dis et par fais,
Si seroit li siècles refais,
Et largesse, qui iert vaincue,
Et honors seroit revestue,
Et Gerbers entrer oseroit [1]

---

[1] A partir du vers *Le pooir Petit*, etc., on lit les suivants dans le Ms. N.-D :

Et se tenist jolis et net
Et se déduissit entre eux;
Sachiez se il devenoit tex
En paroles, en dis, en fais,
Si seroit li siècles refais
Et honnors seroit ravescûe
Et largece qui est perdue
Et charitez s'en est alée,
Envis iert jamais recouvrée,
Et loiautés s'en est fouie,
Ne sai où ele est apouie;
Mais s'eles estient revenues
Par ax serient ancor tenues
Maintes beles plenières cors,

Partout, et escoutez seroit,
Et si diroit aucun biau mot.
Ce poise moi quant on ne m'ot
Plus volentiers [1] à mon pourfist;
Mais menestreus sont descomfist [2]
Par avarice la cuiverte,
Qui trueve adès la porte ouverte;
Et largesse la trueve close.
Se nous dist Gerbers [3] en sa glose,
Que cil qui de cest siècle part
Emporte molt petite part
De son avoir, ainçois la laisse.
Ici fenist Gerbers [4] sa laisse.

EXPLICIT DE GROINGNET ET DE PETIT.

A eux venroit chascuns le cors :
Lors .j. clers partout oseroit
Entrer, et escoutez, etc.

[1] Le Ms. N.-D. porte : *mout plus souvant.*

[2] Dans le Ms. N.-D., ce vers est suivi de ceux-ci :

Qu'avarice les a cuvers,
.J. péchiez qui tant est pervers
Que tout le mont a perverti
Et à son vouloir converti,
Kar avarice, etc.

[3] Le Ms. N.-D. porte : *j. clers.*

[4] Le Ms. N.-D. porte : *j. clers.*

ADDITIONS

ET CORRECTIONS.

Page 10, vers 158, note 4. — Le mot *notant* paroît signifier ici *chantant*, fredonnant.

P. 14, note 1.—Ms. du British Museum, *ajoutez :* Bibliothèque Royale.

P. 28, v. 515, notes 2 et 3. — Il s'agit ici évidemment de la confidente d'Yseult-la-Blonde ; cependant nous devons dire que dans le *Roman du Chevalier aus .ij. Espées*, il est également question d'une *pucele* nommée *Brangien*. (Voyez le Ms. suppl. françois, n° 180, fol. 7, r°, col 1, v. 22.) Quant à *Tessale*, nommée dans le même vers, ce nom désigne non point une *Thessalienne*, comme nous l'avons dit, mais la nourrice de Fenice, fille d'un empereur d'Allemagne et amie de Cligès. Comme Brangien, Thessale prépare un breuvage magique pour Alis, oncle de Cligès.

P. 46, note 1. — On trouve une autre *Gaïete* dans une chanson inédite qu'on nous pardonnera de rapporter ici en entier :

Lou samedi à soir, fat la semainne,
Gaïete et Oriour serors germainne
Main et main vont bagnier à la fontainne.
Vante l'ore et li raimme crollet;
Ki s'antr'aimmet soweit dorment.

L'anfes Gérairs revient de la cuitainne
S'ait choisit Orior sor la fontainne
Antre ces bras l'ait pris soueif l'a strainte.
Vante l'ore et la raimme crollet ;
Ki s'antr'aimme soueif dorment [1].

Qant aures Orriour de lagur prise
Reva toi an arrière bien seis la ville
Je remainra Gérairt ke bien me priset.
Vante l'ore et la raimme crollet;
Ki s'entr'aimme soweif dorment.

Or s'en va Orious stiute et marrie,
Des euls s'an vat plorant, de cuer sospire
Cant Gaïete sa suer n'anmoinet mie.
Vante l'ore et li raimme crollet;
Ki s'antr'aimmet soweif dorment.

« Laisel fait Oriour, con mar fui née
Jà laxiet ma serour an la vallée ;
L'anfès Gérairs l'anmoine en sa contrée.
Vante l'ore et la raimme crollet;
Ki s'entr'aimmet soweif dorment.

L'anfes Gérairs et Gaie s'an sont torneit,
Lor droit chemin ont pris vers sa citeit.
Tantost con il i vint l'ait espouseit.
Vante l'ore et la raimme crollet;
Ki s'entr'aimmet soweif dorment.

(Ms. de la Bibliothèque Royale, fonds de Saint-Germain-des-Prés, n° 1989, fol. 146, r°.)

P. 49, v. 878, note 1. — La fée qui assista à la naissance

---

[1] Ce couplet se trouve le dernier de la chanson ; mais une marque de renvoi et une note du copiste indiquent qu'il doit avoir ici sa place. Voici cette note : *Cist darriens vers doit aler après tou premier.*

de Galien Rethoré et qui lui donna son nom, se nommoit aussi *Galienne*. Voyez *Galien Rethoré, nouvellement imprimé à Paris*. Pour Antoine Verard, le XIIe jour de décembre, 1500, in-folio, fol. xii, v°. Enfin l'on trouve une troisième *Galiana, la filha al rei Braimant*, dans un passage de la Chronique provençale de Guillaume de Tudela, citée par M. Raynouard, *Journal des Savants*, n° de septembre 1833, p. 519, note 1.

P. 49, v. 878, note 2. — L'on trouve une autre Claramonde, nommée dans le passage suivant du *Roman de Fierabras* :

Molt fu rice la cambre faite d'uevre trésoire,
Desor la mer séoit sor une roce noire
La biautés qui ens est doit bon estre en mémore.
En l'un cor de la cambre avoit fait .j. preutoire
U jà ne faura fruis ne flore à nul tempoire.
Là dedens naist et croist la mandegloire ;
De tous maus fors la mort i troevon ajutoire.
Laiens fu Floripas la maistre signagloire,
Et avoec li Galete la mer le roi Floire,
Claremonde et Flourete et la bele Madoire :
Toutes trois furent filles à l'amiré Sydoire.

(Ms. suppl. franç. 18°, fol. 215, r°, col. 2, v. 1 et suiv.)

P. 58, v. 1102. — Supprimez l'accent qui est sur l'*e* de *eure*.

P. 68, v. 1315. — Ce couplet est le second d'une chanson d'Auboin de Sézanne, que M. Paris vient de publier dans son *Romancero François*, p. 125.

P. 72, note 2. — Cependant on lit dans le ¶ *second volume de Lancelot du Lac. Nouvellement imprimé à Paris* pour Phelippe le Noir et Jehan Petit, 1533, in-fol. goth. fueillet .xlvi. r°, col. 1, ce qui suit : « quel dieu, dist le

Sarrazin (à Joseph d'Arimathie), croyez-vous? nous ne avons que quatre dieux, Mahom, Tervagant, Apolin et Jupin, » etc.

Pour l'idée que nos pères se faisoient de Mahomet, désigné en vieux françois par le mot *Mahom*, voyez notre édition du *Roman de Mahomet*, et pour *Tervagant* consultez un mémoire de Percy, inséré dans ses *Reliques of ancient english poetry*, édit. de 1775, tome I, p. 70-78, et un autre de Ritson, *Ancient engleish metrical romanceës*, tome III, p. 257 et suiv. Quant à *Apolin*, ce mot peut désigner, non *Apollon*, mais le magicien Apollonius de Thyane, sur lequel on a fait un roman dans le moyen-âge [1]. Enfin, *Jupin* peut, comme le pense Warton, désigner l'empereur romain Jovinien, contre lequel saint Jérôme a écrit, et dont l'histoire est dans le *Gesta Romanorum*, cap. 59.

P. 78, note 3, ligne 9. — *Lisez* de Castele.

P. 91. — Ajoutez à la note 2 de cette page que *hilt* signifie encore aujourd'hui *garde d'épée* en anglois.

P. 102. — Ajoutez à la note qui se termine à cette page, que pour *fretel* il faut consulter le Glossaire de Du Cange et le Supplément de D. Carpentier, au mot *fretella*.

P. 114, note 1. — Le couplet que chante la maîtresse d'Alexandre est le premier d'une chanson qui se trouve en entier dans le *Romancero François*, p. 37.

---

[1] Voyez un excellent mémoire sur ce roman dans les *Illustrations of Shakspeare*, etc., par M. Francis Douce. London: printed for Longman, etc. MDCCCVII, 2 vol. in-8°, tome II, p. 135-144.

P. 124, note. — *Au lieu de :* sous le n° 15. E. vi. 8. fol. L. ii, v°, *lisez :* sous le n° 15. E. vi. folio .cc. lxxiiij. r°. Ajoutez à cette note qu'il y avoit une abbaye du nom d'Ardenne près de Caen. Voyez le *Gallia Christiana*, tome XI, col. 459.

P. 136, v. 2694. — Ajoutez à la note de ce vers, que dans le poëme latin de Gautier à la main-forte, duc d'Aquitaine, composé dans le VIe siècle par Gerald, à ce qui paroît, moine de Fleury, ou par Ekkard IV, moine de Saint-Gall, et publié pour la première fois à Leipzig en 1780, en un vol. in-4°, par F. C. I. Fischer, figure un chef franc des bords du Rhin, nommé *Guntharius*, *Cuntarius*.

P. 159, note 1. — *Au lieu de :* Ms. 7495, *lisez :* 7595.

P. 60, *lisez* 160.

P. 185, note 1. — Ajoutez à cette note qu'il y a un *Etaing* dans le département du Pas-de-Calais, à quatre lieues et dans l'arrondissement d'Arras ; et qu'il se trouve aussi un *Etain* dans l'arrondissement et à quatre lieues de Verdun, département de la Meuse.

P. 192, note 2. — Ajoutez que cette histoire se retrouve dans le *Gesta Romanorum* et dans le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais, lib. VII, cap. 91. Voyez Ritson, ouvrage déjà cité, t. III, p. 340.

P. 218, note 1. — Ajoutez que dans le *Roman de Cleriadus*, imprimé plusieurs fois dans le XVIe siècle, il y a un *traistre* nommé *messire Thomas de Lengarde*. Ce personnage étoit frère de Philippon, roi d'Angleterre, et machina la mort de Meliadice, amie de Cleriadus.

P. 244, note 1. — Ajoutez le passage suivant :

Joseph, biau frère et amis,
Alez prier à *Honnestasse*
Qu'elle viengne cy une espasse
Pour recevoir le vray sire
De tout le monde et de l'ampire.
.....

HONNESTASSE à Joseph.

Certes, amis, se g'y aloie
Aide ne ly pourrole faire :
Dont ce me vient à grant contraire
Nulles mains n'ay que .ij. moignons,
Qui sont enclos en sez manchons
Que veoir povez sy-endroit.

(Ms. de la Bibliothèque de Sainte-Geneviève, n° 10, Y, *f.*)

Elle se rend néanmoins auprès de la Vierge, qui la nomme indifféremment *Anastasse* et *Anastaise*, et ses deux mains lui sont miraculeusement rendues.

P. 296, note 2. — Ajoutez que le mot *divinity* signifie encore *théologie* en anglois.

AVIS AU RELIEUR

POUR PLACER LES *FAC-SIMILE* ET LES VIGNETTES DU ROMAN DE LA VIOLETTE.

FAC-SIMILE.

Cy commence de girart conte de Neuers Et de la grant court que tinst Le roy loys le gros (*fac-simile* de la première page du roman en prose), en regard du titre.

Les *fac-simile* des deux manuscrits en vers du Roman de la Violette (celui du Manuscrit n° 7595 en regard de la première page du roman).

VIGNETTES.

En regard de la page

Comment la Vielle fist vng ptuis en la paroit de la chambre affin que le cote de Forest vist lenseigne que la belle Euriant auoit sur sa dextre mamelle 35

Comment girart vinst a neuers la Viole au col ou il chanta deuant liziart..... 71

Comment le duc milon de coulongne gaigna la bataille sur les saines par les grans proesses de girart de neuers..... 144

En regard de la page

Comment girart et aglantine se amerēt tant que le duc cy volt faire le mariage 197

Comment girart combatist le geant et le tua et rescouist les sept freres et la damoiselle leur seur Et de la grant chiere q̃ leur pere lui fist. 228

Comment girart de neuers descōfist liziart conte de forest et lui fist cougnoistre & confesser la traysoy quil auoit cōmis a lencontre deuriant..... 305

1834. 762.